
LÉON VILLE
Les chercheurs d'or des Rocheuses


QUAECUMQUE VERA


45
725

LÉON VILLE

# *Les Chercheurs d'or des Rocheuses*

Adaptation canadienne

— de —

*LUCIEN RIVEREINE*



MONTREAL
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
CANADIENNE
5808 Ave Stirling

QUEBEC
LIBRAIRIE DE L'ACTION
CATHOLIQUE
1 Boulevard Charest

## CHAPITRE I

# *Les aventuriers*

Un jour du mois de février 1848, James Marshall, qui avait émigré du New-Jersey en Californie, travaillait avec un autre compagnon, à approfondir le lit d'une petite rivière où le propriétaire, le colonel Sutter, voulait établir un moulin à scie.

John Sutter était lui-même un émigrant venu en Amérique vingt ans auparavant. Il avait fondé, en 1841, un petit fort de traite sur le site où s'élève actuellement la ville de Sacramento et l'avait nommé fort Sutter.

C'est à quelque distance de là, toujours sur le bord de la rivière Sacramento, que le colonel Sutter avait décidé d'établir un moulin à scie. Comme l'eau n'était pas assez profonde pour que la roue pût se mouvoir à l'aise, James Marshall avait été chargé de le creuser de plusieurs pieds.

Or, tandis qu'il prenait un instant de repos, il aperçut quelque chose de brillant, près des bottes de son compagnon et lui demanda ce que c'était. Celui-ci, plongeant sa main dans l'eau, en sortit un fragment de roche et, après l'avoir considéré :

—C'est un morceau de cuivre, prononça-t-il.

Ce n'est peut-être pas du cuivre, répliqua Marshall. Qui aurait pu en apporter jusqu'ici où les Blancs n'ont jamais passé.

L'ouvrier tourna et retourna l'objet dans sa main, le porta à sa bouche pour s'y essayer les dents et, le considérant de nouveau s'écria :

—Je pense que c'est de l'or!

—Serait-ce possible! Mon Dieu! si c'était vrai! Regarde, on en voit partout briller des morceaux semblables dans l'eau.

—Ecoute, reprit l'autre, ma femme vient de faire de la potasse avec des cendres de bois, elle s'en servira pour essayer le minerai.

L'ouvrier porta donc la pépite à sa femme qui était en train de faire la lessive. A la demande de son mari, elle fit bouillir la pépite durant plusieurs heures dans la potasse. Si la pépite avait été du cuivre, elle se serait couverte de vert de gris. Or, quand on la sortit, elle était plus belle et plus brillante qu'au moment où on l'avait jetée dans la marmite. Nul doute, c'était de l'or.

Les deux ouvriers retournèrent au moulin, ramassèrent quelques autres fragments du métal et Marshall, ayant noué le tout dans son mouchoir, enfourcha son cheval et courut tout d'une traite jusqu'au fort Sutter, à trente milles de là.

Il demanda à parler, en secret, au colonel Sutter et lui fit part de sa découverte. Celui-ci examina de nouveau la pépite, l'essaya à l'eau forte, la pesa et se convainquit à son tour qu'il s'agissait bien du métal précieux.

Sutter et ses compagnons firent tout leur possible pour tenir secrète leur découverte, mais ce fut en vain, le bruit s'en répandit comme une traînée de poudre.

Les deux mondes s'émurent, des récits merveilleux circulèrent avec la rapidité de l'éclair de l'extrême Orient jusqu'à l'Occident et, de tous les points du globe, des légions d'aventuriers, franchissant les mers ou les continents, se

ruèrent vers cette contrée où, disait-on, il suffisait de se baisser pour ramasser l'or à pleines mains.

En moins de douze mois, 42,000 Canadiens et Américains de l'Est, ayant traversé tout le continent sur des charrettes couvertes en toile et traînées par des chevaux ou des boeufs, étaient rendus au milieu des sables aurifères de la Californie.

Les voiliers qui affrontaient les tempêtes du cap Horn ou du détroit de Magellan pour contourner l'Amérique du Sud regorgeaient de chercheurs d'or dont l'oeil, invariablement fixé vers l'horizon, brûlait d'une seule et unique passion.

D'autres, plus impatients, tentaient d'escalader les montagnes qui barraient l'isthme de Panama, dans l'espérance d'atteindre plus vite les eaux de l'océan Pacifique et la région bienheureuse de l'or.

Dans les plus humbles foyers, le soir, la journée faite, on parlait des fortunes colossales, réalisées, en quelques semaines par d'aventureux chercheurs Tel mineur avait, disait-on, trouvé d'un seul coup de pioche, une pépite qui valait cinquante mille piastres, tel autre, après un séjour de quelques semaines dans la montagne, était revenu, rapportant de la poudre d'or pour une valeur de cent mille piastres. Et les imaginations s'échauffaient et les plus hardis partaient qui, souvent, n'arrivaient pas et ne revenaient plus.

Pendant dix ans, de 1848 à 1858, l'oeil du monde, on peut le dire, fut tourné sur ce coin du globe et une procession ininterrompue d'aventuriers sillonna les chemins qui, de tous les pays, y conduisaient. En un seul jour, le 8 juin 1849, Montréal, qui n'était pas alors la grande ville d'aujourd'hui, vit partir cent cinquante de ses fils, atteints, comme tant d'autres, de la fièvre de l'or, il est vrai que, dans ce contingent, se trouvaient plusieurs jeunes gens venus de France et dont l'un, qui allait d'abord s'enfoncer dans l'Ouest canadien, fera l'objet du récit que nous entreprenons aujourd'hui.

Bref, la Californie qui possédait à peine deux mille habitants en 1847, en eut bientôt trois cent cinquante mille, sans compter un nombre à peu près égal qui avaient péri de misère sur les chemins ou de mort violente sur le bord de la mine.

Il arriva ce qui devait arriver, tout le monde s'occupant à la recherche de l'or et personne à l'agriculture, les vivres atteignirent bientôt un prix fabuleux : un oeuf se vendait vingt-cinq dollars, une boite de sardine quarante dollars, une livre de farine dix dollars, de sorte que l'or trouvé à pleines mains se dépensait de même.

Quelques-uns, plus habiles, se mirent à cultiver la terre et, vendant leurs légumes au poids de l'or, réalisèrent en peu de temps d'immenses fortunes.

D'autres, trouvèrent plus profitable le métier de détrousseurs cachés derrière les buissons, à l'abri d'un rocher, ils guettaient le mineur insouciant et le dépouillaient, après l'avoir étendu raide-mort sur le chemin, s'il essayait le moindrement de se défendre Jusque dans les villes, il se passa des scènes de carnage

Les Indiens qui, jusque là, avaient méprisé le métal jaune, connurent soudain sa valeur et ne furent pas les derniers à prendre leur part de guet-apens, de carnage et de meurtres.

Quant à Marshall, qui avait été le premier à découvrir le précieux métal, il acquit, en quelques semaines, une fortune de plusieurs millions, mais par son insouciance et des spéculations hasardeuses, il perdit jusqu'au dernier dollar et, quand il mourut, il vivait, depuis plusieurs années, de la charité publique. Le colonel Sutter ne fut pas plus heureux. Il essaya, mais en vain, de défendre sa propriété contre les aventuriers, ceux-ci l'envahirent, comme autrefois les sauterelles en Egypte, ne laissant rien debout derrière eux Propriétaire des plus riches terrains miniers, Sutter fut tellement dépouillé que, lui aussi, quand il mourut, en 1880, il vivait de la charité publique.

L'histoire que nous allons raconter nous donnera d'ailleurs une idée plus complète des aventures et des difficultés de toute sorte qui attendaient les hommes assez audacieux pour se lancer à la conquête des mines d'or, soit en Californie, soit dans les Rocheuses américaines et canadiennes où l'on ne tarda pas à découvrir des *placers*[1] très riches.

A l'époque où commence notre récit, l'Ouest canadien n'était encore qu'une immense plaine déserte parcourue par les troupeaux de bisons. Là où s'élèvent aujourd'hui les villes florissantes de Saskatchewan : Edmonton, Régina, ou Calgary, les Sioux, les Cris et les Pieds-Noirs construisaient leurs wigwams. De ci de-là, c'est-à-dire, à la distance de cinq ou six cents milles l'un de l'autre, des forts de traite, construits par la puissante Compagnie du Nord-Ouest, servaient de point de ralliement au commerce. C'est là que les Indiens venaient trafiquer les fourrures qu'ils avaient récoltées, les échangeant contre les objets nécessaires à la vie.

Or, par une splendide matinée de juin 1850, le fort de traite de Pile O'Bones,[2] aujourd'hui Régina, capitale de la Saskatchewan, offrait le spectacle d'une animation inaccoutumée. Les habitants de cette bourgade, ou plutôt de ce fort de traite, se pressaient autour d'un convoi d'aventuriers, dont les chariots et l'équipement indiquaient clairement que cette troupe s'apprêtait à s'enfoncer dans les vastes solitudes de la prairie, à la recherche d'une mine d'or, métal pour la

---

1. Prononcez : placère. Mot espagnol qui signifie banc de sable, gisement aurifère. Les placers des Rocheuses sont encore exploités de nos jours, surtout sur les bords de la rivière Columbia. Le Canada a produit pour quarante-deux millions de dollars d'or en 1928.

2. Aujourd'hui Régina, ainsi nommé en l'honneur de la reine Victoria. Son nom primitif de Pile O'Bones (pile d'os) lui venait en raison d'une accumulation extraordinaire d'os de bisons, restes des tueries anciennes et employés comme fertilisants. Là où on ne voyait, il y a trente ans, qu'une savane sans arbres, s'élève aujourd'hui une magnifique cité de 35,000 âmes, moderne et bien pavée, riche en jardins et en édifices publics. Face aux eaux tranquilles du lac Wascana, se dresse le palais législatif avec son dôme imposant. Douze voies ferrées aboutissent à Régina et 23 églises pointent leurs clochers vers le ciel.

possession duquel l'homme civilisé fait parfois tant de bassesses et commet souvent tant de crimes

Les aventuriers, au nombre d'une trentaine, semblaient en proie à une vive agitation, allant et venant, bruyants et affairés. Ces hommes prenaient leurs dernières dispositions avant de pénétrer dans les immenses prairies, où les os de plusieurs centaines de leurs devanciers blanchissaient pourtant, mêlés aux os de bisons, parmi les herbes de la savane.

Après une halte d'une heure environ, les aventuriers se remirent en marche Peu à peu, les ranches devinrent plus rares, et enfin, dans l'après-midi, la troupe se trouva à l'entrée de la solitude Le lendemain elle atteignait les premières buttes du plateau qui longe la rivière Souris dans la Saskatchewan méridionale

Les quatre chariots, chargés de vivres, d'eau, de poudre et d'outils de mineur, suivaient sur une seule file, à droite et à gauche, les aventuriers réglaient leur pas sur celui des boeufs qui traînaient lourdement les massifs véhicules En tête, deux hommes ouvraient la marche, indiquant ainsi la route à suivre De loin en loin, des groupes d'arbres entremêlés de lianes rompaient seuls la monotonie de la prairie. Parfois, les aventuriers étaient obligés de faire un détour pour tourner quelques troncs énormes, renversés par la fureur d'un ouragan Au lointain, barrant d'une épaisse ligne sombre l'horizon bleu, d'immenses forêts de sapins annonçaient l'approche des Monts Rocheux que les aventuriers avaient résolu de traverser.

Disons maintenant quelques mots des deux aventuriers que leur place, en tête du convoi, désignait comme les chefs de cette expédition.

Le plus âgé avait environ quarante ans, et sa haute stature, admirablement proportionnée, indiquait une force musculaire qui imposait le respect Ses yeux, noirs et perçants, reflétaient une grande loyauté et une énergie remarquables. Son costume était celui de tous les chercheurs d'or : large chapeau de feutre brun, gilet noir et culotte de grosse toile



Enfin, les instruments qui [illegible] étaient fort rudimentaires.

grise et par-dessus le tout une ample veste de cuir aux nombreuses franges à la mode indienne. Pour compléter, des bottes en peau de daim, montant jusqu'aux genoux, un ceinturon en peau de buffle lui enserrant la taille. Cette ceinture supportait deux pistolets dans leur gaine, ainsi qu'un long couteau de chasse, qui, avec la carabine qu'il portait en bandoulière, composaient tout son armement. Au côté droit du ceinturon pendaient un sac de balles et une poire à poudre en corne de buffle.

Si ce costume était, ou à peu près, celui de tous les aventuriers, chercheurs d'or, trappeurs ou cow boys canadiens, il n'en était pas de même de l'homme qui le portait. Bien qu'il exerçât le double métier de trappeur et chercheur d'or, sa réputation était celle d'un parfait honnête homme en qui l'on pouvait toujours avoir recours lorsqu'il s'agissait de soutenir une cause juste, dans ce cas l'on pouvait compter sur son expérience et sa carabine, qu'un coup d'oeil sûr de son maître avait rendue redoutable. aussi le nom de Dugal était-il connu de tous les habitants de la prairie, blancs et rouges, et sa chevelure eût-elle fait grand honneur au guerrier indien qui eût pu la prendre et la suspendre à l'entrée de sa tente.

Celui qui marchait près de lui était loin d'avoir sa carrure athlétique, pourtant, sa taille, un peu au dessus de la moyenne, était souple et bien prise, mais elle accusait plus d'élégance que de puissance musculaire. Quoique son équipement fût en tous points semblable à celui de son compagnon, ses mouvements n'avaient point la même aisance et trahissaient une certaine gêne qui se lisait aisément dans son regard bleu, et sur son visage qu'encadraient de beaux cheveux blonds dont les mèches flottaient sous le large chapeau.

Tout en marchant, il jetait autour de lui des regards où se peignait un vif étonnement, d'autant plus admissible que c'était la première fois qu'il se trouvait face à face avec le désert, c'est-à-dire l'inconnu troublant, les dangers terribles et divers auxquels l'audacieux voyageur est continuellement en butte.

Dugal le regardait, de temps en temps, à la dérobée; le hardi chasseur jouissait en silence de l'impression que produisait sur le jeune homme le spectacle de cette nature splendide à laquelle il était familier et qui n'était troublé que par les cris et les battements d'ailes des oiseaux effrayés par le bruit de la caravane.

—Eh bien, Louis, dit-il d'un ton narquois, que pensez-vous du paysage?

—C'est tout simplement admirable?

—J'ai quarante ans, et il y en a plus de vingt que je parcours la prairie dans tous les sens; pourtant, ce n'est jamais sans un certain ravissement que je revois ces plaines immenses et ces montagnes dont le silence impressionnant me plaît infiniment plus que le brouhaha de vos villes de l'Est.

—J'espère bien ne point passer, comme vous, vingt années ici, car je finirais certainement par y mourir d'ennui.

Dugal contempla un instant son compagnon avec une véritable stupéfaction.

—Ma réponse vous étonne? reprit le jeune homme; elle est pourtant très naturelle Que voulez-vous? je ne suis pas venu ici pour le plaisir d'admirer les Peaux-Rouges. Il y en a tout près de Québec. D'ailleurs, je vais vous faire une confidence qui vous fixera nettement sur mon compte.

Après une minute de silence, il reprit :

—Vous ne me connaissez que sous le nom de Louis, mais ce n'est pas mon nom familial Vous pensez que je suis né à Québec, mais en réalité, je suis né à Paris où j'ai porté le titre de marquis.

—Marquis! s'exclama Dugal, en inspectant le jeune homme des pieds à la tête, comme s'il eût voulu voir comment c'était fait un marquis.

—Oui, mon ami, et j'espère bien reprendre avant peu mon rang dans la société, non pas de Paris, cette fois, mais de Québec.

—Vous ne voulez pas demeurer dans l'Ouest canadien? demanda Dugal étonné. Vous ne voulez pas devenir chef de

mine, ni acquérir un ranch? Vous voulez retourner à Québec? Mais alors, qu'êtes-vous venu faire ici?

—Oh! C'est bien simple . j'ai vingt-cinq ans et suis presque ruiné.

—Ruiné?......

—Complètement..... ou à peu près, ce qui, pour moi, revient au même.

—Vous m'avez pourtant montré un portefeuille assez bien garni.

Louis eut un sourire railleur.

—Cinq mille piastres ne constituent pas une fortune, dit-il en haussant les épaules.

—C'est une jolie somme.

—C'est insignifiant auprès des huit cent mille dollars que j'ai gaspillés.

—Huit cent mille! s'écria le chasseur abasourdi par l'énoncé de ce chiffre qui lui paraissait formidable.

—Mon Dieu, oui; c'est la fortune qui me fut remise par mon tuteur lorsque, à ma majorité, il me rendit ses comptes... Orphelin dès ma jeunesse, cet homme fut désigné pour m'élever et me protéger, ce qu'il fit de déplorable façon en me laissant aller à tous mes caprices. Livré à moi-même, j'écoutai les conseils intéressés de ceux qui m'entouraient, et, en trois ans, mon capital fut dispersé au vent de toutes les folies. Un jour, mes créanciers firent vendre l'hôtel que je possédais, et le surplus de la vente, soit dix mille dollars, me fut remis. Je fis alors des réflexions qui, pour être tardives, n'en étaient pas moins sérieuses, et ne pouvant m'habituer à végéter dans la misère, je m'embarquai pour le Canada, avec l'espoir de reconstituer la fortune que j'ai si sottement gaspillée. Québec, c'était encore la France, j'y contractai de précieuses amitiés, mais sans y trouver la fortune. Alors je partis pour l'Ouest canadien dans le but d'établir quelque part un *ranch* qui aurait fait du marquis un petit roi sur son domaine. Hélas, là encore il m'a fallu désenchanter et reconnaître que j'avais pour cela, les mains trop blanches et les muscles trop faibles.

Voilà, mon cher ami, pourquoi le marquis Louis de Vérillac se trouve aujourd'hui dans le désert. On m'avait parlé de vous au Fort de la rivière Rouge [1], je savais que je pouvais compter sur votre courage et votre loyauté, c'est la raison pour laquelle je vous ai proposé d'organiser à mes frais cette expédition, afin de nous rendre au *placer* que, paraît-il, vous avez découvert, il y a peu de temps, dans les Rocheuses.

—Vous vous souvenez, n'est-ce pas, que je ne me suis point engagé relativement à son importance aurifère? Je l'ai découvert au cours d'une excursion de chasse; elle a reçu, déjà, un commencement d'exploitation, mais ses propriétaires ont dû fuir devant quelque ennemi, les Indiens probablement, si j'en juge par les outils abandonnés là précipitamment.

—Vous m'avez franchement expliqué l'affaire et je l'ai acceptée telle qu'elle est si nous réussissons, tant mieux; si nous échouons, tant pis. A propos, donnez-moi donc quelques renseignements en ce qui concerne Changora, que vous semblez aimer beaucoup.

—Changora est un Indien brave et loyal. Depuis dix ans nous ne nous sommes pas quittés, et nous avons l'un en l'autre une confiance absolue.

—De sorte que vous ne craignez nullement qu'il nous fasse tomber dans une embuscade?

Le chasseur éclata d'un rire bruyant.

—Lui, nous trahir! s'écria t-il enfin lorsque cette hilarité eut cessé, mais c'est de la folie!......

—Excusez-moi, mais j'ai entendu parler des Indiens en termes si peu flatteurs.

—Changora fait exception, dit laconiquement Dugal.

—Nous rejoindra-t-il bientôt?

—Je l'ignore. Cela dépendra des circonstances. Il est parti en avant pour éclairer la route, et lorsque sa tâche périlleuse sera achevée, vous le verrez revenir.

---

[1] Le fort de la Rivière Rouge fut ainsi nommé par La Vérendrye, il porta ensuite le nom de Fort Garry. Sur le site de ce dernier s'élève aujourd'hui la ville de Winnipeg.

Le soleil déclinait à l'horizon, éclaboussant d'or et de pourpre les herbes de la prairie.

—Halte! cria Dugal.

Le convoi s'arrêta subitement.

—Nous camperons ici, reprit le chasseur, et demain, dès la pointe du jour, nous nous remettrons en marche.

Quoique selon toute apparence il n'y eût rien à craindre des Peaux-Rouges, Dugal fit installer le camp avec des précautions minutieuses. Les quatre chariots furent placés sur deux files, enfermant les hommes et les boeufs, et les deux côtés libres ne tardèrent pas à être obstrués par un amoncellement de branches d'arbres, auxquelles on devait mettre le feu dès que la nuit serait venue. Un aventurier, la carabine à la main, fut placé en sentinelle sur un des chariots, et l'on s'occupa bientôt de preparer le repas, composé surtout de pemmican.[4] A partir du lendemain, la chasse devait fournir seule à l'approvisionnement.

Lorsqu'ils furent suffisamment restaurés, les aventuriers se désaltérèrent avec un gobelet d'eau dont plusieurs barils étaient pleins, puis, ayant avalé chacun un verre de rhum, tous se couchèrent sur le sol, où ils ne tardèrent pas à s'endormir

Au bout d'une heure, la sentinelle éveilla un de ses camarades pour qu'il prît sa place; sa faction terminée, ce dernier en fit autant, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'aube eût ouvert tous les yeux.

Quand les premières lueurs du soleil parurent, la troupe était déjà en route.

La journée se passa sans incident, et, le soir, on campa sur la pente d'un coteau.

—Sommes-nous encore bien éloignés du *placer*? demanda soudain le marquis à Dugal, qui se tenait près de lui depuis le départ.

4. Le pemmican est de la viande de bison hachée, préparée, mélangée à de la graisse et conservée dans la peau même de cet animal. Le pemmican fut jadis la nourriture principale des Indiens, des métis et des trappeurs du nord-ouest canadien.

—Nous n'arriverons guère que dans une dizaine de jours. Si nous n'étions pas retardés par le chariot, notre route serait considérablement abrégée, mais avec un pareil convoi, nous n'avançons qu'avec difficulté; de plus, nous sommes souvent obligés de faire des détours que nous pourrions éviter si nous étions seuls.

—Ne trouvez-vous pas étrange que Changora ne nous ait pas encore rejoint?

—Pas du tout J'en suis seulement un peu inquiet.

Voulez-vous dire qu'il peut lui être arrivé malheur?

-Ce n'est pas cela... Je crains seulement que les Sioux soient en chasse. Le retard de Changora me fait supposer qu'il suit leur piste et attend, pour revenir vers nous, d'avoir des indications précises relativement à la direction prise par ces Indiens.

—Louis devint soucieux Dugal, qui s'en aperçut, lui demanda brusquement:

—Auriez-vous peur?

—Monsieur, je suis Français' répondit le marquis en redressant fièrement la tête.

-Oui, oui, je comprends les Français ne craignent pas le danger, du reste, je les ai vus à l'oeuvre, car d'autres que vous sont déjà venus ici, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier leur intrépidité Seulement, il y a une chose que je n'ai jamais pu comprendre.

—Laquelle?... S'il est en mon pouvoir de vous l'expliquer, je le ferai.

—Je les ai vus parfois, pendant le combat, éclater de rire en se battant, et même se livrer à des plaisanteries, alors que ce n'était ni le lieu ni le moment.

—Mon cher Dugal, dit en souriant le marquis, cela s'appelle se battre à la française.

Dugal se gratta l'oreille, cherchant à comprendre, mais il dut y renoncer, en se disant qu'habitué à l'Anglais depuis sa jeunesse il ne comprenait plus qu'imparfaitement le Fran-

çais et que, sans doute, il n'avait pas saisi le véritable sens de ses paroles, ce qui ne l'empêcha pas de répondre :

—Ah! très bien, je comprends.

—Voulez-vous me permettre une question, mon ami?

—Faites, faites.

—Quelle est votre nationalité? car notre connaissance est de si fraîche date que nous n'avons l'un sur l'autre que de vagues renseignements, sauf en ce qui me concerne, pourtant, car je vous en ai dit assez pour que vous soyez fixé à mon égard.

—Pour ce qui est de ma nationalité, je vous avoue franchement qu'elle n'est pas précisement facile à définir.

—Vous avez dû naître quelque part?

—Certainement... j'ai vu le jour à la Rivière Rouge.

—Vous êtes Canadien, alors?

—Pour cela, oui, mon père était un Canadien français marié à une sauteuse et ma mère une descendante d'un Ecossais et d'une Indienne de la tribu des Pieds-Noirs, de sorte que je suis ce qu'on appelle un *Métis*

—Evidemment, dit le jeune homme en riant.

—Il est vrai qu'ici, il n'y a que deux genres de nationaux : les Peaux-Rouges, qui sont les Indiens, et les Visages-Pâles qui sont les Européens. Au désert, toute nationalité disparaît devant les races; mais moi, voyez-vous, je suis des deux.

A ce moment, le convoi atteignait l'extrémité d'un bois dans lequel il était engagé depuis le matin. Les aventuriers avaient devant eux une plaine rocailleuse bornée à un mille de là, par une petite montagne que les boeufs ne pourraient gravir. Il fallait donc la tourner; mais, comme le soleil, en déclinant à l'horizon, annonçait l'approche de la nuit, Dugal décida que l'on ferait halte au milieu de la plaine, car, au désert, le crépuscule n'existe pour ainsi dire point, et l'obscurité remplace le jour avec une grande rapidité.

On installa le camp comme à l'ordinaire, et les apprêts du repas commencèrent.

Quelques heures plus tôt, la carabine de Dugal avait abattu un bison isolé, dont la chair, découpée en tranches, fut grillée devant un grand feu de branches sèches.

Aucune piste d'Indiens n'ayant été aperçue, la sécurité semblait complète, néanmoins, Dugal prit de minutieuses précautions, car il estimait qu'en aucun cas l'on ne doit s'exposer faute de vigilance, d'autant plus qu'avec les sauvages on ne sait jamais à quoi s'en tenir, c'est souvent lorsqu'on les croit très éloignés que leur cri de guerre éclate inopinément, et alors gare aux chevelures! Les Peaux Rouges n'étant heureux que lorsqu'ils peuvent en accrocher plusieurs à leurs ceintures avant de les suspendre à l'entrée de leur Wigwam.[5]

Parmi nos aventuriers, il en était un à qui la perspective d'être scalpé inspirait une terreur folle. C'était un Montréalais d'une trentaine d'années, qui, après avoir navigué sur les bâtiments de la marine marchande, avait quitté la mer pour chercher fortune dans l'intérieur des terres. Il avait déjà fait partie de deux expéditions, et quoiqu'elles n'eussent pas été entièrement fructueuses, il n'en persévérait pas moins dans cette voie, espérant toujours mettre la main sur un *placer* important. Ce marin avait nom Eusèbe, mais à cause de son ancien métier on l'avait surnommé le Matelot, ou encore le Montréalais, car, lorsqu'il parlait de sa ville natale, il ne manquait pas de dire que c'était la seule ville au monde qui méritât vraiment le nom de cité. "*Une ville sur terre et qui touche à la mer*", disait-il, voulant exprimer par-là que le Saint-Laurent reliait Montréal à l'Océan. Eusèbe était un joyeux compagnon, mais les lazzis dont il égayait ses camarades ne l'empêchaient pas d'être d'une bravoure qui ressemblait parfois à une folle témérité.

Naturellement, Louis et le matelot s'étaient pris l'un pour l'autre d'une vive amitié, et cela dès leur première ren-

5. Cette opération, qu'ils pratiquent sur leurs victimes, n'entraîne pas fatalement la mort si l'on peut secourir à temps la victime. On a vu des hommes qui, après avoir été scalpés, ont parfaitement survécu. Ils en étaient quittes pour porter perruque.

contre; mais le Montréalais, dont la faconde ne tarissait point, décochait de temps en temps au marquis quelques épigrammes, pas trop méchantes, il est vrai, car pour rien au monde il n'eût voulu le froisser, mais qui n'en étaient pas moins fort agaçantes. Par exemple, il affectait parfois de lui parler à la troisième personne, allusion à sa situation passée, ou bien, si Louis l'appelait, il répondait avec gravité:

—Monsieur a sonné?

Ces saillies, loin de fâcher le marquis, le faisaient sourire, car elles lui rappelaient la patrie absente. D'ailleurs, il n'était pas en reste avec son ami, dont il vantait d'un air sérieux l'opulente chevelure noire et frisée.

—Comme elle ferait bien à la ceinture d'un Peau Rouge! disait-il parfois.

Instinctivement le matelot portait une main sur son épaisse toison, comme si le couteau d'un Indien l'effleurait et, malgré tout son courage et sa nature insouciante, il ne pouvait retenir un frisson. Cette crainte perpétuelle avait eu pour résultat de le rendre terrible dans les rencontres avec les sauvages, et dans une mêlée, ce qui arrive souvent avec les Indiens, au lieu de tirer des coups de feu, ce qui n'est pas toujours très facile, ou de se servir de son couteau de chasse, ainsi que le faisaient ses compagnons, il empoignait son fusil par le bout du canon et, le faisant tournoyer autour de lui, il abattait tous les ennemis qui l'entouraient. La peur d'être scalpé lui donnait une force et une énergie qui le rendaient invulnérable dans un combat corps à corps.

Lorsque nos aventuriers eurent achevé leur repas, ils se couchèrent sur le sol, les pieds près du feu, et Dugal resta seul éveillé avec la sentinelle. La nuit était splendide: un ciel de saphir, tout constellé d'étoiles, couvrait le désert. Les feuilles bruissaient doucement, troublant à peine le grand silence qui enveloppait toutes choses. Plusieurs fois déjà, Dugal s'était penché, écoutant attentivement, mais aucun bruit insolite n'avait frappé son oreille.

Vers minuit, un léger sifflement, comme celui d'un serpent, retentit dans la direction du bois que l'on avait traversé dans la journée.

—Un serpent! dit en tressaillant l'aventurier en faction, près de qui Dugal se trouvait en ce moment, mais ce dernier lui mit la main sur le bras en plaçant un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence. Se tournant ensuite du côté où il avait entendu le léger sifflement, il l'imita, deux minutes plus tard, Changora était dans le camp.

Changora était un de ces Indiens nomades n'appartenant à aucune tribu et à demi-civilisé, d'un courage à toute épreuve, il était le compagnon et l'ami intime de Dugal dont il partageait tous les dangers, mais malgré les séjours plus ou moins longs faits parmi les blancs, en compagnie de son ami, il n'avait jamais pu réprimer complètement les instincts de sa race : c'était en quelque sorte un fauve apprivoisé. Malgré les objurgations de son compagnon, il n'avait jamais voulu renoncer à son habitude de scalper ses ennemis. A cela près, il était aussi parfait qu'on pouvait le désirer : sobre, brave et dévoué, tel était le Peau Rouge dont le chasseur avait fait son frère, comme on dit au désert.

—Mon frère a bien tardé à nous rejoindre, dit Dugal, employant, pour parler au Peau-Rouge la formule indienne.

—Changora a le pied léger, répondit l'Indien, et il ne repose jamais lorsqu'il suit une piste.

—Oui, oui, je comprends : mon frère a fait un long voyage, et c'est pourquoi le soleil s'est couché plusieurs fois avant que je l'aie revu.

Changora inclina la tête d'un signe affirmatif :

—Mon frère a-t-il découvert quelque chose? demanda vivement le chasseur.

—Les Sioux sont en chasse.

—Sont-ils nombreux?

Le Peau Rouge leva les mains, ouvrant et fermant alternativement ses dix doigts, par quatre fois.

—Quarante?

—Oui.

—Quelle direction suivent-ils?

—Demain, au lever du soleil, mon frère pourra les voir

—Alors, ils nous suivent? dit Dugal très inquiet.

Changora désigna la petite colline qui bornait la plaine.

—Les Sioux sont là, dit-il, mais ils ignorent la présence des Visages-Pâles.

—Je comprends : le hasard seul les a conduits de notre côté, et demain seulement ils nous apercevront C'est plus de temps qu'il ne nous en faut pour nous apprêter à les saluer d'une manière sérieuse.

—Les Sioux ne sont pas seuls; ils ont un prisonnier

—Rouge?

—Non.

—Une Face-Pâle, alors?

—Oui : le Père noir.

Dugal sursauta.

—Le Père Joseph? interrogea-t-il avidement

—Il est en ce moment assis devant le feu de ses ennemis, et son attitude semble indiquer qu'il prie le Grand Esprit pour qu'il vienne à son secours.

Dugal n'en écouta pas davantage. Rassemblant les aventuriers, il leur parla en ces termes :

—Les Sioux sont près de nous : ils sont au nombre de quarante, ce n'est rien, mais ils ont parmi eux le Père Joseph, qu'ils ont dû capturer.

—Il faut le délivrer! s'écrièrent vingt voix.

—Quel est donc le personnage dont il s'agit! interrogea le marquis.

—Un missionnaire, mais c'est le moment d'agir et non de parler. Voici donc ce qu'il faut faire Changora et moi allons nous éloigner, et, dans une demi-heure, vous tirerez un coup de carabine; mais avant, vous aurez fait placer tous nos compagnons de façon à former une ligne faisant face à la colline.



Reigel

—Je ne comprends pas très bien en quoi cela peut nous être utile!

—Faites ce que je vous dis, cela vaudra mieux que de chercher à comprendre.

—Mais le coup de feu que je tirerai va attirer les sauvages sur nous!

—J'y compte bien. Seulement, comme ils se croiront attaqués, au lieu de ramper en se dissimulant dans les hautes herbes, ils tomberont sur le camp comme une horde de démons, sans penser à se cacher. Maintenant, dit-il plus gravement, observez bien ce monticule par où les Sioux viendront: dès que vous les apercevrez sur la hauteur, tenez-vous prêts, vous et nos hommes, et lorsqu'ils seront en bas, commandez un feu de salve, ce qui aura pour résultat immédiat de les arrêter et de vous permettre de recharger les carabines; ensuite, feu à volonté.

Louis fit aussitôt placer les aventuriers ainsi que Dugal l'avait prescrit.

Lorsque chacun fut à son poste, bien abrité derrière les chariots, un silence de mort plana sur le camp.

Tout étant ainsi disposé, Dugal recommanda encore une fois à Louis de tirer un coup de feu au bout d'une demi-heure, puis il sortit du camp avec Changora, afin de profiter de la confusion qui ne pourrait manquer de régner au camp des Peaux-Rouges, lorsqu'ils se croiraient attaqués.

Le plan était hardi, mais il s'agissait de rendre à la liberté un homme pour lequel le chasseur professait autant d'affection que de respect.

Il nous faut ici ouvrir une parenthèse pour dire ce qu'était le Père Joseph, dont la captivité avait produit une si vive émotion parmi les aventuriers.

C'était un Canadien français, appartenant à l'ordre des Oblats. Il était âgé de quarante ans, mais les fatigues et les privations de toutes sortes avaient creusé sur son visage des rides profonds qui, pourtant, n'avaient pas enlevé à ses traits

l'expression de bonté que des yeux bleus et mélancoliques augmentaient encore.

Missionnaire infatigable, il parcourait, depuis dix ans, sans autre arme qu'un bâton qui servait à aider sa marche, les immenses prairies de l'Ouest Canadien, prêchant les doctrines du christianisme, sans souci des souffrances sans nom qu'il avait à supporter, et de la mort continuellement suspendue sur sa tête, sous la forme d'un tomahwak indien ou de la griffe d'un fauve.

C'était un de ces sublimes soldats, martyrs de la foi, qui, l'Évangile à la main, vont toujours en avant, répandant la parole de Dieu et prêchant l'humanité aux peuplades féroces et sanguinaires, tombant héroïquement sur le champ de bataille, les yeux fixés vers le ciel, leur suprême consolation.

Le dévouement et l'abnégation de ces hommes sont trop peu connus. Ils vivent, souffrent et meurent sans même que l'on ait soupçonné leur existence, car ils accomplissent leur mission divine sans bruit et sans ostentation, parents, amis, ils quittent tout pour se consacrer entièrement à leur saint ministère, loin de leurs proches, que bien peu, hélas! peuvent revoir, car leur apostolat se termine presque toujours par une mort prématurée, sans qu'une main amie serre la leur.

On comprendra aisément que Dugal n'ait pas hésité à tenter de délivrer le missionnaire, qu'il aimait beaucoup.

Quant à Changora, converti au christianisme par le Père Joseph, il n'avait pas hésité à suivre son ami. Après avoir longé la colline sur une longueur de quelques centaines de pieds, ils commencèrent à la gravir, mais en rampant comme des serpents, s'arrêtant de temps en temps pour écouter si aucun bruit insolite ne s'élevait pas du camp des Indiens.

Arrivés sur le sommet, ils opérèrent leur descente avec des précautions plus minutieuses encore : une branche sèche craquant sous eux aurait suffi pour dénoncer leur approche et réduire à néant le plan si hardiment conçu.

Une fois en bas de la colline, ils écoutèrent attentivement tous les bruits, mais le bruissement des feuilles trou-

blait seul le grand silence de la prairie; alors, ils commencèrent à ramper dans la direction du camp des sauvages, établi dans un petit bois, au pied même de la colline. En dix minutes, ils arrivèrent assez près pour distinguer le Père Joseph assis devant un feu de branchages. Ses traits étaient calmes et une chrétienne résignation se lisait sur son visage, qu'éclairait en plein la lueur du foyer. Derrière lui, un Indien de haute taille se tenait debout appuyé sur une longue lance en bois durci au feu. Autour de lui, tous ses compagnons dormaient, couchés çà et là.

Il n'en était pas de même dans le camp des aventuriers, qui, abrités derrière les chariots s'apprêtaient à recevoir les Peaux-Rouges avec une énergie qui prouvait qu'aucun d'eux n'en était à sa première affaire et que chacun savait parfaitement, qu'en cas de défaite, il n'y avait à attendre ni grâce ni merci de la part des sauvages adversaires qu'ils allaient combattre.

A l'annonce du combat, le marquis, n'ayant jamais vu le feu, n'avait pu réprimer un frisson involontaire, mais le sentiment de sa dignité lui rendit aussitôt tout le calme qu'exigeait la situation, et ce fut d'une voix ferme qu'il fit exécuter les prescriptions de Dugal.

Lorsque ses compagnons furent installés à leur poste de combat, il attendit froidement l'instant où il devait donner le signal de l'attaque, consultant sa montre avec un grand sang-froid.

Le moment arriva enfin.

—Attention! dit-il.

Les aventuriers épaulèrent leurs carabines.

Louis épaula à son tour et tira en l'air.

L'effet de cette détonation fut effroyable: les Sioux, subitement réveillés, saisirent leurs armes, et, s'élançant dans la direction d'où le coup était parti, furent en quelques bonds sur le sommet de la petite colline.

En voyant le feu du camp des chercheurs d'or, ils pous-

sèrent des hurlements terribles et dévalèrent la pente en brandissant leurs lances et leurs tomahwaks.

Arrives au bas de la colline, ils s'apprêtaient à s'élancer du côté du camp, lorsqu'un feu de salve crépita, tuant plusieurs sauvages.

Le feu des aventuriers continua, moins serré, mais tout aussi meurtrier

Selon la recommandation du chasseur, chacun tirait à volonté, mais à coup sûr chaque balle blessait ou tuait un ennemi.

Pourtant les Sioux avançaient en bondissant et poussant leur cri de guerre Quelques-uns, munis d'arcs, firent pleuvoir sur le camp une grêle de fleches qui blessèrent plusieurs aventuriers, mais peu grièvement.

Les Peaux-Rouges n'étaient plus qu'à une cinquantaine de pas du camp, lorsque deux coups de feu furent tirés sur leur droite.

Se croyant cernés, ils lâchèrent pied, s'enfuirent précipitamment, gravirent la colline en courant et ne tardèrent pas à disparaître.

Une minute après leur disparition, Dugal et Changora faisaient leur entrée dans le camp, accompagnés du Père Joseph

En voyant le digne missionnaire, les aventuriers se découvrirent respectueusement, salut que le Père Joseph leur rendit en souriant d'un air triste.

Le marquis s'était approché de lui avec une vivacité qui prouvait son désir de causer avec l'homme dévoué dont il connaissait déjà la vie par les récits que lui en avaient fait ses compagnons.

S'inclinant avec respect, il lui tendit la main en disant en français·

· Mon Père, permettez-moi de vous féliciter sur votre heureuse délivrance. On m'a parlé de vous; et croyez que je suis heureux d'avoir pu contribuer à vous arracher des mains de ces féroces sauvages.

—Vous êtes Français? demanda vivement le prêtre.

—Français et Parisien.

—C'est un grand honneur pour moi de vous rencontrer... Mais que faites-vous dans ces prairies?

—Je cherche fortune.

—Vous ne ressemblez pourtant guère à un aventurier, si ce n'est par votre costume.

—Je suis encore novice, en effet, et je vous expliquerai plus tard les motifs qui m'ont décidé à venir dans ces solitudes; pour le moment, je me contenterai de vous faire connaître mon nom.

Et après une courte pause, il dit en s'inclinant:

—Je suis le marquis Louis de Vérillac.

Le Père Joseph entrevit aussitôt une partie de la vérité, mais il n'en laissa rien paraître, par pure courtoisie.

L'aube devant bientôt éclairer l'horizon, les aventuriers s'occupèrent à préparer leur repas du matin, afin d'être prêts à partir dès que le jour paraîtrait.

Le missionnaire s'était assis sur un tronc d'arbre placé devant le feu. Son apparence était calme, mais ses yeux reflétaient une grande tristesse.

Le marquis, s'en étant aperçu, lui en demanda la cause mais d'un ton plutôt affectueux qu'indiscret.

—Je songe, dit lentement le Père Joseph, aux créatures qui viennent de trouver la mort sous vos balles.

—Vous les plaignez? s'écria Louis d'un air de vif étonnement.

—Oui, je les plains, et sincèrement... Ces hommes, malgré leur couleur, n'étaient-ils pas vos frères devant Dieu?

—Des sauvages ne sont les frères de personne.

Le missionnaire se leva, et sa voix éclata vibrante, pleine d'amertume et d'indignation.

—Alors, dit-il au marquis, pour vous, ces hommes ne sont pas autre chose que des fauves, n'est-ce pas?... Eh bien, à qui la faute?... Aux Blancs, qui, oubliant les plus élémentaires maximes du christianisme, ont employé, vis-à-

vis d'eux, des moyens indignes de peuples civilisés!... Lisez l'histoire si courte, mais déjà si mouvementée de la conquête de l'Amérique, et vous conviendrez avec moi que les Blancs ont été quelquefois les véritables sauvages! Comment a-t-on entamé les relations avec les Peaux-Rouges? . A coups de fusil et en détruisant leurs tentes, mais comme les résultats n'étaient pas toujours ceux que l'on attendait, car les Indiens étaient braves et se défendaient avec l'énergie du désespoir, les traitants, sous forme de présents, leur présentèrent un ennemi implacable: l'eau de vie, que les Peaux-Rouges, avec leur habitude de langage imagé, appellent l'*eau-de-feu*. Alors, ces enfants de la nature, qui ne connaissaient que l'eau limpide de leurs ruisseaux, trouvèrent un certain attrait à l'absorption de cet infernal breuvage, et ils ne tardèrent pas à s'abrutir par la pratique de l'ivrognerie. Leurs adversaires eurent ensuite beau jeu pour les anéantir, mais ceux qui survécurent perdirent peu à peu cette dignité qui, malgré leur état de sauvagerie, dirigeait toutes leurs actions, et maintenant, à quelques exceptions près, les Indiens sont des fauves dans toute l'acception du mot, tandis que la conquête de leur territoire aurait pu être opérée tranquillement, par la persuasion et des procédés humanitaires qui auraient jeté entre les deux races les racines d'une amitié profitable à tous. Qu'un Indien s'aventure au milieu des habitations dans le but de faire commerce avec les Blancs, comment est-il reçu? Avec mépris, chacun le sait, et pourtant cet homme a des intentions pacifiques, aussi, qu'arrive-t-il? Les uns subissent avec abrutissement ce traitement injuste, mais d'autres retournent dans leur tribu, le cœur plein de haine et avides de vengeance.

Le Père Joseph fit une légère pause, et promenant son regard sur les aventuriers qui l'entouraient, il reprit d'une voix plus calme, mais dont l'intonation grave fit sur ses auditeurs une profonde impression.

—Croyez-moi, considérez tous les hommes comme des frères, quelle que soit leur couleur, car celui qui aime le grain

récolte le blé, tandis que celui qui sème le vent récolte la tempête !

Et il reprit sa place devant le feu dont la lueur éclairait son visage empreint d'une profonde mélancolie.

Les aventuriers, très émus par les paroles du prêtre, reprirent silencieusement leurs occupations un instant interrompues.

—Où donc est Changora? dit tout à coup Louis, frappé de l'absence de l'Indien.

—Le voici, répondit Dugal, en désignant le Peau-Rouge, dont la haute taille apparaissait entre deux chariots.

Changora s'avança d'un pas majestueux jusqu'au milieu du camp, là, il jeta à terre des objets que l'obscurité ne permettait pas de distinguer. Louis se baissa pour en examiner la nature, mais il recula vivement, pendant que ses traits exprimaient un immense dégoût.

Ces objets, d'une forme indéfinissable, n'étaient autre que dix-sept chevelures que l'Indien venait de prendre aux Sioux tués pendant le combat.

Tandis que tous entouraient le Père Joseph, Changora avait quitté le camp sans être remarqué, et était allé faire sa récolte de ces trophées qui sont, aux yeux des Peaux-Rouges, les plus beaux que l'on puisse avoir.

L'aube, en blanchissant la cime des arbres lointains, donna le signal du départ. Les boeufs, déjà attelés, démarrèrent lourdement, escortés des chercheurs d'or, en tête desquels marchaient, comme toujours, Dugal et le jeune marquis. Quant à Changora, il avait repris sa marche en éclaireur devançant la caravane dont il connaissait parfaitement l'itinéraire.

Le Père Joseph, installé dans un des chariots, réfléchissait profondément sur la fatalité qui pousse des créatures de Dieu à s'entr'égorger au lieu de pratiquer la maxime évangélique : Aimez-vous les uns les autres

## CHAPITRE II

# *La vengeance*

Il est midi. Un soleil ardent darde ses rayons échevelés sur une plaine immense, bornée, à l'ouest, par de sombres forêts vierges dont les arbres seculaires entremêlent leurs branches touffues tout enguirlandées de lianes, au milieu desquelles les fauves prennent tranquillement leurs ébats.

Au milieu de la plaine, une petite rivière roule avec un doux murmure ses eaux limpides, semblable à une coulée d'argent, sous l'astre enrubanné d'or qui semble incendier le ciel, pendant que les hautes herbes qui la bordent ondulent gracieusement, suivant le caprice de la brise tout imprégnée des subtils parfums de cette merveilleuse végétation.

Sur la rive septentrionale de la rivière, une centaine de tentes de peaux, hautes et de forme conique, sont éparpillées sans la moindre symétrie. A l'entrée de chaque tente, sont suspendus, à un poteau, le bouclier, le carquois, l'arc et la lance du guerrier qui l'habite; à terre, çà et là, l'on voit les divers ustensiles domestiques nécessaires aux besoins matériels. A quelques-uns de ces poteaux, sont accrochés, par des lanières de peau de daim, des berceaux d'écorce où s'ébattent de petits enfants.

Entre les tentes, de jeunes Indiens jouent, se roulant les uns sur les autres, avec une agilité incroyable.

A quelques distance de ces rustiques demeures, les adolescents exercent leur vigueur naissante en essayant de dompter les coursiers sauvages de leurs pères.

Si les Peaux Rouges en bas âge semblent gais et insouciants, il n'en est pas de même des guerriers. Ceux-ci se promènent par groupes, graves et recueillis, échangeant quelques brèves paroles, mais si leur contenance est calme, il est facile de voir, à leurs yeux étincelants, qu'une colere terrible emplit leur coeur et qu'ils sont dans l'attente d'un grand événement.

Au milieu du camp s'élève une tente plus vaste que les autres, quoique de forme identique: c'est celle du Buffle-Noir, le grand chef de la tribu. Sa stature herculéenne, un peu courbée par l'âge, dénote encore une force musculaire peu commune. Au sommet de la tête, fixées dans ses longs cheveux gris, trois plumes d'aigle indiquent le rang élevé qu'il occupe parmi les Sioux.

A ses côtés, six chefs sont assis à terre, comme lui, formant un cercle; tous fument gravement de longues pipes creusées dans des pierres, et dont les tuyaux sont de flexibles roseaux.

En ce moment, un grand silence régnait parmi les sept guerriers réunis en Conseil, mais leurs regards ardents prouvaient suffisamment que leur esprit n'était pas inactif, quoique leur corps eût l'immobilité d'une statue, ainsi qu'il convient à des Indiens sur le point de prendre une grave décision.

Enfin, le Buffle-Noir, ayant fini de fumer, secoua la cendre de son calumet, puis prononça d'une voix gutturale:

—Le Serpent tarde bien à venir.

Comme cette réflexion ne constituait point une interrogation, les chefs gardèrent le silence, attendant respectueusement que le Buffle-Noir les interpellât directement

Soudain, des cris retentissent dans le camps et un Indien, jeune et vigoureux, qui venait d'arriver au galop d'un cheval fougueux, bondit plutôt qu'il ne sauta à terre, et entra dans la tente où les sept chefs tenaient Conseil; puis, se tenant

debout et immobile, il attendit qu'un des guerriers lui adressât la parole.

—Je craignais de ne plus revoir mon fils, dit le Buffle-Noir, selon la coutume indienne qui veut que les guerriers parlent ainsi aux plus jeunes, tandis qu'ils donnent le nom de frère à ceux de leur génération.

L'Indien ne répondit point, attendant une question plus directe.

—Quel motif a pu retarder ainsi mon fils? reprit le chef. Le soleil s'est couché deux fois depuis que nous l'attendons.

—Le Serpent, répondit l'Indien, n'a voulu quitter la piste des Faces-Pâles que lorsqu'il a été certain de pouvoir la retrouver facilement.

—Bon. Maintenant, qu'a fait le Serpent?

—Il a suivi les Visages-Pâles pendant une lune, sans les perdre de vue.

—Quand le Serpent les a quittés, continuaient-ils leur route?

—Le Serpent les a vus installer leur camp au pied d'une colline où ils ont l'intention de rechercher des pierres jaunes.[1] C'est là que les Sioux iront prendre leurs chevelures.

Les sept chefs se levèrent d'un bond en poussant un cri de guerre.

—Faites assembler les guerriers, ordonna le Buffle-Noir.

Tous sortirent, et, quelques minutes plus tard, une centaine de Sioux étaient réunis devant la tente du grand chef.

Après avoir promené sur les guerriers un regard imposant, il prononça l'allocution suivante :

—Guerriers Sioux, le moment est venu de venger nos frères que les Visages-Pâles ont envoyés chasser dans les prairies bienheureuses. Des veuves et des orphelins pleurent maintenant dans les wigwams de ces enfants du grand Manitou, qui ne pousseront plus leur cri de guerre et dont les chevelures ornent la ceinture de leurs ennemis. Les immenses

1. De l'or.

forêts pleines de gibier ont été données aux Indiens par le Grand Esprit, qui les aime et ne permettra pas qu'elles deviennent la proie des hommes à face pâle, car s'il a peuplé de daims et de buffles les bois et les vallées, c'est afin que ses fils puissent y vivre en paix et dans l'abondance, pendant que le chant harmonieux des oiseaux caressera agréablement leurs oreilles. Les Visages-Pâles veulent nous prendre toutes ces choses qui nous appartiennent, et, avant peu, si nous les laissons faire, l'Indien n'aura plus un ruisseau où se désaltérer, un daim pour se nourrir ni un arbre pour s'abriter, et à force d'être refoulé dans le désert, il finira par être précipité dans l'eau salée[1]. En ce moment, une bande de ces chiens parcourt la prairie après avoir donné la mort à plusieurs de nos frères, dans un combat préparé par eux : les laisserez-vous retourner tranquillement dans leurs wigwams sans les punir de leur infâme trahison?...

Pour toute réponse, les Sioux poussèrent leur cri de guerre et brandirent leurs tomahwaks.

—Bien, mes fils, bien, reprit le chef, je vois que la peur ne fera pas trembler votre bras et que vous saurez tirer vengeance des Faces-Pâles. Le Serpent a suivi leur piste et vous l'indiquera, aucun de ces démons ne doit revoir sa tribu... Demain, dès que le soleil sera levé, soixante d'entre vous se mettront en route pour le campement de nos ennemis, à qui ils prouveront que l'œil du faucon n'est pas plus prompt à apercevoir sa proie, que celui des Sioux n'est sûr lorsque sa flèche siffle dans l'air, et quand ils seront de retour ici, les chevelures, qui attesteront leur vaillance, seront suspendues à l'entrée de leur tente, où les femmes et les enfants les contempleront avec respect.

Le cri de guerre retentit encore une fois, puis chaque guerrier alla faire ses préparatifs de départ.

L'animation était à son comble. Les guerriers examinaient, avec la plus scrupuleuse attention, leurs tomahwaks

---

1. L'océan Pacifique.

et leurs lances, pendant que de jeunes Indiens effilaient des flèches en bois durci au feu, avec une ardeur qui prouvait combien ils eussent été heureux de pouvoir s'en servir dans le sentier de la guerre. Les sanguinaires pensées qui remplissaient leur esprit faisaient étinceler leurs yeux noirs et donnaient à leurs mouvements une activité fiévreuse.

Après avoir mis leurs armes en état, les guerriers se peignirent en guerre, c'est-à-dire ornèrent leur corps de dessins bizarres indiquant clairement leurs intentions.

Tous les Indiens ont cette coutume de se peindre selon l'acte qu'ils vont accomplir; ainsi, ils ont des dessins pour la guerre et d'autres pour la chasse et les cérémonies religieuses, de sorte qu'un seul coup d'oeil suffit à un habitant des prairies pour définir les intentions belliqueuses ou pacifiques d'un Peau-Rouge. Ces dessins sont généralement blancs ou mélangés d'ocre jaune; mais lorsqu'il s'agit de l'état de guerre, le noir y mêle sa note sinistre en des lignes où la mort est symbolisée de différentes manières et dont l'aspect général est absolument terrifiant.

Au coucher du soleil, tout était prêt pour le départ. Les guerriers prirent leur repas avec ce silence qui caractérise les Peaux-Rouges dans les grandes occasions puis ils allèrent s'étendre sous leurs tentes, sur des feuilles sèches recouvertes de peaux de bisons, et bientôt tout dormit dans le camp, à l'exception des sentinelles chargées de veiller à la sécurité de la tribu.

Le grand silence de la prairie n'était troublé que par le murmure de la rivière, auquel venait parfois se mêler un rugissement lointain ou le hurlement d'un loup en quête d'une proie.

Quatre Sioux étaient disséminés autour du camp, debouts et immobiles, l'oeil et l'oreille au guet, appuyés sur leur lance. Par instants, une des sentinelles se penchait, écoutant avec la plus grande attention et flairant le vent à la façon des fauves, mais sans provoquer le moindre bruit.

Peu à peu, la nuit replia son manteau ténébreux, les étoiles pâlirent, et le bleu profond du firmament prit une teinte plus claire, tandis que l'aurore irisait la plaine et mettait des diamants à la pointe des hautes herbes humides de rosée.

En quelques minutes, le camp fut en rumeur, chacun allait et venait, bruyant et affairé; les femmes préparaient le repas du matin, composé de venaison froide; les enfants regardaient avec admiration les guerriers ajustant leur équipement de combat, puis tous rentrèrent sous les tentes pour expédier le frugal déjeuner.

Une heure après, soixante Peaux-Rouges montaient à cheval, sous la conduite d'un chef nommé le Corbeau, à cause de sa facilité d'élocution qui n'excluait pas une grande habileté dans ses discours. C'était le Sioux le plus fourbe et le plus cruel que l'on pût voir, et en lui confiant le commandement de l'expédition, le chef avait la certitude que tout serait mis en oeuvre pour que ses guerriers fissent des Blancs un véritable massacre.

La troupe se mit en marche en poussant son cri de guerre, et s'élança à travers la plaine au galop des chevaux à demi sauvages.

Le soir, les Sioux campèrent sur le sommet d'une colline, qui leur permettait d'embrasser du regard une immense étendue; de la sorte, ils n'avaient rien à redouter des tribus qui pouvaient parcourir la prairie, seul danger qui pût les menacer, car leur guide leur avait assuré que les Visages-Pâles se trouvaient plus à l'ouest et ne songeaient qu'à exploiter le *placer* où Dugal les avait conduits, pourtant, selon leur habitude, ils placèrent plusieurs sentinelles autour du camp, afin de prévenir toute surprise.

Les précautions prises par les Sioux n'étaient pas inutiles, car outre qu'ils étaient toujours en guerre ouverte avec les Pieds-Noirs, tribu très belliqueuse, ils avaient à redouter d'être attaqués par les Coeur d'Alène, peuplade sanguinaire,



habitant le sud-ouest, qui faisait parfois des excursions fort lointaines, soit pour chasser, soit pour piller les caravanes.

La nuit se passa pourtant sans incident, et dès que l'aube parut, les sauvages se remirent en marche.

Vers midi, au moment où ils allaient faire halte pour le repas, le Serpent, qui, en sa qualité de guide, marchait en éclaireur, accourut au galop, annonçant qu'une troupe de Pieds-Noirs était campée dans un petit bois situé à peu de distance.

—Sont-ils nombreux? demanda vivement le Corbeau dès qu'il apprit cette nouvelle

—Chaque chien Pied-Noir pourrait être scalpé par deux guerriers Sioux.

L'oeil du chef brilla de férocité; mais, en songeant au but de l'expédition, il réprima le désir sanguinaire qui avait fait bouillir son sang, en disant, avec l'admirable sagacité qui dirige les actions des Indiens, qu'il était préférable de ne pas courir les chances d'un combat, dont le résultat est toujours aléatoire, quelle que soit la supériorité numérique; de plus, il espérait vaguement décider les Pieds-Noirs à lui prêter leur aide, quitte à les massacrer ensuite.

Il assembla donc les plus vieux de ses guerriers, et lorsqu'ils furent réunis en cercle autour de lui, il leur tint ce langage:

—Les chiens de Pieds-Noirs sont campés dans notre voisinage: nos tomahwaks pourraient les envoyer chasser pour toujours dans les prairies bienheureuses où la prévoyance du Grand Esprit met du gibier en abondance devant les flèches de ses enfants rouges, mais nous n'en ferons rien, car nous devons d'abord venger nos frères tombés sous les balles des Visages-Pâles. Mes frères sont-ils de mon avis?

—La sagesse parle par la bouche du Corbeau, dit un des guerriers; qu'il nous explique son plan, et ses paroles ne seront pas perdues: si l'une d'elle tombe à terre, nous la ramasserons, et celles qui s'envoleront nous seront rapportées par la brise.

—Mon frère a bien parlé, reprit le Corbeau, flatté de la réponse du guerrier; mais écoutez-moi, car le temps presse.

Un signe de tête des Indiens lui fit comprendre qu'ils étaient très attentifs à ce qu'il allait leur dire.

Nous avons quitté notre village, dit gravement le chef, en promettant à nos frères de leur rapporter les chevelures des Faces Pâles, aussi ne devons-nous rien négliger pour tenir notre promesse. Quoique les Sioux soient des guerriers éprouvés et inaccessibles à la peur, ils ne doivent pas oublier que leurs ennemis sont armés de fusils qui envoient la mort de très loin. Voici donc ce que je propose: j'irai trouver les Pieds-Noirs et leur ferai entendre des paroles de paix, afin de les décider à marcher avec leurs frères rouges contre les Visages-Pâles, s'ils acceptent, les deux tribus n'en formeront plus qu'une tant que la hache de guerre sera déterrée contre les voleurs blancs. Une fois cette affaire terminée, le Corbeau prendra conseil des guerriers ses frères. J'ai dit.

Un sourire cruel et significatif souligna cette dernière partie du discours, donnant raison à l'axiome: *in cauda venenum*.

Cette proposition était trop conforme aux habitudes de duplicité des Sioux, pour ne pas être acceptée avec empressement.

Le Corbeau se dépouilla alors de tout son attirail guerrier, et, après avoir recommandé à sa troupe la plus grande circonspection, il se dirigea du côté des Pieds-Noirs.

On s'étonnera peut-être de voir un homme aussi rusé que le Corbeau, abandonner ses armes pour aller rendre visite à des ennemis, mais cette manière d'agir était d'une merveilleuse adresse, en effet, les Pieds-Noirs jouissaient d'une réputation de loyauté indiscutable, et il était inadmissible qu'un guerrier désarmé, se présentant à eux, eût à redouter le moindre désagrément. Le chef Sioux savait parfaitement à quoi s'en tenir à cet égard, et ce qui aurait pu être pour d'autres une imprudence impardonnable, était au contraire une preuve de duplicité raffinée, en ce qu'elle escomptait la

loyauté bien connue de ses ennemis. Si les Pieds-Noirs l'eussent rencontré inopinément et armé de toutes pièces, sa chevelure n'eût pas tardé à orner la ceinture de l'un d'eux, mais jamais ils n'eussent voulu se déshonorer en se portant à des extrémités fâcheuses envers un homme qui leur donnait une marque de confiance qui ne pouvait que les flatter.

Le Corbeau fut bientôt en vue du campement des Pieds-Noirs, et, apercevant un guerrier en faction contre un arbre, il s'arrêta et leva le bras droit, la main ouverte et la paume en avant.

A ce signe de paix, le guerrier avança de quelques pas et dit d'une voix où perçait une certaine méfiance.

—Mon frère se trompe : ses guerriers ne sont pas ici.

—Le Corbeau le sait bien, puisqu'il vient de les quitter.

—Mon frère aurait-il faim et désirerait-il que les Pieds-Noirs lui donnassent un quartier de venaison? . en ce cas, qu'il soit le bienvenu.

—Les Sioux ont leurs flèches pour les nourrir et elles abattent assez de bisons pour que leurs huttes en soient pleines.

—Alors, que veut mon frère?

—Le Corbeau est un grand chef et il ne peut conférer qu'avec un égal.

Le Pied-Noir fit aussitôt retentir une appellation qui fut entendue de tous ses compagnons.

—Hugh! cria-t-il.

Plusieurs Indiens accoururent, et le plus âgé demanda au Sioux.

—Que désire mon frère?

—Parler à un chef.

—Que mon frère me suive, répondit gravement le Pied-Noir, après s'être assuré d'un regard rapide que le nouveau venu était sans armes.

Le Corbeau suivit aussitôt les guerriers dans le bois, où il fut conduit devant un feu qu'entouraient quatre Pieds-

Noirs dont les cheveux grisonnants indiquaient le rang que, par leur âge, ils devaient occuper.

L'un d'eux fit un signe, et le Sioux s'accroupit au milieu des guerriers.

On lui présenta une longue pipe qu'il fuma en silence après en avoir allumé le tabac avec un tison

Les chefs Pieds-Noirs attendaient gravement que leur hôte voulût bien expliquer le motif d'une visite à laquelle ils étaient loin de s'attendre, étant donné l'état de guerre permanent dans lequel les deux tribus vivaient depuis de longues années.

Le Sioux fumait toujours, préparant avec soin le discours astucieux qu'il allait prononcer.

Lorsque le tabac de son calumet fut entièrement consumé, il en secoua les cendres dans le foyer; puis, se levant lentement et prenant l'air le plus imposant qu'il put, il commença d'une voix gutturale :

—Le corbeau est un chef et la neige de cinquante hivers a blanchi une partie de ses cheveux. Il a souvent lancé son tomahawk contre les Pieds-Noirs, mais aujourd'hui, il vient leur faire entendre des paroles de paix

—Puisqu'il en est ainsi, dit le plus vieux des guerriers, que mon frère parle; ses paroles seront pour nous plus douces que le miel de l'abeille, qui butine dans les buissons fleuris.

—Le Grand Esprit, en créant ses fils rouges, leur a donné des rivières pleines de poissons, des forêts où courent les ours et les buffles, et un air libre dans lequel volent des oiseaux dont les plumes ornent nos touffes de guerre; il a alors dit à ses enfants : "Tous ces biens, je vous les donne à profusion pour que vous viviez heureux et dans l'abondance : le gibier vous nourrira; les fleurs vous charmeront par leur parfum; l'herbe vous fournira un lit moelleux, les arbres vous abriteront, et les rivières apaiseront votre soif." Voilà ce qu'a dit le Grand Esprit et cela a été tant que les Faces-Pâ-

les sont restées de l'autre côté de l'eau salée; mais un jour est venu ou les Indiens ont été en partie dépouillés de ce que le Grand Esprit leur avait donné, et si nous les laissons faire, nous finirons par être refoulés vers l'ouest, au point d'être précipités dans les eaux.

—Pourquoi mon frère nous parle-t-il ainsi? dit un guerrier.

—Parce que des Faces-Pâles sont en ce moment à portée de nos tomahwaks; et je veux vous demander d'oublier nos querelles pour les empêcher de nous dépouiller des dons que nous tenons de la libéralité du Grand Esprit.

—Si mes oreilles ne sont point fermées, j'ai compris que mon frère nous demande de lui prêter le concours de nos lances contre des Visages-Pâles dont il convoite les chevelures.

—Oui, et les guerriers Pieds-Noirs sont trop braves pour ne pas s'unir aux Sioux dans cette circonstance.

Les Pieds-Noirs parurent réfléchir profondément. Ils n'ignoraient pas que les Faces-Pâles dont avait parlé Sioux étaient Dugal et ses compagnons qu'ils avaient rencontrés quelques jours avant, à l'endroit où se trouvait le *placer*. Les deux troupes avaient même échangé des paroles amicales et s'étaient unies dans un repas commun, car les Pieds-Noirs faisaient un commerce d'échange avec les Canadiens, et le chasseur était depuis longtemps leur ami, ainsi que le Père Joseph, dont la bonté avait depuis de longues années touché leur coeur; aussi leurs réflexions n'avaient-elles point pour objet la proposition du Sioux, mais bien le moyen de prévenir ses projets sanguinaires, en avertissant Dugal du danger qui menaçait sa troupe.

Quoique rien ne pût changer leur résolution, ils n'étaient pas sans une certaine inquiétude, car le nombre des Sioux leur était connu, et un combat ne pouvait que leur être défavorable malgré tout leur courage. Il s'agissait donc d'agir avec finesse et de mettre en pratique toutes les ruses oratoires usitées en pareil cas. Mais comment s'y prendre

pour endormir la défiance du Corbeau, dont ils connaissaient bien la fourberie et l'astuce?...

Après un long silence, un des chefs se leva enfin, et, donnant à son visage un masque d'impassibilité impénétrable, il commença en ces termes.

—Le Corbeau a bien parlé, et ses frères les Pieds-Noirs ont eu les oreilles charmées par ses paroles; leur coeur en a été réjoui, car ils espèrent que maintenant la hache de guerre est enterrée assez profondément pour que de longtemps elle ne puisse revoir le jour. Mais je ne vois pas en quoi le secours de mes frères peut lui être utile. Les Sioux sont des guerriers redoutables, et s'il y a, dans les environs, des Faces-Pâles, ce que j'ignore, leurs chevelures iront certainement sécher dans les huttes de mes frères rouges. Si le secours des Pieds-Noirs pouvait être de quelque utilité au Corbeau, ils courraient dans la direction de ses ennemis avec l'agilité du bison lorsqu'il est traqué par l'Indien et que les flèches sifflent autour de lui, mais je ne crois pas que leurs lances soient indispensables pour anéantir les Visages-Pâles. À moins, ajouta-t-il lentement, que les Sioux ne craignent de les attaquer seuls, dans ce cas, les Pieds-Noirs sont prêts. Si cela est, que mon frère le dise.

Et l'Indien s'assit attendant le résultat de sa dernière phrase.

L'effet fut celui qu'il avait prévu; le Corbeau se leva, les yeux étincelants et tremblants de colère.

—Les Faces-Pâles sont des chiens! s'écria-t-il, et leurs aboiements seront étouffés par le cri de guerre des Sioux. Avant que le soleil ait disparu trois fois derrière les collines de l'Occident, leurs chevelures seront attachées à nos ceintures, les Sioux prouveront aux Pieds Noirs qu'ils ne sont pas des femmes peureuses et que leurs mocassins ne craignent pas de marquer leur piste dans le sentier de la geurre!... Ils feront seuls ce que leurs frères refusent d'entreprendre avec eux.

Sans ajouter un mot, il s'éloigna majestueusement, mais d'un [illegible] saccade qui indiquait son courroux.

[illegible] brillaient d'un éclat féroce, et il lui fallut une force [illegible] honte incroyable pour ne pas lancer immédiate- [illegible] guerriers sur les Pieds-Noirs, dont le refus consti- [illegible] yeux une infâme trahison. Plusieurs fois cette [illegible]a, mais le désir de se venger des Blancs fut plus [illegible] rancune, et il résolut de remettre à plus tard le [illegible]ment qu'il voulait infliger aux Pieds-Noirs, dont la réponse ambiguë ne l'avait point trompé et prouvait suffisamment que les Visages Pâles avaient toutes leurs sympathies. Pourtant, il se demandait si ceux-ci n'avaient pas été vus par les Pieds-Noirs, auquel cas, ces derniers, connaissant l'endroit où ils étaient campés, pourraient bien le suivre et tomber sur ses guerriers au moment où ils seraient aux prises avec Dugal. Il prit aussitôt ses dispositions en conséquence : faisant lever le camp, il emmena sa troupe, en passant ostensiblement devant les Pieds-Noirs, mais deux Sioux restèrent en arrière pour épier tous les faits et gestes de leurs ennemis, avec mission de prévenir le Corbeau s'ils suivaient sa piste.

Lorsque le Sioux avait quitté les chefs Pieds-Noirs, ceux-ci s'étaient empressés de tenir conseil, afin de venir en aide à leur ami Dugal. Leur première pensée fut de lever le camp et de le rejoindre, mais ils n'y donnèrent pas suite, certains qu'ils seraient épiés, et, les Sioux étant à cheval et armés en guerre, leur défaite serait inévitable. Ils s'arrêtèrent donc au parti le plus simple, mais le plus pratique.

Un jeune guerrier, nommé Cerf Agile, fut aussitôt mandé, et on lui confia la mission périlleuse de se rendre au camp des Visages Pâles, pour les avertir que les Sioux, au nombre de soixante, étaient en route pour les attaquer.

Fier de la confiance dont il était l'objet, Cerf-Agile prit son arc et son tomahawk, et s'élança à travers le bois avec la vitesse de l'animal dont il portait le nom.

Les Pieds-Noirs levèrent alors tranquillement le camp,

et se dirigèrent dans la direction de leur village, suivis, ainsi qu'ils le supposaient, par les deux Sioux chargés de surveiller leurs mouvements.

Pendant qu'ils regagnaient paisiblement leurs wigwams, les Sioux filaient comme le vent, leurs chevaux disparaissaient jusqu'au poitrail dans les hautes herbes. Cette course avait quelque chose de véritablement fantastique : les longues plumes qui ornaient la tête des sauvages flottaient en tout sens, les coursiers, sans aucun harnais et guidés seulement par la pression des genoux de leurs cavaliers, bondissaient, le cou allongé et les yeux flamboyants, avec toute l'ardeur qui caractérise ces superbes animaux à demi-domptés, dont les jambes fines et nerveuses franchissent d'incroyables distances avec une rapidité qui tient du prodige.

Au bout d'une heure de galop, les Sioux durent descendre de cheval, car ils avaient à traverser une épaisse forêt où des cavaliers n'auraient pu avancer que très difficilement sous les branches touffues qui entravaient le passage. Ces obstacles leur firent perdre plusieurs heures, en ce que leur marche se trouvait forcément ralentie, ce qui leur arrachait par instants des cris de fureur.

Lorsqu'ils furent enfin sortis de ces épais fourrés, ils remontèrent à cheval et reprirent leur course échevelée, tournant quelques petits bois qu'ils pouvaient se dispenser de traverser, et, au moment où le soleil se couchait, ils arrivaient sur le sommet d'une petite colline et apercevaient avec une joie féroce le camp de leurs ennemis, installé au milieu d'une vaste clairière qu'entouraient, à une certaine distance, des bouquets de sapins, trop clairsemés pour qu'ils puissent y prendre position, mais suffisants pour harceler les aventuriers.

Comme le terrain ne leur permettait pas de dissimuler leur présence, et que, d'un autre côté, ils n'avaient pas à craindre d'être attaqués, ils allumèrent aussitôt des feux pour préparer leur repas.

Pendant que les guerriers se livraient à leurs occupations culinaires, les principaux chefs se réunissaient autour d'un feu, pour délibérer et arrêter leur plan d'attaque.

Quoique le Corbeau fût investi du commandement suprême, il était trop rusé pour assumer complètement les responsabilités qu'allaient entraîner les hostilités. Il n'ignorait point que les Faces-Pâles se défendraient avec énergie; de plus, ces derniers étaient armés de carabines et de pistolets qui ne pouvaient manquer d'éclaircir les rangs de ses guerriers; aussi, tenait-il à prendre l'avis des chefs sous ses ordres, quitte à faire prévaloir les siens avec la souplesse oratoire dont il était doué.

Le Conseil dura longtemps. Lorsqu'il prit fin, la nuit était venue, et l'on ne distinguait plus au loin que le feu des chercheurs d'or, éclairant faiblement les contours du camp.

## CHAPITRE III

# *L'Attaque*

Nous avons laissé nos amis au moment où, après leur rencontre avec les Peaux-Rouges, ils se dirigeaient du côté du *placer* dont Dugal et Changora connaissaient seuls l'existence et l'emplacement.

Après quelques jours de marche, ils arrivèrent sur un terrain rocailleux qui sembla de bonne augure à ceux qui avaient déjà pris part à des expéditions du même genre; en effet, après quelques heures, Dugal fit arrêter sa troupe.

—Camarades, dit-il d'une voix forte, nous atteignons enfin le but tant désiré; l'or que nous convoitons est sous nos pieds.

Un cri de joie frénétique salua cette déclaration, et chacun courut aux chariots pour s'emparer des outils qu'ils contenaient, afin de s'y mettre sur-le-champ, mais Dugal les arrêta.

—Pourquoi cette hâte? dit-il ironiquement. Craignez-vous donc que l'on nous prenne cet or?

Tous baissèrent la tête, interdits par ces deux questions, et, revenant près de leur chef, ils attendirent ses ordres, un peu confus de l'empressement irréfléchi auquel ils s'étaient laissés entraîner.

Dugal reprit sérieusement.

—Mes amis, le *placer* est là, à portée de notre main, et nul ne peut nous l'enlever; ne vous pressez donc pas. Installez le camp comme vous avez coutume de le faire à la place même où nous sommes, ensuite, préparez tout pour le repas, et vous vous reposerez jusqu'à demain. Louis, dit-il au marquis, veilles à l'installation, et vous, Changora, allez faire une reconnaissance dans les petits bois qui nous entourent.

Tous se mirent à l'oeuvre avec une activité qui prouvait la confiance que Dugal inspirait à ses compagnons.

Le soir venu tout était en ordre et chacun put alors prendre un repos bien gagné, pourtant, bien peu se livrèrent au sommeil, tant les imaginations étaient surexcitées par la pensée que le camp couvrait un trésor où chaque aventurier allait bientôt puiser à pleines mains. L'idée ne leur venait même pas que ce métal si précieux ne leur apparaîtrait que sous une couleur terne et mélangé d'argile dont ils devraient le dépouiller par des procédés spéciaux; non, ils le voyaient, rutilant et monnayé, tombant en cascades avec un tintement qui réjouissait leurs oreilles et faisait défiler devant leurs yeux toutes les félicités qu'ils n'avaient encore entrevues qu'en rêve. Cette hallucination dura jusqu'au moment où l'aube dissipa cet étincelant mirage et les rappela au sentiment de la réalité.

Dès que les aventuriers furent debout, Dugal les appela autour de lui et leur donna ses instructions, indiquant à chacun ce qu'il devait faire et la tâche qui lui incombait dans l'exploitation du *placer*.

A quelques centaines de pieds du camp, la nature du terrain différait sensiblement et offrait aux regards des couches de quartz. Ce fut là que Dugal fit commencer les fouilles. Pendant plusieurs heures, les aventuriers creusèrent le sol en différentes places, mais sans découvrir autre chose que des pépites d'or insignifiantes qui firent craindre un instant que le gisement ne fût que de peu d'importance.

Pourtant, peu à peu, les pépites devinrent plus nombreuses et l'espoir fit battre tous les coeurs.

Quand on en eut recueilli un certain nombre, elles furent placées dans un baquet rempli d'eau, et lavées avec soin ; la terre qui les enveloppait disparut et l'or seul resta. On peut alors constater que les efforts obtiendraient leur juste récompense, et les aventuriers se remirent au travail avec cet acharnement que donne la certitude d'une réussite complète.

Dans l'après-midi, le travail fut subitement interrompu par une apparition aussi étrange qu'inattendue : au loin, dans la plaine, se profilait la silhouette d'un Indien. Ses intentions étaient évidemment pacifiques, car il venait droit au camp où les aventuriers, très intrigués et quelque peu inquiets, consultaient Dugal du regard, afin de savoir comment ils devaient accueillir le sauvage.

Changora, qui fixait ses regards perçants sur l'Indien, prononça alors :

—Pieds-Noirs.

—Vous avez raison, dit Dugal, c'est un Pied-Noir, et je ne m'explique nullement sa visite; pourtant, comme c'est un ami, ne manifestons ni crainte ni étonnement, et recevons-le comme il convient.

Sortant du camp, il alla à la rencontre du Peau-Rouge, qui n'était autre que Cerf-Agile.

Dès qu'ils furent face à face, Dugal lui tendit la main ; l'Indien la prit et dit laconiquement :

—Que le Visage-Pâle me conduise au milieu de ses frères.

Quelques minutes plus tard, le Pied-Noir entrait dans le camp, au milieu de l'attention générale.

Dugal le fit asseoir et, remarquant, à la poussière qui le couvrait, qu'il avait dû faire une longue course, lui fit servir quelques aliments que le sauvage dévora avec une avidité qui prouvait que depuis longtemps il n'avait pris aucune nourriture.

Le Pied-Noir expédia rapidement ce repas sommaire; puis, se levant, il dit d'une voix creuse et gutturale.

—Les Pieds-Noirs ont envoyé le Cerf-Agile vers les Faces-Pâles pour les avertir que les Sioux sont en route pour prendre leurs chevelures.

—Hein?... Vous dites?... s'écria Dugal, qui ne s'attendait pas le moins du monde à cet avertissement.

—Les Sioux, continua l'Indien, ont proposé aux Pieds-Noirs de se joindre à eux, mais ils ont refusé, car Dugal est leur ami.

—Cerf-Agile, dit le chasseur, vous remercierez vos frères, et je leur enverrai pour l'hiver plusieurs peaux de bison, afin de leur prouver ma reconnaissance.

Le Pied-Noir ne répondit rien et s'apprêta à partir, sa mission était remplie, mais Changora lui mit la main sur l'épaule en disant :

—Que mon frère reste avec ses amis; les Sioux pourraient suivre sa piste.

L'Indien comprit la justesse de cette réflexion : il s'assit à terre et prit l'immobilité particulière aux Peaux-Rouges.

Dugal ne perdit pas de temps; rassemblant tout son monde, il prit les mesures nécessaires pour se mettre à l'abri de l'attaque des Sioux, qui lui paraissait inévitable.

Il donna au camp une forme circulaire en faisant placer les chariots à une certaine distance les uns des autres. Les intervalles furent fermés par les caisses de vivres, et une épaisse couche de terre épaula l'enceinte, offrant aux aventuriers un abri contre les flèches. Les provisions étant intactes, puisque, jusque-là, on avait vécu du produit de la chasse, le camp pouvait tenir pendant un mois.

Quant à l'eau, elle ne pouvait manquer, car un joli ruisseau serpentait à une centaine de pieds du campement.

Dugal fit remplir les poires à poudre et vérifier les sacs de balles. Ces différentes opérations terminées, l'on attendit avec calme l'arrivée des sauvages, qui ne tardèrent pas

à se montrer sur le sommet de la colline dont nous avons parlé.

Le marquis avait dirigé avec la plus grande attention l'exécution des mesures prescrites par le chasseur qu'il avait tacitement reconnu comme le chef incontesté de l'expédition.

Les derniers préparatifs étaient à peine terminés quand les Sioux firent leur apparition sur la colline.

Un léger mais involontaire frisson parcourut le corps des aventuriers, qui se rendaient parfaitement compte que les hostilités ne cesseraient que lorsque l'un des deux partis serait complètement anéanti, et qu'ils allaient avoir a soutenir des combats terribles, car les Sioux devaient nécessairement être animés d'un sentiment de vengeance qui décuplerait, s'il était possible, leur férocité naturelle

—Matelot! cria le marquis au milieu d'un profond silence.

—Monsieur le marquis a sonné? demanda Eusèbe en s'avançant d'un air gouailleur.

—Oui, et c'est pour vous adresser mes sincères compliments de condoléances... anticipés.

—Je ne comprends pas.

—C'est pourtant bien simple : votre chevelure est si belle que les Sioux vont certainement la remarquer avant les nôtres, et....

—Ne plaisantez pas comme ça! s'écria le Montréalais en pâlissant.

—Pourquoi?... C'est parfaitement vraisemblable; aussi ai-je voulu vous faire connaître par avance tout le chagrin que je ressentirai si cette mésaventure vous arrive.

Eusèbe, affolé par cette perspective, roulait des yeux hagards, ne trouvant rien à répondre Nous l'avons déjà dit, l'idée qu'il pût être scalpé le mettait hors de lui

—Allons, murmura Louis en riant, tandis que le matelot s'éloignait, en voilà un qui nous débarrassera de plus d'un sauvage.



Votre chevelure est si belle

Et satisfait de sa plaisanterie, qui le vengeait si innocemment des railleries du marin, il alla rejoindre Dugal qui tenait conseil avec son ami Changora.

—Nous serons sans doute attaqués cette nuit, dit-il en les abordant.

—Ce n'est pas à craindre.

Cependant les Sioux demeuraient immobiles dans leur camp.

—Etes-vous certains que nous ne serons pas attaqués cette nuit, demanda le marquis.

—Autant que peut l'être un homme qui bataille avec les Indiens depuis vingt ans, répondit Dugal.

—Je ne mets pas en doute votre expérience bien connue; pourtant je vous avoue que j'éprouve quelques craintes.

—Vous avez tort.

—Allons, votre assurance me gagne.

—Et mes paroles vont vous convaincre tout à fait.

—Expliquez-vous.

—Les Indiens n'attaquent jamais leurs ennemis avant de s'être rendu un compte, sinon exact, du moins approximatif de la façon dont ils sont retranchés, or, les Sioux viennent d'arriver et, ayant fourni une course longue et pénible, ils vont certainement songer à prendre un peu de repos. La nuit va bientôt nous dérober à leurs regards, ce qui nous donnera un répit de quelques heures; seulement, tenons-nous prêts, car cette vermine va sans doute tenter un assaut au lever du soleil. Ne vous en effrayez point, il sera de courte durée et n'aura pas d'autre but que de reconnaître nos forces. La nuit prochaine, par exemple, ce sera probablement plus sérieux.

—Pensez-vous sortir vainqueur de cette lutte?

—Je l'espère, voilà tout.

—Hum!

—Que chacun fasse son devoir et nous aurons des chances de nous en tirer; mais il faut nous attendre à des avaries sérieuses, car nous perdrons beaucoup de nos compagnons.

—Le croyez-vous vraiment?

—J'en ai la certitude; et si je vous en parle aussi nettement, c'est que je vous suppose homme à envisager la situation telle qu'elle est.

—Vous avez raison, et je vous remercie de cette preuve d'estime... Mais, dites-moi, si notre troupe est en partie décimée, que ferons-nous?

—Nous prendrons conseil des circonstances. Pour le moment, il s'agit de repousser l'ennemi; si nous y parvenons, il sera temps de prendre ensuite une décision.

Près d'un chariot, le Père Joseph disposait tout pour panser les blessés. Il avait trouvé, dans la boîte à pharmacie de la caravane, les médicaments les plus urgents, qu'il plaçait de manière à les avoir à sa portée lorsque le moment de les utiliser serait venu. Son coeur de prêtre ne pouvait s'empêcher de gémir en songeant au carnage qui allait bientôt commencer et aux hurlements de douleur et de rage qui déchireraient les airs pendant le combat.

Malgré les assurances données par Dugal, les aventuriers passèrent la nuit dans une agitation fébrile, s'attendant à tout moment à entendre résonner le cri de guerre des Sioux, mais rien ne vint confirmer leurs appréhensions.

Les étoiles pâlirent, le ciel prit une nuance d'opale et l'aube parut enfin.

Les sauvages avaient disparu du sommet de la colline.

En constatant leur absence, Dugal comprit que le danger était proche, et il jeta un regard rapide sur les bouquets d'arbres qui parsemaient la plaine, avec la certitude que les Sioux s'y tenaient cachés.

Il fit alors placer rapidement son monde derrière le retranchement, de manière à faire face à l'ennemi de tous les côtés, et recommanda de ne tirer que lorsqu'il en donnerait le signal.

Aucun bruit ne se fit plus entendre. Le grand silence de la prairie n'était troublé que par les chants des oiseaux

et le bruit du vent dont le sifflement, en cet instant suprême, avait quelque chose de mystérieux.

Tout à coup, des hurlements effroyables éclatèrent, et les sauvages, abandonnant l'abri que leur offraient les arbres derrière lesquels ils étaient cachés, s'élancèrent vers le camp, en bondissant comme des panthères.

—Attention! cria Dugal.

Et lorsque les Indiens ne furent plus qu'à une centaine de pieds, il commanda d'une voix puissante :

—Feu de salve!... En joue... feu!

Une ceinture de feu sillonna comme un éclair les contours du camp, et les balles allèrent semer la mort parmi les sauvages, qui s'arrêtèrent quelques secondes; mais, à la voix de leurs chefs, ils reprirent leur course.

A vingt pas du camp, ils furent de nouveau arrêtés par un feu de salve, alors, comprenant l'inutilité de leur attaque, ils firent volte-face et regagnèrent les bois, poursuivis par les balles et les cris de victoire des aventuriers. Changora et Cerf-Agile, fidèles à la coutume indienne, s'élancèrent hors du camp pour aller prendre les chevelures de leurs ennemis.

En quelques minutes, quinze trophées sanglants furent attachés à leur ceintures, et ils revenaient vers leurs amis, quand Cerf-Agile s'aperçut qu'un sauvage était tombé près d'un des petits bois dont nous avons parlé : il s'y élança d'un bond, pendant que Changora continuait de marcher dans la direction du camp.

Au moment où le Pied-Noir saisissait la chevelure du Sioux, une dizaine d'autres s'élancèrent sur lui et l'entraînèrent dans le bois.

Cette scène avait été si rapide que les aventuriers n'avaient pas eu le temps de tirer sur les sauvages.

Nous renonçons à décrire leur douleur en voyant entraîner leur ami, celui dont la diligence et le courage les avaient en quelque sorte sauvés d'une mort certaine, puisque, grâce à l'avertissement apporté par lui, ils avaient pu

se garder des Sioux, dont ils étaient loin de soupçonner la venue.

Une agitation indescriptible régnait dans le camp : les aventuriers ne proposaient rien moins que de faire une sortie en masse pour délivrer le prisonnier

Dugal eut toutes les peines du monde à ramener un peu de calme, et quand le silence se fut rétabli, il s'exprima [redacted]

—Camarades, si nous quittons le camp, nous sommes perdus! Je souffre autant que vous du sort qui attend notre ami, mais il n'y a qu'un seul moyen de le secourir : à la prochaine attaque, dix d'entre vous, que je désignerai, feront une sortie et tâcheront de capturer quelques Sioux; ensuite nous négocierons un échange.

Cette proposition fut acceptée comme étant la meilleure, et tous les yeux se fixèrent ardemment sur les bois, avec l'espoir de voir les sauvages tenter un autre coup de main.

Le courage des aventuriers était d'autant plus ferme qu'ils n'avaient éprouvé aucune perte lors de l'attaque, tant ils avaient agi vigoureusement.

Le marquis était enchanté : il avait abattu, pour sa part, deux Peaux Rouges, aussi, caressait-il avec amour sa carabine dont la crosse d'ébène était ornée de fines sculptures Cette arme était de première qualité, et Changora eût donné dix années de sa vie pour en être possesseur, ainsi que de la poire à poudre, en corne de buffle, garnie en argent.

En embrassant cette existence aventureuse, le jeune homme n'avait pas renoncé à ses habitudes d'élégance; c'est ainsi qu'il possédait aussi un superbe couteau de chasse à manche d'ivoire. Il n'avait pas tardé à remarquer l'admiration que ses armes excitaient chez l'Indien, mais malgré tout son désir de lui être agréable, il n'avait pu se décider à s'en séparer.

—Eh bien, lui dit brusquement Dugal, qui l'avait observé attentivement pendant le combat, vous amusez-vous un peu?

—Assez comme ça, je vous assure.

—J'ai vu avec plaisir que les hurlements de ces diables rouges ne vous effrayaient pas trop.

—J'ai pour principe d'accepter ce que je ne puis empêcher.

—C'est de la philosophie, comme dit le Père Joseph, et je vous en félicite.

—Notre victoire est, il me semble, aussi complète que possible?

—Elle le serait, en effet, si ce pauvre Pied-Noir n'était pas entre les mains des Sioux.

—Que pensez-vous qu'ils lui feront?

—Si nous ne réussissons pas à en attraper quelques-uns pour faire un échange, ils le mettront certainement à mort.

—Vous croyez?

—Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

—Quel genre de supplice ont-ils l'habitude d'infliger à leurs prisonniers?

—Ils leur appliquent la torture jusqu'à ce que mort s'ensuive, en ayant soin, toutefois de faire durer leur agonie le plus longtemps possible.

Le marquis frissonna.

—C'est horrible, mais c'est ainsi; et en ce moment, le Pied-Noir se prépare à mourir avec courage.

—Il est bien jeune.

—C'est vrai, mais il est Indien, et ne voudrait pas faire mépriser les Pieds-Noir en paraissant craindre la douleur. Il insultera ses ennemis pour stimuler leur férocité et, lorsque le moment suprême approchera, il entonnera son chant de mort, d'une voix aussi calme que s'il n'était pas attaché au poteau des tortures. Ah! si les Européens avaient su utiliser l'intelligence et le courage de cette race!....

—Mais le temps passe; ne pourrions-nous forcer les sauvages au combat, afin d'exécuter le plus tôt possible le plan que vous avez imaginé pour délivrer ce malheureux?

—Les Sioux combattront quand il leur plaira, et pas avant. Je vous l'ai déjà dit: si nous quittons le camp, nous sommes à peu près perdus.

—Cette alternative est épouvantable, et pourtant, je comprends parfaitement les raisons que vous dicte votre grande expérience. Mais que fait donc Changora, là-bas?

—Il compte les chevelures qu'il a prises tout à l'heure, afin de venger le jeune Pied-Noir en en prenant autant, au risque d'y perdre la sienne.

—Ils se connaissaient donc?

—Pas du tout, seulement Cerf-Agile appartient à une tribu amie, et, de plus, il nous a rendu un service inestimable. Il n'en faut pas davantage pour que Changora lui voue une amitié éternelle! Je vous l'ai déjà dit: les Peaux-Rouges sont des êtres étranges, capables de commettre les plus grands crimes, comme de donner des preuves du plus profond dévouement, selon qu'on est leur ami ou leur ennemi.

—Vous paraissez l'aimer beaucoup.

—Nous nous sommes réciproquement sauvé la vie, et ces choses-là lient deux hommes d'une amitié inébranlable. Changora a d'ailleurs un excellent coeur et possède toutes les qualités de sa race sans en avoir les vices.

—Pourtant, sa coutume de scalper...

—Est le seul défaut que je lui connaisse, et encore n'en est-ce point un, si l'on se place au point de vue des moeurs inhérentes à la race rouge: dès son plus jeune âge, couché dans son berceau d'écorce, il a vu des chevelures accrochées à la porte des huttes, et ses oreilles, à mesure qu'il grandissait, ont été frappées par les cris d'admiration qui saluaient les guerriers au retour d'une expédition, alors que de nouveaux trophées s'ajoutaient aux anciens.

—A quelle tribu appartient-il?

—Sa tribu, qui eut autrefois ses heures de célébrité, n'existe plus: elle a été détruite par les Sioux, peuplade d'une sauvagerie et d'une férocité incroyables. Changora, encore jeune, a été recueilli dans les bois, par un trappeur

écossais de la rivière Rouge qui l'a gardé chez lui pendant plusieurs années, jusqu'au jour où, son sang indien se réveillant, il s'enfuit dans la prairie, où il vécut en chassant. Je l'ai rencontré dans une de mes nombreuses expéditions et, ma foi, il est probable que la mort seule nous séparera... Mais laissons-là cette conversation, si vous le voulez bien, car je dois prendre toutes mes dispositions en vue d'une prochaine attaque.

Quittant le marquis, Dugal alla visiter les retranchements et donner des ordres relativement à la façon dont on capturerait quelques sauvages, qui devaient, on se le rappelle, être offerts en échange de Cerf-Agile, qu'il fallait, à tout prix, soustraire au sort affreux dont il était menacé.

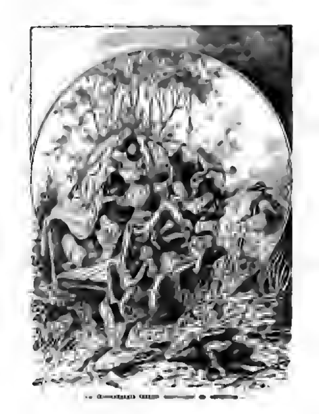
Dugal rassembla les aventuriers, et, d'une voix émue, leur indiqua ce qu'ils auraient à faire.

—Cerf-Agile, dit-il paie en ce moment, par une captivité dangereuse, le dévouement et l'amitié dont il a fait preuve à notre égard, nous devons donc, par tous les moyens possibles, tenter de le délivrer Si une sortie en masse offrait la moindre chance de réussite, je l'aurais déjà ordonnée; mais, dans le cas présent, la ruse seule peut donner des résultats sérieux.

—Ordonnez, dirent tous ses compagnons; nous voulons sauver ce pauvre Indien!

—Vous allez dégager les caisses qui forment une partie du retranchement, mais sans enlever la terre qui sert d'épaulement; et cette nuit, dès que les sauvages nous attaqueront, deux d'entre vous feront tomber le léger rempart de terre; aussitôt, dix hommes que je vais désigner quitteront le combat à mon appel et nous foncerons sur les Sioux en les prenant en flanc; surtout, que ceux qui m'accompagneront ne cherchent pas à tuer; ce qu'il nous faut, ce sont des prisonniers; au besoin, deux ou trois suffiront. Aussitôt que ce sera fait, nous rentrerons dans le camp.

Dugal désigna les dix hommes qui devaient prendre



part à cette sortie, et l'on prépara le dîner, afin d'être prêt à tout événement.

Quand la nuit fut venue, les aventuriers se placèrent derrière le retranchement, l'oeil au guet et la carabine à la main.

Au milieu du camp, fermes et résolus, dix hommes étaient groupés autour de leur chef, qui attendait avec une impatience fébrile le moment d'exécuter son généreux projet.

—Si je suis tué, avait-il dit, Changora prendra le commandement, il parle peu, mais il est homme d'action, ce qui à mon avis, est la principale qualité d'un chef.

Contre toute attente, les heures se passaient et rien n'indiquait que les Sioux eussent l'intention d'attaquer à nouveau; pourtant, il était inadmissible qu'ils eussent renoncé à leur vengeance.

Les étoiles commençaient à pâlir et une vive anxiété se peignait sur tous les visages, quand le cri de guerre des sauvages éclata à cinquante pieds du camp; presque en même temps, ils apparaissaient devant le retranchement, en brandissant leurs tomahawks.

Les aventuriers firent aussitôt une décharge générale, mais les balles, tirées trop précipitamment, ne causèrent que quelques blessures.

Les Indiens étaient déjà sur l'enceinte du camp; les aventuriers, le couteau au poing, se ruèrent sur eux, trouant les poitrines avec cet acharnement farouche que donne le désespoir.

Le Montréalais, en proie à une terreur folle causée par la crainte d'être scalpé, était debout sur un chariot et faisait tournoyer sa carabine autour de lui, comme une massue. C'était, nous l'avons dit, sa manière de combattre dans une mêlée. En quelques secondes, il eut fait le vide autour de lui.

Malgré la défense énergique des aventuriers, les Sioux tenaient bon. Le sang ruisselait et les morts commençaient à

joncher le retranchement, quand Dugal exécuta sa sortie avec dix hommes.

A cette attaque aussi soudaine qu'inattendue, les Sioux se crurent cernés et lâchèrent pied, mais avant qu'ils eussent battu en retraite, deux sauvages furent saisis et lancés avec vigueur dans le camp.

Vingt bras les empoignèrent pour les garotter, mais ce ne fut pas chose facile, car ils se débattaient comme des fauves pris au piege, mordant et hurlant.

Enfin, accablés sous le nombre, ils furent liés solidement et jetés contre un chariot.

Comme le jour commençait à paraître, on n'avait pas à craindre un retour offensif des Peaux-Rouges; néanmoins, un homme fut placé en sentinelle, et l'on s'occupa de ramasser les morts et de panser les blessés.

Changora avait déjà fait sa récolte de chevelures.

Le résultat de ce dernier assaut était réellement désastreux. quatorze aventuriers avaient trouvé la mort sous les tomahwaks, et les autres étaient presque tous blessés plus ou moins grièvement.

Dès le commencement de l'engagement, le Père Joseph s'était mêlé aux combattants, emportant les blessés à mesure qu'ils tombaient. Plusieurs fois ses mains s'étaient abaissées sur les Sioux qui gisaient à terre, avec l'intention de leur porter secours, mais la gravité de la situation l'avait forcé a abandonner ces malheureux, pour s'occuper de ses amis, dont l'existence était évidemment plus précieuse

Pourtant, il ne renonça pas complètement à son généreux dessein, et lorsque les sauvages eurent été repoussés et que les aventuriers purent se passer de ses soins, il manifesta l'intention d'aller relever les blessés ennemis, mais Dugal s'y opposa formellement.

—Comment! s'écria-t-il, vous voulez aller recueillir, pour les soigner, ces démons vomis par l'enfer!...

—Ce sont des hommes, répondit doucement le prêtre.

—C'est possible, mais à aucun prix je ne consentirai à vous voir exposer votre vie en faveur de ces vipères.

Le Père Joseph dut se soumettre, mais ce ne fut pas sans une profonde tristesse.

—Maintenant, dit Dugal, il faut enterrer les morts, car le soleil va en hâter la décomposition

Quatre aventuriers sortirent du camp, armés de pelles et de pioches, afin de creuser une tranchée.

Pendant qu'ils se livraient à cette occupation, ceux de leurs camarades qui avaient survécu se tenaient sur le retranchement, prêts à tirer sur les sauvages à la moindre tentative d'hostilité.

Quand la tranchée fut creusée, les cadavres y furent étendus, amis et ennemis, sans distinction, car devant la mort les dissentiments disparaissent, et la haine fait place à l'humanité.

Au moment où un aventurier s'apprêtait à jeter la première pelletée de terre sur ces corps déjà rigides, le Père Joseph s'approcha de la fosse et récita les prières des morts, d'une voix dont la gravité triste produisit une vive impression parmi les témoins de cette scène si grandiose dans sa simplicité.

Les prières terminées, le prêtre leva le bras et bénit les morts en traçant dans l'air le signe de la rédemption, tandis que les aventuriers, tête nue et le front courbé, admiraient cet homme qui personnifiait si bien la charité et le pardon.

La tranchée fut alors comblée, et tous se retirèrent dans le camp.



Le Père Joseph s'approche de la Ferme

## CHAPITRE IV

# *Sauvé !*

Après la première attaque, les Sioux avaient regagné précipitamment les bois, en proie à une rage folle! Lorsque Changora et Cerf-Agile s'élancèrent à leur suite pour scalper les morts, des cris de fureur ébranlèrent les airs; aussi fut-ce avec une véritable joie qu'ils virent le jeune Pied-Noir s'aventurer jusqu'à la lisière du bois où ils s'étaient réfugiés.

Sans se soucier des balles qui pouvaient leur être envoyées par les aventuriers, plusieurs bondirent sur Cerf-Agile et l'emportèrent avec la rapidité du tigre s'enfuyant avec sa proie.

Les Peaux-Rouges les attendaient à peu de distance, et lorsqu'ils les eurent rejoints, toute la troupe s'enfonça plus avant sous les arbres.

Cerf-Agile fut attaché au tronc d'un pin, et ses ennemis l'entourèrent en l'accablant de menaces et d'injures, mais il ne leur répondit que par un froid mépris. Certain de mourir, il s'était de suite résigné à sa mort, avec ce fatalisme qui caractérise les Indiens.

En ce moment suprême, il ne songeait qu'à une chose : endurer les plus horribles tortures sans qu'une plainte sortit de ses lèvres, afin que ses bourreaux ne puissent dire qu'un Pied-Noir était mort en lâche.

Après s'être livrés pendant quelques minutes à cet exercice, les Sioux s'éloignèrent de quelques pas, et les chefs s'assirent pour délibérer, non sur la mort du prisonnier, car elle était résolue par le fait même qu'il était en leur pouvoir, mais bien sur la manière dont on règlerait son supplice.

La délibération ne fut pas longue; les sauvages allumèrent un feu près du Pied Noir qu'ils entourèrent afin de ne pas perdre de vue un seul détail de son agonie

Quand toute la troupe fut rangée autour de lui, un profond silence régna dans l'assemblée.

Cerf-Agile vit alors que deux guerriers préparaient des éclats pointus de racines de pins, il savait que c'était pour les lui enfoncer dans la chair et les allumer Un Sioux attisait le feu afin de préparer des tisons enflammés, et ses compagnons passaient leurs doigts sur le tranchant de leur tomahawk pour voir s'il avait le fil, ou s'assuraient que leur couteau n'était pas retenu dans sa gaine; tous semblaient impatients de commencer leur atroce besogne.

Les sauvages ont coutume, en pareilles occasions, de mettre à l'épreuve la force morale de leur victime, dans l'espoir de lui arracher quelques signes de peur Cerf-Agile connaissait cet usage, aussi ne fut-il nullement ému en voyant plusieurs guerriers se placer devant lui, à quelques pas, en brandissant leur tomahawk, leur but était de le lancer de manière qu'il s'enfonçât dans l'arbre après lequel était attaché l'Indien, mais sans le toucher

Cet exercice est si hasardeux que les chefs ne le permettent qu'à ceux dont ils sont sûrs, car un tomahawk mal dirigé peut tuer le patient et priver les spectateurs du plaisir qu'ils attendent.

Un jeune sauvage, renommé pour son adresse, commença le jeu. Après avoir pris différentes attitudes pour se donner de l'importance, il lança son tomahawk qui, mal dirigé, passa à peu de distance de la joue du prisonnier, et s'enfonça dans un arbre qui s'élevait un peu plus loin.

C'était un coup manqué; un ricanement général l'ac-

cueillit, mais il s'éleva aussi un murmure d'admiration, quand on vit la fermeté avec laquelle le Pied-Noir avait attendu le coup.

La tête étant la seule partie de son corps qu'il pût remuer, on s'attendait à le voir la tourner d'un côté ou de l'autre pour éviter le coup, ce qui aurait autorisé les sauvages à lui en faire un reproche et une honte. Il les désappointa par une force de volonté qui rendit sa tête aussi immobile que l'arbre auquel il était attaché. Il n'employa même pas l'expédient ordinaire, qui consiste à fermer les yeux, pour ne pas voir la menaçante trajectoire que décrit l'arme.

Un autre guerrier succéda au premier. Il prit son aplomb et, portant rapidement un pied en avant, lança son tomahawk. Cerf-Agile vit arriver l'arme en tournant et pensa qu'elle lui apportait le coup de la mort. L'instrument fatal ne le toucha pourtant pas, mais il fixa la tête à l'arbre en s'y enfonçant avec une touffe de ses cheveux.

Un troisième entra dans l'arène, car c'était une véritable lutte d'adresse; il lança son tomahawk, qui partit en tournoyant et se fixa dans l'arbre, après avoir effleuré la joue du jeune Indien, dont le visage gardait toujours son impassibilité méprisante.

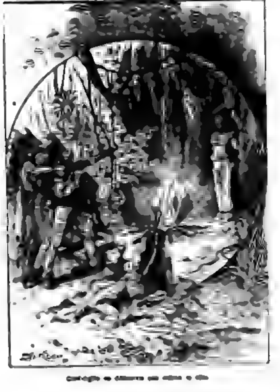
Les Sioux ne pouvaient s'empêcher d'admirer le stoïcisme de leur victime, et ils allaient passer à un autre genre d'exercice, quand le Corbeau eut une inspiration.

Faisant cesser le jeu du Tomahawk, il se retira un peu à l'écart avec les chefs, et leur soumis son idée.

Tous ayant acquiescé à la proposition qu'il leur avait faite, il ordonna qu'on coupât les liens du prisonnier, mais en l'entourant de manière à l'empêcher de prendre la fuite.

Un murmure d'étonnement accueillit ces paroles, mais l'ordre fut néanmoins exécuté.

Cerf-Agile s'avança au milieu du cercle de ses ennemis, et se campa fièrement le pied droit en avant et les bras croisés.



Son costume se composait d'une peau de daim qui lui serrait la taille et descendait jusqu'au genou, son buste vigoureux se dessinait dans toute la beauté de ses lignes sculpturales.

Imposant silence à sa haine, le Corbeau l'appela le sourire sur ses lèvres et prit la parole en ces termes:

—Pourquoi mon frère a-t-il pris le parti des Faces-Pâles? Il est, comme les Sioux, un enfant du Grand-Esprit, et c'est avec eux qu'il devrait marcher dans le sentier de la guerre.

Ne recevant aucune réponse, il reprit, toujours souriant .

—Mon frère est jeune et son inexpérience est seule coupable; les Sioux ont le coeur grand, ils sont prêts à pardonner Si le Cerf-Agile le veut, il peut sauver sa chevelure et éviter les tortures qui l'attendent. Qu'il s'engage à nous introduire dans le camp des Visages-Pâles en nous en facilitant l'entrée, et il est libre... Eh bien, mon frère ne m'entend-il pas?

Le Pied-Noir se redressa, et un éclair de fierté fit étinceler ses yeux noirs, puis il dit d'une voix mordante:

—Les oreilles de Cerf-Agile sont ouvertes pour entendre les paroles d'un guerrier, mais elles se ferment lorsque retentissent les hurlements d'un chien.

Et sans paraître entendre les cris de colère qu'il suscita par sa réponse, il promena autour de lui un regard dédaigneux.

Le Corbeau était trop astucieux pour abandonner son projet aussi se contenta-t-il de dire:

—Liez le prisonnier; il a jusqu'à demain pour réfléchir

Cerf-Agile fut aussitôt ligotté et couché à terre, et chacun s'écarta sans plus s'occuper de lui, le Corbeau ayant recommandé qu'il ne lui fût fait aucun mal

Les Sioux savaient parfaitement que les aventuriers ne les attaqueraient pas, car, pour cela, il leur eût fallu sortir du camp qui faisait leur force; mais ils pensaient aussi que,

s'attendant à un nouvel assaut, aucun ne prendrait de repos. Ils décidèrent donc de se reposer tranquillement le reste de la journée et une partie de la nuit, afin de surprendre leurs ennemis au moment où la fatigue leur aurait enlevé une part de leur vigueur.

Pour des sauvages, ce n'était pas trop mal raisonner; mais ils comptaient sans l'énergie qui, au moment suprême, décuple les forces et fait accomplir des prodiges de valeur

Les Sioux s'occupèrent donc de leurs petites affaires avec beaucoup de calme, dînant copieusement selon leur habitude et avec l'appétit d'hommes vivant au grand air. Puis, lorsque la nuit fut venue, tous s'étendirent sur l'herbe, sauf deux guerriers restés en sentinelles, car l'absence de tout danger immédiat ne leur faisait pas négliger les plus élémentaires précautions.

A plusieurs reprises, le Pied-Noir tenta de briser ses liens, afin de profiter du sommeil de ses ennemis pour s'enfuir, mais il ne put y réussir, car les lianes qui le garrottaient faisaient plusieurs fois le tour de son corps, et leur solidité défiait tous les efforts.

Après avoir pris quelques heures de repos, les Sioux se levèrent et préparèrent leurs armes; puis, se mettant à plat ventre, ils commencèrent à ramper dans la direction du camp, dont ils purent s'approcher assez près, à la faveur des ténèbres, espérant terrifier les aventuriers par la soudaineté de leur attaque; mais l'on a vu que la résistance avait été héroïque et que toute la bande avait dû battre en retraite en laissant plusieurs morts sur le terrain.

Leur rage était telle, en regagnant le bois, qu'il ne fallut rien moins que l'autorité du Corbeau pour les empêcher de massacrer leur prisonnier.

Quelques heures après le combat, les Indiens virent, avec une véritable stupéfaction, le Père Joseph sortir du camp et s'avancer jusqu'à une certaine distance; lorsqu'il se fut arrêté, il leva le bras droit, la main ouverte et la paume en avant pour indiquer ses intentions pacifiques.

Le brave prêtre avait vivement insisté pour qu'on le laissât se charger de cette mission, que Dugal voulait remplir lui-même, et l'on avait dû céder devant les instances du missionnaire.

Un sauvage s'avança aussitôt, en faisant également le signe de paix.

Quand il fut à portée de la voix, le Père Joseph, qui parlait couramment tous les dialectes de la prairie, dit en langue indienne:

—Deux de vos guerriers sont prisonniers: voulez-vous les échanger contre le Pied-Noir que vous avez pris?

—Que le Père noir attende, répondit le Sioux; un chef va lui répondre.

Le Corbeau ne tarda pas à paraître. Il s'avança jusqu'à quelque distance du prêtre et lui dit d'une voix très calme.

—Un guerrier vient de me transmettre la proposition du Père noir.

—Acceptez-vous? demanda vivement le Père Joseph.

Le Sioux était venu avec cette intention. Il ignorait que deux de ses hommes avaient été pris; mais en l'apprenant, malgré son vif désir de mettre à mort le Pied-Noir s'il ne consentait pas à entrer dans ses vues, il s'était dit que deux guerriers de plus renforceraient sa troupe déjà passablement décimée, et son parti fut aussitôt pris: il accepterait l'échange.

Si le Père Joseph n'avait pas articulé sa proposition avec tant de vivacité, c'était chose faite; mais cette sorte d'impatience fit supposer à l'Indien que Cerf-Agile pouvait être très utile à ses ennemis, et au lieu de répondre nettement, il ne songea qu'à gagner du temps, afin d'examiner l'offre sous toutes ses faces.

—Robe noir, dit-il après un instant de réflexion, je vais en causer avec les chefs, et je vous ferai connaître ma réponse.

—Dans combien de temps?



Le Père Joseph lève le bras droit, la main ouverte, pour indiquer les situations pacifiques.

—Que la Robe noire retourne vers ses amis, quand les chefs auront décidé, il l'apprendra.

Et, tournant le dos, il s'éloigna rapidement, pendant que le missionnaire, triste et pensif, regagnait le camp, avec la douleur d'avoir échoué, car l'hésitation du Corbeau lui paraissait d'un mauvais augure. S'il avait insisté pour être chargé de négocier l'échange des prisonniers, c'était pour que Dugal ne s'exposât pas à la fureur des Sioux dans un moment où son expérience était si utile à ses amis, mais maintenant, il se disait qu'il avait peut-être eu tort d'agir ainsi, et que le chasseur aurait pu, par son énergie, obtenir un résultat beaucoup plus satisfaisant.

Pendant que ces pensées agitaient le digne missionnaire, le Corbeau retournait auprès de ses guerriers, à qui il fit part de la proposition qui lui avait été faite.

Tous furent d'accord pour dire qu'il fallait accepter.

—Mes frères ont raison, dit alors le Corbeau; mais avant de laisser partir le Pied-Noir, je vais encore tenter de le décider à nous servir, car malgré le courage dont il a fait preuve alors que les tomahwaks tournoyaient autour de sa tête, je ne désespère point de m'entendre avec lui: les Faces-Pâles ne sont-ils pas les ennemis naturels des Peaux-Rouges, et le Cerf-Agile n'est-il pas de notre race? ..

Le Corbeau pouvait d'autant mieux espérer d'atteindre son but, que le pauvre Indien ignorait complètement que des otages, répondant de sa vie, se trouvaient entre les mains de ses amis.

Le désir du Sioux était que le Cerf-Agile, une fois de retour au camp, lui fit connaître, par un signal quelconque, la force numérique des Blancs et le point le plus faible du retranchement, afin qu'il pût combiner un plan d'attaque reposant sur des bases certaines, au lieu d'aller à l'aventure, comme il l'avait déjà fait deux fois, ce qui avait eu pour résultat d'amoindrir considérablement sa troupe. Il ne doutait pas que plusieurs aventuriers eussent été mis

hors de combat pendant la mêlée qui avait suivi le dernier engagement, mais quelle était la gravité exacte des pertes qu'ils avaient subies? Voilà ce qu'il voulait savoir.

A la place de Cerf-Agile, il eût, sans hésiter, trahi des amis pour sauver sa chevelure, et surtout éviter les atroces tortures qui accompagnent toujours la mort d'un prisonnier des Peaux-Rouges. Imbu de ces idées, il ordonna que l'on déliât le Pied-Noir et qu'il lui fût amené.

Dès qu'il se trouva en sa présence, il fit un signe à ses guerriers pour qu'ils formassent un cercle afin de l'empêcher de prendre la fuite, car si l'honneur veut qu'un Indien supporte sans broncher les plus affreux tourments, il ne lui interdit pas de s'y soustraire par sa bravoure ou sa hardiesse.

Eh bien, dit le Corbeau d'une voix insinuante, Cerf-Agile a-t-il réfléchi?

—Les Pieds-Noirs sont braves et n'ont jamais recours à la trahison, quel que soit le danger; mais les Sioux sont des femmes peureuses, qui n'osent pas regarder leurs ennemis en face: si le Cerf-Agile revoit sa tribu, il leur enverra des jupons.

Le jeune Indien achevait à peine de proférer cette sanglante injure, qu'un cri de rage longtemps contenu éclatait; mais un Sioux, plus furieux que les autres, tira son couteau et se précipita sur le prisonnier essayant de lui asséner le coup de grâce. Prompt comme l'éclair, le Pied-Noir saisit le bras de son assaillant, le tordit, et arracha de sa main l'arme meurtrière, qu'il lui plongea dans le coeur. Retirant le couteau sanglant, il fonça droit devant lui, culbuta plusieurs sauvages et s'élança à travers le bois dont il atteignit bientôt la lisière; alors, sans tourner la tête, il fila à toutes jambes dans la direction du camp, dont il n'était séparé que par une distance de plusieurs centaines de pieds.

La surprise, ou pour mieux dire la stupéfaction des Sioux ne dura que quelques secondes: saisissant leurs to-

mahwaks, ils se lancèrent sur la piste du fugitif, mais les aventuriers, ayant aperçu le Pied-Noir qui venait à eux avec la vitesse du vent, firent sur les poursuivants une fusillade si nourrie qu'elle les força à regagner le bois qui leur servait de refuge.

En arrivant au camp, Cerf-Agile bondit sur le retranchement et, se redressant fièrement, le visage tourné du côté de ses ennemis, il brandit son couteau et poussa son cri de guerre; puis sauta légèrement dans l'intérieur de l'enceinte, où les aventuriers le reçurent avec des cris de joie délirante, le pressant de questions qu'il ne pouvait comprendre; car elles étaient faites en français.

Dugal l'interrogea en dialecte indien, et, ayant appris tout ce qui s'était passé, il en fit part à ses compagnons, qui prirent les mains du Pied-Noir et les serrèrent avec effusion.

Quant à Changora, il se contenta de lui mettre la main sur l'épaule en disant avec ce laconisme qui caractérise les Indiens :

—Le Cerf-Agile est brave il deviendra un grand chef!

Ces paroles, dans la bouche d'un homme de sa race, firent monter au cerveau du Pied-Noir une bouffée d'orgueil qui fit étinceler ses yeux; mais ce fut tout, et il reprit aussitôt son impassibilité habituelle

En regardant autour de lui pour se rendre compte des changements survenus au camp pendant sa courte captivité, il aperçut les deux Sioux capturés, liés et couchés près d'un chariot.

Une joie féroce le fit tressaillir. Il contempla un instant les deux sauvages, comme si un combat se livrait en lui. Sa décision fut bientôt prise : s'élançant du côté des captifs, il leur plongea son couteau dans le coeur, et, en un clin d'oeil, enleva leurs chevelures.

Les aventuriers poussèrent un cri d'horreur, que Dugal réprima d'un signe, car la colère du Pied-Noir était trop

légitime pour qu'on lui reprochât d'avoir suivi l'impulsion de ses instincts.

Agitant ces trophées fumants et ensanglantés, Cerf-Agile sauta sur le retranchement et les éleva au-dessus de sa tête en poussant trois fois son cri de guerre, auquel répondit une clameur sauvage; en même temps, les Sioux sortaient du bois et se dirigeaient vers le camp, incapables de contenir plus longtemps leur rage, et avides de tirer vengeance de la honte que le Pied-Noir venait de leur infliger.

Les aventuriers saisirent leurs carabines et commencèrent le feu, mais sans grand succès, car, tout en courant, les sauvages faisaient des zigzags qui empêchaient de viser, de sorte que peu de balles portaient.

Les Sioux entourèrent bientôt le camp, et une mêlée épouvantable commença : les cris de guerre des assaillants se confondaient avec les exclamations furieuses des aventuriers qui réussirent pourtant à repousser encore leurs agresseurs.

Lorsque ces derniers eurent disparu, les chercheurs d'or se comptèrent. Hélas! Eusèbe, Dugal, le marquis, le Père Joseph, Changora et Cerf-Agile restaient seuls debout; tous les autres étaient tués ou mourants.

La situation était vraiment critique, et une résolution énergique s'imposait.

Après un long silence, Dugal fit connaître à ses amis le résultat de ses réflexions.

Etant donné notre petit nombre, dit-il, une nouvelle attaque nous anéantira complètement; il faut donc parer à cette éventualité en battant en retraite.

—Mais comment? interrogea le marquis; ces bandits ne nous laisseront pas nous éloigner tranquillement.

—En plein jour, non; mais la nuit?...

—Expliquez-vous.

—Les Sioux ont plus souffert que nous, mais leur nombre, qui était bien supérieur au nôtre, leur permet de pouvoir encore nous combattre avec un certain avantage. Pourtant,

les pertes qu'ils ont subies les rendent circonspects, et il est peu probable qu'ils reviennent à la charge aujourd'hui.

—Vous en concluez?....

—Qu'il faut faire nos préparatifs de départ et quitter le camp dès que la nuit sera venue.

—Ne sommes-nous pas entourés?

—Non. Les Sioux se dispersent au moment d'attaquer, mais ils sont trop peu nombreux pour éclaircir leurs rangs au risque de nous voir passer au travers, or donc, préparons-nous à partir dès que le moment sera venu. Que chacun place dans son bissac plusieurs boîtes de viande en conserve et du biscuit, que les gourdes soient remplies de rhum et les poires à poudre bien garnies.

—Pourquoi du rhum dans les gourdes? l'eau serait préférable, observa le Père Joseph.

—Quelques heures de marche nous conduiront à une jolie petite rivière que nous côtoierons ensuite et où nous pourrons étancher notre soif.

—Vous avez donc arrêté l'itinéraire que nous suivrons.

—Nous irons droit au village des Pieds-Noirs, où nous nous reposerons pendant quelques jours en avisant au parti à prendre.

—Si nous y arrivons, grommela le matelot.

—Qui nous en empêcherait? fit Dugal.

—Les Sioux, qui suivront certainement notre piste.

—Qu'importe qu'ils la suivent, si nous avons une avance suffisante.

—Trois ou quatre heures ne sont pas une avance sérieuse lorsque l'on est poursuivi par des Indiens à cheval; car vous vous souvenez que Cerf-Agile nous a dit avoir vu leurs coursiers dans le bois.

—Je suis absolument de votre avis : quelques heures d'avance ne nous serviraient pas à grand'chose; mais il n'en sera pas ainsi.... Allons, que chacun fasse ce que j'ai recommandé.

Et sans ajouter un mot, il se dirigea vers les caisses de

vivres afin d'emplir son bissac. Ses compagnons s'empressèrent d'imiter son exemple.

Quand chacun se fut bien approvisionné, comme le soleil commençait à décliner à l'horizon, Dugal ordonna qu'on allumât un feu, ainsi qu'on l'avait fait les nuits précédentes, afin que les sauvages fussent bien persuadés que les assiégés se tenaient sur leurs gardes, et étaient prêts à les recevoir.

Le crépuscule étendit bientôt sur la plaine une teinte grise, qui prit peu à peu une nuance plus foncée, et la nuit ne tarda pas à venir.

Dugal constata avec une vive satisfaction que la lune n'éclairerait pas leur fuite, car de gros nuages couraient dans le ciel, se bousculant, au gré du vent, indice certain d'une obscurité complète qui dissimulerait tous leurs mouvements aux yeux des Peaux-Rouges.

Les amis du chasseur ne pouvaient s'empêcher de manifester une certaine inquiétude. Ils allaient partir et la nuit protégerait leur retraite, c'était bien, mais quand le jour serait venu, les Sioux se lanceraient sûrement sur leur piste. Il était bien évident qu'ils profiteraient de l'obscurité pour tenter une surprise, et l'abandon du camp leur révélerait ce qui s'était passé; alors, dès que l'aube leur permettrait de suivre les traces des fugitifs, ils commenceraient une poursuite aussi active qu'acharnée.

Voilà ce qui les rendait perplexes, et le marquis s'en ouvrit franchement à Dugal.

Pour toutes réponse, il alla prendre un petit baril de rhum, qu'il roula au milieu du camp et défonça d'un coup de hache, après l'avoir mis debout.

—Ce baril n'est pas gros, dit-il en souriant, mais tel qu'il est, il suffira pour retarder la poursuite que ces démons ne manqueront pas de nous faire.

—Je ne comprends pas, dit le marquis.

—C'est pourtant bien simple: les Peaux-Rouges, en général, et les Sioux en particulier, adorent l'eau-de-feu.

Dans une heure ou deux, ils vont attaquer le camp, et le silence qui y régnera par suite de notre fuite les rendra prudents, car ils craindront un piège; aussi perdront-ils beaucoup de temps en précautions de toutes sortes. Lorsqu'ils auront envahi le camp et constaté notre absence, ils seront comme des démons en furie. Le baril de rhum, que je place à peu de distance du feu pour qu'il soit bien en vue, attirera leurs regards, et ils ne pourront résister au désir d'en boire; leur intempérance bien connue m'est un sûr garant qu'ils videront le tonneau jusqu'à la dernière goutte; de sorte que lorsqu'ils commenceront à suivre notre piste nous aurons dix à douze heures d'avance.

Les amis du chasseur étaient émerveillés, et leurs craintes disparurent comme par enchantement.

—Maintenant, reprit Dugal, faisons une brèche à l'enceinte du camp et partons sans plus tarder.

Plusieurs caisses furent enlevées du côté qui faisait face à la colline, et nos amis sortirent en rampant, laissant le camp entre eux et les Sioux installés dans le bois.

Ils mirent une heure à gagner le pied de la colline, qu'ils longèrent sur un parcours de six cents pieds environ, puis ils la gravirent avec les mêmes précautions, et dès qu'ils eurent atteint le sommet, ils disparurent de l'autre côté et descendirent la pente avec une rapidité qui prouvait la hâte que chacun avait de s'éloigner au plus vite de ces dangereux parages.

Dugal marchait en avant, puis venaient Louis, le Père Joseph et le Matelot. Changora et Cerf-Agile fermaient la marche, se retournant de temps en temps pour sonder l'obscurité et écouter tous les bruits de la nuit, mais rien n'indiqua que leurs ennemis se doutassent de leur fuite.

Après deux heures d'une marche rapide à travers les bois, on fit halte un quart d'heure, puis l'on se remit en route sans échanger une parole, tant était grande l'anxiété qui étreignait les coeurs.

—Ne nous décourageons pas, avait dit le Père Joseph; Dieu nous protégera.

Le Matelot n'avait pu retenir un ricanement, car il avait bien plus confiance en ses jambes et en sa carabine qu'en la Divinité dont venait de parler le prêtre Elevé chrétiennement par une mère pieuse, il avait peu à peu perdu toutes ses pratiques de religion et jusqu'à ses sentiments de foi au contact des amis dépravés qu'il avait fréquenté durant ses voyages sur mer.

Mon ami, lui dit alors ce dernier, croyez-moi, ne blasphémez pas, car cela pourrait nous porter malheur

Eh batèche! si nous sortons sains et saufs de cette passe, pour sûr, je m'engage à croire à votre bon Dieu.

—Et si nous n'en sortons pas?

—Si nous n'en sortons pas? .. eh bien.

—Eh bien, quoi?.. Où pensez-vous que vous irez?

—Ma foi, je n'y ai pas songé.

—Songez-y sérieusement, mon ami.

Le matelot avait gardé le silence après ces paroles du Père Joseph, mais il semblait préoccupé et lui lançait à la dérobée des regards étranges que le missionnaire voyait fort bien, mais ne semblait point remarquer.

Nos fugitifs marchaient dans la direction de l'est. Ils étaient déjà loin du camp lorsqu'une ligne blanchâtre frappa leurs regards . c'était le jour qui se levait, éclairant les nuages qui continuaient à rouler leurs flots tumultueux.

—En ce moment, dit Dugal, les Sioux sont dans le camp, en train de s'abreuver.

—Alors, arrêtons-nous un instant, dit le marquis.

—Avançons, au contraire; il faut profiter de l'état de nos ennemis pour mettre entre eux et nous le plus d'espace possible.

Une rivière leur barra bientôt la route, c. ulant dans la direction du sud-est.

—Nous longerons la rive, dit Dugal, c'est le chemin que nous devons suivre pour gagner le village des Pieds-Noirs. Mais reposons-nous quelques minutes si vous voulez.

Cette proposition fit le plus grand plaisir, car ils étaient littéralement exténués. Les deux Indiens et Dugal ne paraissaient nullement fatigués; quant au Père Joseph, habitué depuis longtemps à faire de longues courses à travers la prairie, il avait supporté sans trop de peine cette marche forcée.

Après une halte de dix minutes, la petite troupe se remit en route, suivant toujours le bord de la rivière.

V

# *La poursuite*

Vers midi, les voyageurs s'arrêtèrent sous un arbre touffu, pour prendre quelques instants de repos et entamer leurs provisions.

Depuis douze heures qu'ils étaient en route, aucun n'avait pensé à prendre la moindre nourriture, et il en eût été ainsi pendant toute la journée si Dugal n'avait compris que les forces de ses amis avaient besoin d'être ménagées.

Il avait donc ordonné une halte, et fait asseoir ses compagnons sous l'ombrage de quelques pins dont le feuillage les garantissait contre les rayons brûlants du soleil qui avait enfin dispersé les nuages, et incendiait la prairie.

Le frugal repas de nos amis était à peine achevé que Cerf-Agile fit entendre une exclamation.

—Hugh! dit-il.

Et il désignait la plaine nue, où l'on voyait au loin quelques points noirs qui s'agitaient.

—Les Sioux! s'écria Dugal, vite, en route, et au pas gymnastique!

Tous se levèrent d'un bond et s'élancèrent à la suite de leur guide.

—Nous avons de l'avance, dit soudain ce dernier; profitons-en pour traverser le bois que vous voyez là-bas, sans

quitter la rivière[1] qui le partage en deux. Grâce à la diligence que nous avons faite cette nuit, nous pouvons échapper aux sauvages.

Tous l'interrogèrent du regard, mais il n'ajouta pas un mot. Néanmoins, ses amis reprenaient confiance, car il leur avait souvent prouvé qu'il était homme de résolution et jugeait sainement les situations.

En arrivant devant le bois, Dugal se retourna en disant à Changora :

—Allez préparer la pirogue.

L'Indien prit sa course sous les arbres et ne tarda pas à disparaître.

Le chasseur interrogea la plaine que l'on venait de traverser : les Sioux avançaient toujours au galop de leurs fougueux coursiers, et il était bien évident qu'avant une heure les deux troupes seraient en contact.

—Avançons vivement, dit Dugal, et je réponds de tout!

En vingt minutes la petite troupe eut traversé le bois, qui la masqua alors aux yeux des poursuivants.

La rivière reparaissait au grand jour, mais pour faire un coude à gauche et se diriger vers l'est, en longeant le bas d'une colline, qui barrait brusquement la vue au sortir du bois.

Sur la rive opposée, à l'endroit où la rivière dessinait sa courbe, un lac assez étendu baignait une partie de la colline.

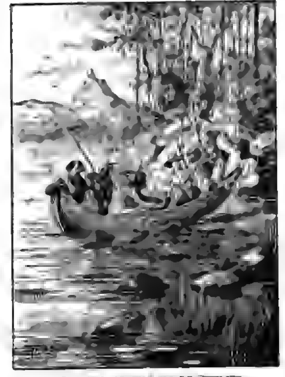
Sur le lac, Changora, installé dans une pirogue, avançait à grand renfort de coups de pagaie.

Il avait dû aller chercher la pirogue à la nage, car son corps cuivré ruisselait d'eau.

Dugal et ses amis prirent place dans l'embarcation aussitôt qu'elle eut touché la rive, et Changora regagna ra-

---

1 Cette rivière au cours tantôt impétueux et tranquille était la rivière à l'Arc, affluent de la Saskatchewan du sud, et le lieu où se trouvaient nos amis était le site aussi sauvage que grandiose où s'est élevée depuis la ville de Banff, célèbre dans le monde entier par ses sources thermales et le luxueux hôtel qu'y a construit le chemin de fer du Pacifique Canadien.



[illegible]

pidement le milieu du lac, qu'il traversa jusqu'au pied de la colline, couverte d'épais buissons, dont les branches baignaient leurs feuilles dans l'eau tranquille et transparente.

Dugal écarta le feuillage, et la pirogue disparut sous les buissons.

Ses amis aperçurent alors avec étonnement l'entrée d'une grotte dont l'ouverture se trouvait à peine à deux pieds au-dessus du lac.

Aidés de Dugal et de Changora, ils furent bientôt dans l'intérieur, après quoi la pirogue fut retirée de l'eau et placée dans la caverne.

Cette entrée avait douze pieds de large et six de haut, mais la grotte allait en s'élargissant, et pouvait avoir une profondeur de deux cents pieds. Malgré le peu d'élévation de la voûte, cette retraite, comme on le voit, était assez spacieuse; l'eût-elle été moins, que les fugitifs l'eussent saluée avec joie.[2]

—Vous ne nous aviez pas parlé de cette grotte, dit Louis, avec un accent de reproche.

—C'est que j'espérais ne pas être obligé de vous y conduire : Changora et moi en connaissaient seuls l'existence. Mais ne parlons plus et observons le plus profond silence, car les Sioux ne vont pas tarder à paraître. Je suis curieux de voir leur stupéfaction en constatant la subite disparition de notre piste.

Il achevait à peine que les sauvages, au nombre d'une vingtaine, débouchaient du bois

Sautant à bas de leurs coursiers, le Corbeau et un autre chef suivirent attentivement la piste, et quand ils eurent constaté qu'elle se perdait au bord de la rivière, ils remontèrent à cheval, et toute la troupe suivit la rive, pensant que ceux qu'ils poursuivaient avaient suivi le cours de l'eau à la

2. Cette grotte, quoique fortement détériorée, est encore visible de nos jours; elle se trouve tout près de Calgary, nos amis avaient donc accompli le trajet qui sépare Banff de la métropole de l'Alberta.

nage pendant un certain temps, et que leur piste reparaîtrait bientôt.

Ils galopèrent jusqu'au coucher du soleil, traversant parfois la rivière à la nage, sans rien découvrir, mais ils ne se rebutèrent pas, et revinrent camper devant le lac, à l'endroit où la piste se perdait, avec l'intention de recommencer leurs recherches dès que le jour paraîtrait.

Laissant les chevaux paître en liberté, et bien certains qu'ils ne s'éloigneraient pas, les sauvages s'étendirent sur l'herbe, mais non sans avoir placé deux guerriers en sentinelle, et ne se doutant nullement que leurs ennemis se trouvaient si près d'eux.

Dugal et ses compagnons avaient suivi, à travers les branches des buissons, toutes les évolutions des Sioux. En les voyant disparaître, le marquis et Eusèbe n'avaient pu retenir un soupir de soulagement, mais le chasseur, qui connaissait à fond les habitudes des Indiens, leur recommanda, comme précédemment, le plus grand silence, certain qu'il était de voir bientôt les Peaux-Rouges revenir devant le lac.

Lorsque les Sioux eurent pris leurs dispositions pour passer la nuit, Dugal emmena ses amis au fond de la grotte et les engagea à prendre un peu de nourriture.

—Nous sommes momentanément en sûreté, leur dit-il; ainsi donc, bannissez toute crainte et attendez patiemment les événements. Notre situation dans cette grotte nous permettrait au besoin de tenir tête à une armée; par conséquent, il est inadmissible que quelques sauvages viennent à bout de nous. Ce n'est qu'une question de patience.

—Et dire que tous ces ennuis vous sont venus par suite de ma délivrance, soupira tristement le Père Joseph. Ah! que ne m'avez-vous laissés aux mains de ces hommes cruels!

—D'abord, déclara nettement Dugal, lorsque je vois un Blanc entre les griffes de ces suppôts de l'enfer, j'ai pour principe de tout tenter pour l'en arracher; ensuite, notre rencontre avec les Sioux était inévitable, puisqu'ils devaient fatalement apprendre notre présence auprès d'eux; or, vous

les connaissez assez pour savoir que, le cas échéant, on échange avec eux autre chose que des poignées de mains.

—C'est vrai, ce n'est que trop vrai, avec ces gens-là, c'est la guerre perpétuelle, féroce et sans merci.

Puis se tournant vers Louis :

—Pauvre jeune homme! dit-il, voilà bien de l'argent dépensé en pure perte!

—Tiens! je n'y avais pas encore pensé, dit Louis en riant.

—La somme est pourtant assez rondelette, fit le Matelot.

—Bah! une couple de mille piastres. Il m'en reste encore autant, nous pourrons recommencer, car l'entreprise était superbe, et les bénéfices s'annonçaient comme devant être excellents.

—Quoi! s'écria le Père Joseph, vous songez à retourner au placer?

—Certainement, ne fût-ce que pour chercher une occasion de venger nos malheureux compagnons. Et puis, qu'elle figure ferais-je à Québec si j'y retournais plus pauvre que j'en suis parti?

Le missionnaire secoua mélancoliquement la tête.

—Oh! vanité! murmura-t-il.

Le marquis rougit, mais il s'empressa de répondre

—Non, mon père, ce n'est point par vanité, mais bien parce qu'un homme de mon rang ne peut végéter dans une situation voisine de la misère. Je ne prétends pas avoir raison, mais je suis loin de posseder vos vertus et conséquemment, votre humilité. Je suis issu d'une souche illustre dont l'origine remonte aux croisades. Mon inexperience de la vie a anéanti la fortune que m'avait léguée mes parents, il est de mon devoir de la reconstituer, et rien ne m'arrêtera dans cette voie, car il y va de mon honneur.

—Votre honneur! s'écria le prêtre. Osez-vous bien nommer ainsi ce qui n'est qu'un vain désir de briller? Pour être honorable et respecté, faut-il donc avoir des millions et

éblouir ses contemporains par un faste insolent?... Mais je m'oublie .. je vous en demande pardon : un semblable emportement est déplacé, je devrais vous parler avec la voix de la raison, car, quoique je vous connaisse depuis peu de temps, j'ai la ferme conviction que vous êtes un noble coeur et que tous les bons sentiments qui sommeillent en vous s'éveilleront un jour

Le marquis serra affectueusement la main du missionnaire.

—Ah! murmura-t-il, que ne vous ai-je eu près de moi pour me guider!...

—Bien, bien, ne vous attendrissez pas, dit en souriant le Père Joseph, qui, pour faire diversion, s'adressa au Montréalais.

Eh bien, matelot, lui dit-il en lui frappant familièrement sur l'epaule, avons-nous un peu réfléchi?

—Mais... à quoi?

—A ce que vous m'avez dit ce matin

—Ah! oui votre bon Dieu!.. Attendez, attendez, batèche! nous ne sommes pas encore sortis du guêpier.

—Attendons, dit tranquillement le prêtre.

L'obscurité était presque complète. Dugal engagea ses compagnons à profiter des derniers rayons de lumière qui passaient à travers les buissons, pour se préparer au sommeil.

Selon vous, dit le marquis, nous n'avons rien à redouter cette nuit?

—J'en suis convaincu. Ainsi donc, faites comme moi.

Et se couchant sur le sol, il ferma les yeux en homme certain que son sommeil ne sera pas interrompu.

Tous l'imitèrent, et le silence de la grotte ne fut plus troublé que par le bruit des respirations.

Quand les premières lueurs du jour filtrèrent à travers les branches qui masquaient l'entrée de la caverne, Dugal s'éveilla et fit aussitôt lever ses amis, mais en leur recommandant de ne faire aucun bruit, puis il se dirigea vers l'ou-

verture, dont il écarta quelques feuilles avec de minutieuses précautions.

Tout à coup, il pâlit : les sauvages avaient déjà commencé leurs recherches et, en ce moment, ils exploraient les buissons qui couvraient la colline.

Courant rejoindre ses compagnons, restés au fond de la grotte, il leur fit part de sa découverte, et leur ordonna de préparer leurs carabines et leurs pistolets.

—Cette fois, gronda le Montréalais, c'est fini!

—Pas encore, répondit le chasseur en souriant d'un air énigmatique.

—Pourtant, à mon avis, le diable seul pourrait nous tirer de là.

—Tiens, dit le Père Joseph d'un ton goguenard, vous croyez donc au diable? Vous avez là de jolies fréquentations.

—Vous croyez bien au bon Dieu vous; pourquoi voulez-vous que je ne crois pas au diable?

—Je ne vous le défends nullement, mais si vous admettez l'existence de l'un, vous ne devez pas nier celle de l'autre.

—Attention! interrompit Dugal, j'entends du bruit près de la grotte.

Presque aussitôt les branches qui en fermaient l'entrée s'écartaient, et un Sioux avançait sa tête hideuse.

—Ooah! s'exclama-t-il en apercevant l'ouverture.

Le moment était critique. Dugal n'hésita pas; d'un coup de pistolet, il fracassa le crâne de l'Indien, qui roula dans le lac.

Des hurlements de colère répondirent a ce coup de feu.

Cerf-Agile bondit jusqu'à l'ouverture de la caverne et s'élança dans le lac, brisant, dans sa chute, les branches des buissons.

Il reparut bientôt, tenant à la main la chevelure du sauvage tué par le chasseur.

Ce dernier ne perdit pas de temps en paroles inutiles :

puisque la grotte était découverte, il s'agissait d'organiser la résistance.

Les parois de la caverne étaient formées de roches friables tenant le milieu entre le roc et la pierre, et des fragments d'une certaine grosseur s'en étaient détachés sous l'action du temps. Ces débris furent soigneusement rassemblés et ils servirent à élever, devant l'ouverture, une petite barricade suffisante pour que les tireurs pussent s'abriter en mettant un genou à terre.

Tous prirent place derrière ce faible retranchement, à l'exception du Père Joseph, à qui il fut enjoint de rester au fond de la grotte pour que les flèches ne l'atteignissent point.

Un leger crépitement se fit entendre.

Les Sioux mettent le feu aux buissons, dit tranquillement Dugal Reculons un peu afin de n'être point atteints par les flammes.

Nos amis gagnèrent le fond de la grotte et attendirent anxieusement le résultat de cet incendie qui avait pour but de démasquer l'ouverture de leur refuge.

Une pensée pourtant les réconfortait : étant donné le nombre de sauvages tués dans les combats précédents, il ne devait y en avoir qu'une trentaine autour d'eux, et ils espéraient encore sortir de ce mauvais pas.

Louis traduisit tout haut cette pensée, mais Dugal se contenta de sourire.

—Vous partagez notre opinion, n'est-ce pas? dit le marquis.

—Pas du tout. J'ai même la certitude que pas un de ces démons ne tombera sous nos balles.

—Ils ne nous laisseront pourtant pas ainsi sans tenter d'achever leur oeuvre infernale

Oh! les sauvages sont patients; ils savent que nous ne pouvons sortir d'ici, et ils attendront tranquillement, dussent-ils y rester un mois.

—Un mois! s'écria Louis en pâlissant, mais nous manquerons de vivre avant que ce temps se soit écoulé!

—Les Sioux y comptent bien.

—Selon vous, ils nous prendront par la faim?

—Mon Dieu, oui.

—Vous dites cela comme si vous ne vous rendiez pas compte de l'horreur de cette menace.

—Qu'y pouvons-nous?

Je vous avoue que j'aimerais mieux sortir de cette grotte et être criblé de flèches que d'attendre une mort aussi horrible.

—Si vous voulez partir, c'est très facile : tenez, voilà que le passage se dégage.

Le chasseur désigna l'entrée du refuge, dont les buissons s'enflammaient rapidement.

Les branches fumantes ne tardèrent pas à tomber dans le lac, et la lumière vive du jour éclaira la grotte.

—Allons, dit Dugal, reprenons notre place, quoique, à vrai dire, je ne pense pas que l'on nous attaque de sitôt.

Je ne vous reconnais plus, dit le marquis.

—Pourquoi?

—Parce que, connaissant le sort qui nous menace, vous préférez rester ici, plutôt que de tenter une sortie.

—Avec la pirogue, n'est-ce pas?

—Dame, nous n'avons pas d'autre ressource pour partir.

—Vous en êtes certain?

Louis promena autour de lui un long regard inquisiteur, mais quelques objets placés au fond de la grotte frappèrent seuls sa vue.

—Que vois-je là-bas? dit-il en désignant du doigt ce qu'il apercevait.

—Peu de chose, répondit le chasseur avec son calme habituel un petit baril de poudre, des sacs de balles et la pirogue.

—Vous avez de la poudre ici!

—Cela n'a rien d'étonnant. Je vous ai déjà dit que Changora et moi connaissons seuls cette retraite; or, depuis longtemps nous en avons fait notre magasin d'approvision-

nement Lorsque nous sommes à la chasse dans les environs, c'est ici que nous déposons nos peaux jusqu'au moment où nous les portons dans les forts de traite pour les vendre. Il n'est donc pas étonnant que nous ayions songé à nous précautionner de munitions. C'est pour cette raison que je ne vous avais pas parle de cette grotte, où j'esperais bien ne pas être forcé de vous conduire.

—Je vous donne ma parole d'honneur de n'en parler à personne.

—Oh! cela n'a plus d'importance maintenant, car il est probable que lorsque nous la quitterons elle ne sera plus en état de servir à qui que ce soit.

—A cause des buissons qui ne la masquent plus?

Dugal esquissa encore un de ses sourires énigmatiques qui le dispensaient parfois de faire une réponse directe.

Le feu avait accompli ses ravages. La colline, du côté du lac, n'était plus couverte que de branches fumantes.

Le marquis jeta un coup d'oeil sur la campagne, dont l'aspect riant et plein de vie, contrastait si étrangement avec la triste situation de la petite troupe.

A ses pieds, le lac, calme et silencieux, étalait sa nappe d'eau limpide; à une centaine de pieds, la rivière murmurait joyeusement en suivant ses rives verdoyantes : un peu plus loin, le bois, qu'elle traversait et dans lequel des milliers d'oiseaux multicolores voltigeaient en gazouillant. Un joyeux soleil éclairait le tout de sa lumière chaude et vivifiante. En cet instant, il sembla au jeune marquis que la nature ne lui était jamais apparue si belle et sous de si chatoyantes couleurs.

Une impression de mélancolie indéfinissable s'empara de lui, et il revit toute son existence, si courte, mais combien mouvementée!

Il se revoyait enfant, dans les bras de sa mère; puis, la vision changeant brusquement, il se vit dans un salon à l'ameublement austère, assis auprès d'un noble et fier gentilhomme dont le regard l'intimidait : c'était son père, qu'il

avait, hélas! si peu connu, la mort l'ayant bientôt fait orphelin. Alors, le collège lui apparut, avec ses classes aux heures d'études et ses récréations bruyantes, où les élèves insouciants bourdonnent comme les abeilles autour d'une ruche. Suivant toujours le cours de ces évocations du passé, il revécut quelques minutes les trois années pendant lesquelles sa fortune avait exécuté une danse si échevelée au son des grelots étourdissants de la folie.

Ces visions diverses le ramenèrent forcément au sentiment de la réalité, et un soupir d'amer regret s'échappa de sa poitrine. Il jeta alors un regard sur ses compagnons. Le Père Joseph priait, Dugal et le Matelot semblaient plongés dans de profondes reflexions, tout en monologuant à voix basse : le chasseur élaborait un plan pour échapper à la férocité des Sioux, et le matelot pensait à la coupe de cheveux, d'un goût plus que douteux, que les sauvages ne manqueraient pas d'opérer sur lui s'il tombait en leur pouvoir.

Un peu plus loin, Changora et Cerf Agile discouraient en langue indienne, tout en contemplant avec un air de triomphe les nombreuses chevelures prises sur les Sioux. Le soleil avait déjà parcouru plus de la moitié de sa carrière. Dugal interrompit ses réflexions pour engager ses amis à prendre un peu de nourriture, et il leur donna l'exemple en allant prendre dans son bissac quelques-unes des provisions qu'il contenait. Comme on le pense bien, ce repas ne fut pas long, et l'inquiétude qui étreignait les coeurs ne contribua pas peu à l'abréger.

De temps en temps, le chasseur avançait la tête en dehors de la grotte, mais aucun sauvage ne se montrait. Il était pourtant bien évident qu'ils ne s'étaient pas éloignés.

—Vous ne voyez toujours rien? lui demanda enfin le marquis.

—Non.

—Peut-être ont-ils compris que notre retraite est inaccessible, et...

—N'en croyez rien : les Sioux sont sur le sommet de la

colline et attendent patiemment que le manque de vivres nous oblige à tenter une sortie. Seulement, il est un point que je voudrais élucider.

—Lequel?

—Savoir exactement à quel endroit de la colline ils sont installés.

—Quelle importance cela a-t-il?

—Une très grande, mais vous ne pouvez la comprendre.

—Je vous avoue que vos paroles ont un sens mystérieux qui m'échappe complètement.

—Au fait, il est préférable que je vous parle nettement et sans restrictions.

—Vous me ferez un sensible plaisir, car je voudrais être tout à fait fixé sur notre sort futur.

Dugal fit asseoir tous ses compagnons auprès de lui et commença ainsi :

—Il y a environ quatre ans, Changora et moi poursuivions un daim dans la plaine qui se trouve de l'autre côté de cette colline, et qu'il se mit à gravir. Craignant de le voir nous échapper, je m'arrêtai pour le tirer, quand il disparut subitement. Très intrigués, nous suivîmes sa piste, et quel ne fut pas notre étonnement en voyant tout à coup une crevasse assez large pour livrer passage à un homme. Décidés à éclairer ce mystère, nous entrâmes dans cette grotte et nous vîmes le daim nageant vigoureusement pour gagner l'extrémité du lac. Evidemment, il était entré dans la grotte sans même la connaître, avec l'instinct qui pousse le gibier à se dérober à la vue de l'homme, et, apercevant le lac, il s'y était précipité.

—Où donc est cette crevasse? interrogea le marquis en promenant ses regards autour de lui, sur toutes les parois de la caverne.

—Attendez et vous le saurez bientôt, car je n'ai pas encore terminé mon récit.

Le chasseur fit une légère pause, puis il reprit :

—Je compris aussitôt tout le parti que l'on pouvait tirer de cette découverte et je m'empressai d'en profiter. Comme vous l'avez déjà vu, des pierres se détachent de temps en temps; j'en pris donc quelques-unes et je bouchai la crevasse solidement, de manière à prévenir un éboulement. Ceci fait, Changora et moi, nous sortîmes de la grotte par le lac en nous aidant des buissons qui en garnissaient les abords, puis, revenant de l'autre côté de la colline, nous couvrîmes de terre les pierres amoncelées à l'intérieur, et lorsque la surface fut bien nivelée, quelques mottes de gazon la recouvrirent, et nous laissâmes à la nature le soin de faire le reste. Ce travail achevé, nous résolûmes de le perfectionner, c'est-à-dire de rendre la grotte invisible à tous les regards. Nous revînmes donc vers le lac et nous attachâmes les branches des buissons qui bordaient cette entrée de manière à l'obstruer complètement, et quand, plusieurs mois après, les liens furent coupés, les branches restèrent en place. Dès lors, la grotte fut pour nous très précieuse, car, ainsi que je vous l'ai déjà dit, nous en faisons notre magasin à l'époque de la chasse. Vous devez comprendre maintenant pourquoi je ne vous ai conduits ici qu'à la dernière extrémité. Maintenant, venez voir la crevasse dont je vous ai parlé.

Dugal conduisit ses amis au fond de la grotte et leur montra un amoncellement de pierres que la demi-obscurité qui les entourait ne leur avait pas permis de remarquer auparavant.

—Mais, dit le Matelot, puisque les Indiens ignorent l'existence de ce passage, pourquoi n'en profitons-nous pas? En partant la nuit, nous ne craindrions pas d'être vus.

—C'est vrai, mais dès qu'il ferait jour, ces démons verraient cette ouverture et se lanceraient immédiatement sur notre piste.

—Que faire, alors?

—Nous sortirons d'ici, je vous le promets; attendez seulement que le moment soit venu.

—Tardera-t-il?

—Vous le saurez ce soir, pas avant, car je l'ignore moi-même.

A l'extérieur, le silence était si complet, qu'il fallait toute la confiance qu'inspirait Dugal et Changora pour que leurs compagnons pussent admettre la présence des Sioux dans les environs.

Certains que leurs ennemis ne pouvaient leur échapper, les sauvages ne se livraient à aucune manifestation bruyante, et se contentaient de surveiller attentivement l'entrée de la grotte.

Après avoir donné à ses compagnons les explications que nous avons rapportées, Dugal s'était entretenu quelques instants avec Changora, qui commença alors à exécuter un travail mystérieux. Avec son tomahawk, il creusa une petite excavation dans une des parois de la grotte, près de la voûte qui, on se le rappelle, était peu élevée.

Pendant ce travail, qui dura près de deux heures, Dugal avait ôté sa veste et arraché une des manches de sa chemise, dont il s'était mis à faire de la charpie.

A toutes les questions qu'on lui posait, il ne répondait que par un sourire.

Lorsque sa charpie fut prête, il en fit une petite corde d'environ six pieds. Après l'avoir imbibée avec le rhum de sa gourde, il trempa une de ses extrémités dans sa poire à poudre, puis il l'étendit sur le sol avec un sourire de satisfaction.

N'y touchez pas, dit-il à ses amis, car il faut qu'elle sèche.

Puis il alla examiner le travail exécuté par Changora.

—Parfait! dit-il laconiquement.

La nuit s'avançait rapidement. Le chasseur semblait nerveux et regardait le ciel avec une anxiété qui n'échappait à personne. Un sourire effleura enfin ses lèvres lorsqu'il vit quelques nuages courir ça et là.

Quand l'obscurité fut complète, il dégraffa sa ceinture et s'apprêta à ôter sa veste.

—Qu'allez-vous faire? lui demanda le Père Joseph.

—Je vais me rendre compte de l'emplacement exact des sauvages, afin d'agir en conséquence.

Il achevait à peine, que Cerf-Agile lui touchait le bras en disant.

—Moi.

—Vous avez donc compris ce que je veux faire!

Le Pied-Noir fit de la tête un signe affirmatif et se dirigea vers l'entrée de la grotte. Se penchant avec précaution, il plongea son regard perçant dans l'obscurité qui l'entourait. Après une minute d'examen, il se laissa glisser dans le lac et se coula entre deux eaux jusqu'au milieu de la nappe tranquille, là, il reparut à la surface et sa tête émergea lentement. Il resta ainsi quelques secondes, puis plongea de nouveau et disparut.

En arrivant devant la grotte, il vit Dugal, qui, couché à plat ventre, lui tendait la main pour l'aider à remonter

A peine eut-il pris pied, qu'il indiqua du doigt la voûte de la caverne.

—Leur camp est juste au-dessus de nous? demanda le chasseur.

—Oui.

—Vous en êtes bien certain?

—L'oeil d'un Pied-Noir est sûr et ne se trompe jamais, répondit simplement Cerf-Agile

—Alors, tout va bien, et ces démons échappés de l'enfer vont y retourner par un chemin qui leur donnera une idée des flammes qu'entretient leur ami Belzébuth. Ma foi, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ses amis, qui avaient complètement renoncé à deviner ses projets, nous allons bien rire!

—Alors, dit le marquis, vous êtes satisfait?

—Jugez-en : les Sioux sont installés juste au-dessus de nous; aussi, je vous laisse le soin d'estimer le nombre de culbutes qu'ils vont faire quand la grotte sautera.

—Quand la grotte sautera! s'exclama le Père Joseph.

—Que voulez-vous dire? s'écrièrent à la fois Eusèbe et Louis.

—Je veux dire que tout à l'heure je placerai, dans le trou préparé par Changora, le petit baril de poudre qui se trouvait ici lors de notre arrivée et que voici

—Je m'explique maintenant votre petite corde à laquelle vous avez fait avaler une ration de rhum, dit en riant le Montréalais

Et quand partirons-nous? interrogea le Père Joseph, car je suppose que nous ne resterons pas là pour contempler votre sinistre feu d'artifice.

—Nous partirons lorsque les étoiles marqueront minuit; car à ce moment les Sioux seront endormis et nous laisseront plus de sécurité Voici donc comment nous opérerons notre retraite, car c'en est bien une, puisque nous fuyons devant l'ennemi, il est vrai que nous n'avons pas le choix des moyens. Vous sortirez, l'un après l'autre, lorsque je vous le dirai, Changora marchera en avant, car il connait la route à suivre, de même que Cerf Agile, étant donné que c'est vers son village que nous nous dirigerons. Surtout, ne descendez la pente de la colline qu'en rampant et sans faire le moindre bruit. Quand vous serez arrivés à un endroit où se trouvent plusieurs arbres renversés, vous ferez halte et m'attendrez.

Mais vous-même? dit le marquis.

—Moi, je partirai quand j'aurai mis le feu à la mèche, car j'ignore le temps qu'elle brûlera; aussi ne l'allumerai-je que lorsque vous serez loin.

—Vous pourrez être tué! s'écria le Père Joseph.

—C'est très possible; en tout cas, il est préférable qu'il n'y ait qu'une victime.

—Je resterai avec vous, dit résolument le missionnaire. Si je ne vous propose pas de me substituer à vous, c'est que ma main ne pourrait peut-être se décider a mettre le feu à cette mèche, à laquelle sont attachées tant d'existences humaines; pourtant, je comprends la nécessité qui vous force

à agir ainsi, et je veux partager le danger que vous allez courir

—Père, dit Dugal d'une voix respectueuse mais ferme, vous me ferez le plaisir de partir avec nos compagnons; je vous le demande, et au besoin, comme chef, je vous l'ordonne.

Le prêtre baissa la tête sans répondre, mais il adressa à Dieu une fervente prière, pour qu'il protégeât l'homme courageux qui allait exposer si hardiment sa vie dans le but de sauver ses compagnons.

Le moment tant désiré arriva enfin : Dugal enleva sans bruit les pierres qui obstruaient le passage; mais avant de faire tomber le faible rempart de terre, il alla sur le bord du lac écouter attentivement, puis, satisfait et confiant en la réussite de son projet, il enleva la bonde du baril et, après avoir rempli les poires à poudre de ses amis, il y introduisit sa longue mèche, et plaça le tonneau dans le trou préparé par Changora Il l'assujettit avec des pierres afin qu'il fût bien calé, car la poudre produit son effet en raison des obstacles qui l'entourent ; plus elle est enfermée, plus sa force explosive est puissante.

Tout étant ainsi préparé, la terre qui fermait l'entrée de la grotte alla rejoindre les pierres qu'un instant auparavant elle couvrait, et l'espace apparut

Sur un signe du chasseur, Changora se glissa dehors, suivi de Cerf Agile, presque aussitôt, le Père Joseph sortit, puis ce fut le tour du marquis et du Matelot.

Ils avançaient lentement, descendant la colline en rampant sous les buissons Une fois dans la plaine, ils entrèrent dans les hautes herbes et s'éloignèrent rapidement, ne craignant plus que des branches, en craquant sur leur passage, attirassent l'attention de leurs féroces ennemis

Dugal était resté près de l'ouverture, redoutant d'entendre les hurlements des Sioux lui apprendre que ses compagnons étaient découverts, mais rien ne confirma ses légitimes appréhensions.

Au bout d'une demi-heure, il respira longuement. Enfin!



Dugal sortit rapidement par l'ouverture.

ses amis avaient donc pu tromper la vigilance de leurs ennemis! C'était d'un bon augure; aussi, s'empressa-t-il de battre son briquet et d'allumer la mèche qui pendait le long du mur, attendant patiemment l'instant où elle devrait accomplir son oeuvre infernale.

Au contact du feu, elle crépita en grésillant, puis un point brillant se dessina dans l'obscurité, montant lentement.

Dugal sortit rapidement et opéra sa descente le long de la colline, avec la prudence et la souplesse d'un serpent. A peine dans la plaine, il se redressa et courut droit devant lui.

Après dix minutes d'une marche rapide, il rejoignit ses compagnons, qui l'attendaient à l'endroit qu'il leur avait indiqué.

Depuis leur départ, une douloureuse anxiété leur poignait le coeur, en pensant qu'ils ne reverraient peut-être jamais le brave et généreux chasseur qui, pour les sauver, s'exposait à une mort horrible, car s'il avait été seul, il eût certainement pu fuir, grâce à son adresse et à sa connaissance des coutumes et des ruses de guerre des Indiens; aussi, est-il impossible de décrire leur joie en le voyant s'approcher d'eux.

—En route! dit le Matelot.

—Un instant, dit Dugal: jouissons au moins du coup d'oeil.

Il achevait à peine, qu'une détonation effroyable ébranlait les airs, pendant qu'une colonne de feu s'élevait dans la nuit, projetant de tous côtés d'énormes quartiers de roc, qui roulèrent pêle-mêle avec un bruit semblable au grondement du tonnerre.

—Enfin! dit gaiement le Matelot, je crois que ça y est.

—Oui, dit le Père Joseph, cette fois, notre ami le diable a bien travaillé, car il ne doit y avoir que l'enfer qui soit comparable à ce que nous venons de voir

—D'abord, dit vivement le Matelot, je n'ai jamais dit que le diable fût mon ami.

—Ah!.. Je croyais... je vous demande pardon, mais après ce que vous avez dit dans la grotte...

—Oh! vous, vous êtes un malin : vous riez à mes dépens, sans en avoir l'air; mais je ne vous répondrai pas, car je sais bien que je n'aurais pas le dernier mot vous avez une manière de discuter qui m'embrouille, et... enfin, je me comprends.

—Moi aussi, je vous comprends, dit gravement le prêtre, et j'ai la certitude que nous finirons par nous comprendre mutuellement.

—Eusèbe, interloqué, regarda le Père Joseph, dont un fin sourire entr'ouvrait les lèvres.

—Dugal et Louis avaient écouté en riant cette petite discussion, et lorsqu'elle eut pris fin, la petite troupe se mit en route, en se dirigeant vers l'est, afin de regagner le village des Pieds-Noirs.

Au point du jour, ils étaient déjà loin de l'endroit où s'était joué le dernier acte de cette sanglante tragédie, car ils supposaient bien en avoir fini avec les Sioux, et ne se doutaient nullement que la pièce aurait un épilogue.

Tous étaient exténués de fatigue. L'on dut faire halte sur la lisière d'un bois. Les bissacs, que l'on avait naturellement emportés, furent mis à contribution, mais l'eau manquant complètement, quelques gorgées de rhum arrosèrent ce maigre repas.

Le marquis, peu habitué à supporter de semblables fatigues, ne se soutenait qu'avec peine, quoiqu'il fît tout son possible pour n'en rien laisser paraître; mais le regard clairvoyant du Père Joseph comprit sa souffrance, et le digne prêtre s'empressa d'en faire part à Dugal

—Reposons-nous ici quelques heures, dit alors le chasseur au marquis, vous n'êtes pas, comme nous, habitué à faire de longues marches.

—Je ne veux nullement retarder notre arrivée chez les Pieds-Noirs je puis très bien vous suivre.

Mais son extrême pâleur démentait ses paroles; aussi fut-il décidé que la petite troupe ne se remettrait en route qu'après s'être suffisamment reposée.

—En ce moment, dit le Matelot, je donnerais volontiers ma gourde de rhum pour un verre d'eau bien fraîche.

Ses compagnons ne répondirent point, mais il était évident que tous partageaient cette opinion, et qu'ils eussent donné non seulement leur gourde, mais leur bissac et tout ce qu'il contenait pour apaiser la soif dévorante qui se faisait sentir. Ils entraient dans la grande plaine de la Saskatchewan et nul cours d'eau ne se profilait à l'horizon [3].

La soif! l'horrible soif allait les torturer. Le rhum qu'ils avaient absorbé après leur repas n'avait fait qu'attiser le feu qui depuis plusieurs heures leur brûlait la gorge.

Dugal, qui connaissait parfaitement ces parages, savait qu'il ne s'y trouvait pas le moindre cours d'eau.

Jusque-là, chacun avait supporté sans se plaindre les atteintes de ce terrible supplice, mais l'exclamation du matelot fit enfin exhaler des soupirs douloureux et longtemps contenus.

Les Peaux-Rouges reprirent bientôt leur froide impassibilité, considérant comme indigne d'eux de laisser voir ce qu'ils souffraient.

Le Père Joseph tenta de relever les courages abattus.

—Voyons, mes amis, dit-il doucement, ayez de l'énergie. Peu de distance nous sépare encore du but de notre voyage, et quelques heures sont bientôt passées. Tenez, ajouta-t-il en montrant le ciel, Dieu nous prend en pitié.

Cette fois, le Matelot ne releva pas le mot, mais il sembla interroger du regard le digne prêtre.

—Voyez-vous ces nuages? reprit-il c'est un orage qui s'approche, et avant une heure vous aurez plus d'eau qu'il ne vous en faudra pour vous désaltérer.

Pendant la halte, nécessitée par le besoin de prendre un peu de nourriture, le ciel avait commencé, en effet, à se couvrir, mais nul n'y avait pris garde. Maintenant les nuages

3. Nous voulons parler de la plaine et non du territoire de la province actuelle de Saskatchewan dans laquelle ils n'étaient pas encore entrés.

s'amoncelaient et se bousculaient poussés violemment par un vent d'ouest, précurseur d'une pluie certaine. Dans la prairie, les orages sont aussi rapides que terribles. Au moment où l'on s'y attend le moins, ils éclatent en une pluie diluvienne qui courbe les arbres et transforme en lacs des plaines immenses.

Sur le conseil de Dugal, les chapeaux furent placés à terre, à quelques pieds de la lisière du bois, de manière à recevoir la manne liquide que le Seigneur allait envoyer aux pauvres voyageurs.

Les nuages, épais et noirs comme de l'encre, couraient éperdus dans l'espace Tout à coup, un éclair livide les zébra et un coup de tonnerre effroyable ébranla les airs, suivi immédiatement d'autres éclairs qui se succédèrent bientôt sans interruption.

Le ciel ouvrit ses immenses cataractes et un véritable déluge inonda la plaine.

En moins d'une minute, tous les chapeaux furent pleins d'eau. Nos amis se hâtèrent de s'en saisirent et burent avidement.

Dès qu'ils furent désaltérés, ils vidèrent le rhum que contenaient leurs gourdes et les remplirent d'eau.

Alors, l'espérance rentra dans les coeurs.

L'orage dura deux heures, pendant lesquelles la nature sembla bouleversée de fond en comble.

Enfin, la pluie cessa; le vent balaya les nuages, et le ciel reprit toute sa limpidité.

Quoique nos amis fussent trempés jusqu'aux os, ils se sentaient prêts à poursuivre leur route.

Le marquis lui-même avait repris des forces; sa pâleur avait disparu, et Dugal en conclut que l'on pouvait se remettre en marche, sans crainte pour le jeune homme.

La petite troupe sortit du boqueteau où elle avait cherché refuge et reprit dans la plaine la direction qu'elle avait abandonnée. Des flaques d'eau parsemaient la prairie, ce qui rendait la route plus pénible; aussi n'avançait-on que lente-

ment, en faisant parfois de longs détours pour contourner ces lacs momentanés que la terre devait bientôt absorber.

Quoique selon toute apparence il n'eut rien a redouter des Sioux, Dugal avait continuellement l'oeil et l'oreille au guet, car la troupe qui avait été exterminée la nuit précédente ne formait qu'une bande insignifiante de ces peuplades sanguinaires qui parcourent la prairie en tous sens, soit pour chasser afin d'approvisionner leurs wigwams, soit pour attaquer et piller les caravanes de chasseurs blancs à la recherche des troupeaux de bisons.

Rompus depuis de longues années à toutes les fatigues et habitués aux privations, il ne cessait d'encourager le marquis et le Montréalais dont la faconde ne se manifestait plus que par des grognements de fureur contre la fatalité qui semblait ne pas vouloir abandonner la partie. Après avoir eu à subir les sauvages attaques des Sioux au moment de puiser à pleines mains dans une mine d'or, il avait fallu battre en retraite, trop heureux encore d'échapper au sort de ceux qui, maintenant, étendus sans vie au milieu du camp abandonné, fixaient vers le ciel leurs yeux ternes et sans regard; on n'avait pu se soustraire à la férocité des Peaux Rouges qu'en les faisant sauter, et voilà que la soif et l'épuisement venaient s'en mêler; car le Matelot comprenait parfaitement que la provision d'eau renfermée dans les gourdes serait insuffisante pour atteindre le village des Pieds-Noirs, non, vraiment, c'en était trop! Ah! s'il avait pu faire retomber sur quelqu'un la colère qu'il laissait déborder en grondements furibonds et inutiles!.. mais il n'était entouré que d'amis, et il rongeait son frein

Le marquis, lui, puisait dans la conscience de sa dignité une énergie incroyable pour ne rien laisser soupçonner de ce qu'il ressentait, mais son pas saccadé et mal assuré trahissait, malgré lui, la fatigue croissante qui l'engourdissait et les efforts qu'il faisait pour la surmonter. Le Père Joseph, qui s'était trouvé maintes fois dans une situation semblable, paraissait aussi calme que si rien d'anormal n'existait. Sa

vie n'était-elle pas une longue suite de souffrances et d'actes de dévouement? Aussi, son coeur saignait-il de l'état où en étaient réduits ses deux compagnons et oubliait-il sa propre misère.

Les deux Indiens marchaient d'un pas alerte et léger; la soif ne les étreignant plus à la gorge, ils avaient repris toute leur souplesse et devançaient leurs compagnons, flairant l'air, car, de même que Dugal, ils admettaient fort bien la rencontre d'un parti de Sioux, et, dans la situation précaire où se trouvait la petite troupe, c'eût été la mort avec tous les raffinements dont les sauvages ont coutume de l'entourer; d'autant plus que Changora et Cerf-Agile portaient, attachées à leurs ceintures, les nombreuses chevelures qu'ils avaient enlevées. On s'imagine aisément l'effet qu'aurait produit, sur les Sioux féroces, la vue de ces sinistres trophées, symboles de leur honte.

Malgré les légitimes appréhensions de nos amis, rien d'inquiétant ne vint contrarier leur marche, et lorsque le soleil disparut par delà les montagnes lointaines, en laissant derrière lui son habituelle traînée d'étincelante lumière, Dugal décida de faire halte pour passer la nuit.

Les provisions furent tirées des bissacs et le repas commença.

Les deux Peaux-Rouges satisfirent leur faim avec ce silence, cette promptitude qui caractérisent les hommes qui ne songent qu'à se mettre en état de supporter de nouvelles fatigues.

Dès qu'ils eurent satisfait cet impérieux besoin, ils burent quelques gorgées d'eau et s'étendirent sur l'herbe afin de se livrer au sommeil. Les aventuriers et le Père Joseph en firent autant.

Dugal avait choisi pour cette halte un petit monticule couvert de hautes herbes qui offraient une complète sécurité par la façon dont elles dissimulaient la présence des voyageurs.

En admettant que l'on repartît au point du jour, le

village des Pieds-Noirs ne pouvait être atteint que dans la soirée, et le manque d'eau allait encore se faire sentir, car les gourdes étaient à peu près vides, et la rivière la plus proche, la branche sud de la Saskatchewan, ne se trouvait que près du camp des Peaux-Rouges hospitaliers, but du voyage.

Ces pensées empêchèrent le chasseur de goûter un repos dont il avait pourtant le plus grand besoin

Ne pouvant dormir, il se leva et, machinalement, ses regards sondèrent l'obscurité profonde qui l'entourait. Tout à coup, il tressaillit et courut vers Changora, qu'il éveilla, ainsi que Cerf-Agile, puis il leur montra, au loin, dans la plaine, un feu indiquant, à n'en pas douter, la présence d'une troupe d'Indiens, car la flamme claire qui s'élevait prouvait qu'elle provenait de branchages secs, alors que les Blancs emploient le premier bois qui leur tombe sous la main, et parmi lequel il se trouve toujours quelques branches vertes qui produisent, en brûlant, une fumée épaisse.

Les deux Peaux-Rouges se consultèrent un instant du regard, puis plongèrent dans l'obscurité et disparurent rapidement.

Dugal s'empressa alors de faire lever ses compagnons, que ces quelques heures de repos avaient remis à peu près complètement.

—Silence! leur dit-il tout bas, car il y va de la vie.

—Encore, grommela l'incorrigible Montréalais.

—Taisez-vous, vous dis-je.

Et désignant le feu des Indiens, il ajouta :

—Préparez vos armes et tenez-vous prêts à tout événement.

—Où donc sont nos Indiens? questionna le marquis.

—Ils sont allés reconnaître l'ennemi, car il pourrait se faire que ce fussent des Pieds-Noirs; dans ce cas, nous irons droit à eux, car ce sont des amis; mais ce sont peut-être des Sioux, alors......

—Alors?..... répéta le Matelot.

—La fuite seule pourrait nous sauver.

—Partons immédiatement, dit le marquis avec vivacité.

—C'est impossible, nous devons attendre le retour de Changora et de Cerf-Agile, afin de savoir à quoi nous en tenir; sans ce motif, j'aurais déjà donné le signal de départ, car nos amis suivraient facilement notre piste; mais je vous le répète, il est indispensable de savoir ce que sont ces Indiens et quel est leur nombre

Une heure s'était à peine écoulée, que Cerf-Agile et Changora revenaient.

Dugal, remarquant leur air soucieux, les questionna vivement :

—Eh bien! dit-il en regardant Changora, qu'avez-vous découvert?

—Sioux, répondit le Peau-Rouge avec son laconisme habituel.

—Leur nombre?

—Une vingtaine.

—Peut-être sont-ils en route pour la chasse?

—Ils sont peints et armés en guerre.

—Que pensez-vous de cela?

—Les Sioux nous cherchent ou vont attaquer le village des Pieds-Noirs.

—En ce cas, il n'y a pas de temps à perdre... Cerf-Agile, dit-il au jeune Indien, vous allez partir de suite pour prévenir vos frères afin qu'ils ne soient pas surpris par ces démons...

Mais.. attendez donc, les Pieds-Noirs n'ont rien à redouter.

—Qui vous fait supposer cela? demanda le Père Joseph qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, quoiqu'elle eût lieu en langue indienne, car, nous l'avons déjà dit, tous les dialectes de la prairie lui étaient familiers.

—Si les Sioux avaient l'intention de se rendre au village des Pieds-Noirs, ils ne seraient pas en si petit nombre. Ce qui m'avait fait admettre cette hypothèse, c'est qu'ils se

sont justement arrêtés sur la route que nous suivons nous-mêmes pour nous rendre chez nos amis; pourtant, je vous le répète, les Pieds-Noirs n'ont rien à craindre; mais Cerf-Agile n'en partira pas moins, car nous sommes plus en danger que jamais.

Cette poursuite des Indiens, avoua Dugal, nous met en grand danger.

—Vous croyez? demanda le Père Joseph

—Jugez-en : nous sommes forcés de faire un long détour, puisque ces démons nous barrent le chemin, or, nous n'avons presque plus de vivres; je pourrai bien abattre, de temps en temps, un peu de gibier, mais nous ne trouverons pas d'eau, et nos gourdes sont à peu près vides sans compter que les Sioux peuvent fort bien découvrir notre piste, auquel cas, malgré tout notre courage, il est impossible que nous ne succombions pas, car la partie est trop inégale

Puis, s'adressant au jeune Pied-Noir

—Cerf-Agile veut-il nous rendre encore un service?

—Que mon frère parle, répondit doucement l'Indien, mes oreilles sont ouvertes et recueilleront précieusement les paroles du chasseur blanc.

—Vous allez partir pour votre village

—Bon!

—Vous direz à vos frères que nous sommes poursuivis par les Sioux et que nous avons besoin de leur secours.

—Oui.

—Vous ajouterez que, pour reconnaître leur amitié, je leur promets plus de peaux de bisons qu'il n'en faudra pour vêtir tous les guerriers de votre tribu.

—Les Pieds-Noirs aiment le chasseur blanc, et ils seront heureux de l'obliger sans ses promesses.

—Je le sais, Cerf-Agile, je le sais, néanmoins, répétez bien mes paroles au chef de votre tribu

—Je le ferai. Maintenant, que devrons faire les Pieds-Noirs?

—Qu'une troupe de leurs guerriers se rende, sans tarder,

sur la rive occidentale du lac des Corbeaux, et si nous ne sommes pas arrivés, qu'ils viennent au-devant de nous en suivant la grande forêt qui se trouve près du lac, mais en se dirigeant de ce côté, car dès que nous serons à l'abri sous ses chênes, nous ne la quitterons pas.

—Il sera fait ainsi que mon frère le désire.

—Merci, dit Dugal en serrant affectueusement la main du jeune Pied Noir; maintenant, partez, et que le Grand-Esprit vous protège.

Cerf-Agile plaça une main sur sa poitrine et s'inclina, en signe de profonde amitié et de respect, puis s'élança d'un bond dans les hautes herbes, où il disparut bientôt complètement.

Dugal donna alors le signal du départ, et la petite troupe, complètement reposée, mais toujours inquiète, s'éloigna rapidement, afin de mettre, avant le lever du soleil, la plus grande distance possible entre elle et les Sioux.

Dans une fuite pareille, on a généralement soin de faire disparaître sa piste du mieux que l'on peut, mais le voisinage des sauvages ne permettait pas à nos amis de perdre un temps précieux à ces élémentaires précautions toujours usitées en semblable cas. La rapidité de leur marche pouvait seule les sauver, car Dugal ne doutait pas du succès de la mission dont il avait chargé le Pied-Noir, aussi, importait-il beaucoup de se trouver le plus tôt possible au lieu du rendez-vous, là, tout danger aurait disparu, car une cinquantaine de tomahwaks leur viendraient en aide en cas d'attaque.

—Ce Cerf-Agile est un brave jeune homme, dit tout à coup le Père Joseph; sans lui, il y a longtemps que nous aurions rendu nos comptes à Dieu.

—C'est un noble coeur, en effet, répondit le chasseur, car il a déjà risqué plusieurs fois sa vie pour nous sauver, sans que nous ayons rien fait pour lui, il est donc impossible de douter de son affectueux dévouement.

—Moi, dit le marquis, je n'oublierai jamais l'impression que j'ai ressentie lorsqu'il s'est sauvé du camp des Sioux; il

bondissait comme un tigre; et quand, d'un élan rapide, il eut atteint le sommet de notre retranchement et qu'il se tourna du côté de ses ennemis en brandissant son couteau ensanglanté et poussant son cri de guerre d'une voix qui vibrait d'audace et de farouche énergie, il me parut grandi!

En entendant faire l'éloge de son nouvel ami, Changora tressaillit de plaisir, et malgré son mutisme habituel, il ne put s'empêcher de dire à haute voix :

—Oui, oui, Cerf-Agile est brave; un jour viendra où trois plumes d'aigle prendront place dans sa chevelure.

—Qu'entendez-vous par là? demanda le marquis, peu au fait du langage imagé des Indiens.

—Je veux dire que Cerf-Agile deviendra le chef de sa tribu, car il se couvrira de gloire, et avant peu les chevelures de ses ennemis seront trop nombreuses pour être attachées à la porte de sa hutte.

—Tout cela est fort beau et je partage absolument votre avis, dit Dugal, mais tout le bien que nous pourrons dire de Cerf-Agile ne nous expliquera pas comment il se fait que ces démons de Sioux se trouvent en ce moment sur la route qui devait nous conduire chez les Pieds-Noirs.

Ce que les voyageurs se demandaient en vain, nous allons l'expliquer aussi brièvement que possible.

Quand les Sioux eurent acquis la certitude que ceux qu'ils poursuivaient avec tant d'acharnement se trouvaient dans la grotte, ils en explorèrent soigneusement tous les alentours afin de se convaincre qu'il n'existait aucune issue autre que celle du lac, par où ils pussent leur échapper.

L'excavation par où nos amis purent s'enfuir était trop bien dissimulée pour qu'on la découvrit; aussi, bien persuadés qu'ils tenaient leur vengeance et que rien ne pourrait les empêcher d'en jouir, les sauvages se contentèrent-ils de dresser leur camp improvisé sur le sommet de la colline, afin de surveiller le lac, mais après avoir incendié les buissons, dont l'épaisseur gênait leur observation.

Malgré ces précautions et la certitude d'une victoire prochaine, le Corbeau était trop habile pour ne pas prévoir quelque événement qui renverserait ses prévisions et permettrait aux assiégés de leur échapper. La direction prise par ces derniers prouvait clairement que leur intention était de se réfugier chez les Pieds-Noirs, aussi, à tout hasard, avait-il dépêché un de ses guerriers au Buffle-Noir afin de l'engager à se rendre, avec une vingtaine de Sioux, à un endroit que la petite troupe ne manquerait pas de traverser si elle réussissait à tromper sa vigilance.

Le guerrier était aussitôt parti au galop de son fougueux coursier, pour exécuter la mission dont il était chargé.

Quand le grand chef des Sioux apprit la mort d'une partie de ses guerriers, il entra dans une violente colère, et prenant avec lui vingt cavaliers, il s'élança à travers la prairie, comme un ouragan, afin de couper la retraite aux aventuriers, s'ils réussissaient à échapper au Corbeau.

C'était cette troupe que Dugal avait aperçue.

L'on comprendra donc aisément l'intérêt qu'il avait à s'en éloigner le plus rapidement possible.

VI

## *Mort du Marquis*

Après avoir marché pendant quatre heures, Dugal et ses compagnons arrivèrent en vue d'une immense forêt qui leur avait été cachée jusque-là par une montagne assez élevée et qu'ils n'avaient gravie qu'avec les plus grandes difficultés, à cause des fourrés inextricables qui la recouvraient entièrement.[1]

En arrivant sur le sommet, le chasseur désigna la forêt sombre qui se trouvait à peu de distance.

—Voilà, dit-il, qui va doubler nos chances, car si les Sioux découvrent notre piste, il nous sera facile d'éviter leurs flèches en nous abritant derrière les arbres, tout en leur faisant connaître la forme de nos balles. Si nous en venons à cette extrémité, n'oubliez pas que la victoire dépendra de notre sang-froid et de notre précision : un tir précipité ne vaut jamais rien. Un général américain m'a dit un jour, que, dans les guerres européennes, la quantité de plomb tiré équivalait au poids total des soldats tués, et cela à cause de la rapidité du tir, qui ne permet pas d'envoyer sûrement les balles. Ne vous pressez donc pas et visez au milieu de la

1 C'est la forêt du sud qui borde la plaine de la Saskatchewan et s'étend aux Etats-Unis.

ceinture. Si nous sommes attaqués et que vous suiviez bien mes recommandations, trois coups de feu chacun nous débarrasseront d'une douzaine d'ennemis; il en restera encore une dizaine, il est vrai, mais ce ne sera rien, même si nous en venons à un corps à corps, surtout si le Matelot songe à sa chevelure, à lui seul il en tuera la moitié.

Pour toute réponse, Eusèbe empoigna sa carabine par le bout du canon et se mit à exécuter une série de moulinets rapides en s'écriant d'une voix rauque :

—Eh! bâteau! qu'ils y viennent!

Tout en parlant, Dugal avait conduit ses amis vers la forêt, où ils disparurent bientôt derrière les taillis épais et enchevêtrés.

Au bout d'une demi-heure, il ordonna que l'on fit halte. Tous s'assirent sur l'herbe et donnèrent assaut à leurs dernières provisions.

Le repas achevé, les bissacs étaient vides et les gourdes ne contenaient plus une goutte d'eau.

Un pli d'inquiétude barra tous les fronts, mais Dugal ramena un peu d'espoir dans les coeurs en disant d'un air enjoué :

—Si nous déjeûnons mal ce matin, nous souperons mieux ce soir, car les huttes des Pieds-Noirs sont pleines de venaison.

—Sommes-nous donc si près de leur village? demanda le marquis.

—Nous n'y arriverons guère que demain, vers midi, mais dans quelques heures nous rencontrerons les guerriers que Cerf-Agile doit nous amener, et soyez certains qu'ils seront suffisamment approvisionnés.

—Pensez-vous qu'ils nous rejoignent sitôt?

Cerf-Agile connaît notre situation et il aura fait diligence; de plus, les Pieds-Noirs viendront à cheval, ainsi donc, prenez patience et ne vous laissez point aller au découragement.

—Dieu nous a protégés jusqu'à présent d'une manière

trop manifeste pour nous abandonner au moment où nous touchons au port, dit le Père Joseph... à moins, ajouta-t-il finement, que nous ne devions notre salut à l'ami du Matelot.

—Quel ami? demanda celui-ci.

—Le diable!... Ne nous avez-vous pas dit que lui seul pourrait nous en tirer?

—Pere, je vous en prie, ne recommencez pas; depuis hier, j'ai les idees toutes troublées.

—Vraiment?.....

—Oui, du reste, vous direz tout ce que vous voudrez, je ne vous répondrai pas.

—Allons, murmura le missionnaire en souriant et se frottant joyeusement les mains, ça vient doucement, mais ça vient.

Et il s'éloigna un peu du matelot, dans la cervelle duquel tout un monde d'idées s'agitait confusément.

Les innocentes épigrammes du Père Joseph l'avaient fait réfléchir à des choses auxquelles il n'avait encore jamais songé, et il s'était pris à admirer cet homme dont la vie austère et faite de dévouement imposait le respect même aux farouches Indiens.

Ces réflexions l'amenèrent à chercher la source de tant de vertus, et, le souvenir de sa mère chrétienne lui revint avec le souvenir de Dieu.

Sa réponse au Père Joseph prouvait bien qu'un travail étrange et dont il ne se rendait pas exactement compte s'opérait lentement en son esprit.

Cet état d'âme, le missionnaire l'avait deviné avec sa clairvoyance habituelle; aussi, en était-il tout heureux.

En quittant le Matelot, il s'était approché de Dugal.

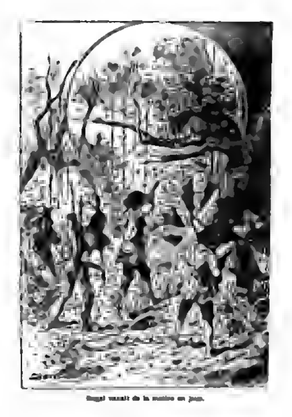
—Vous voyez bien cet homme, lui avait-il dit.

—Oui; eh bien?

—Hier, il ne croyait à rien, aujourd'hui, il doute; demain, ce sera un chrétien.

—Pensez-vous?

—J'en suis sûr?



Sagal venait de la mettre en joue.

—S'il en est ainsi, vous aurez opéré une véritable conversion, car, depuis plusieurs années que je le connais, je l'ai toujours entendu railler la religion et ceux qui la pratiquent.

—Eh bien, vous verrez.

—Je souhaite que vous réussissiez, car, à mon avis, l'homme sans croyance religieuse est l'égal de l'animal. Si je ne suis pas un fervent pratiquant, et pour cause, puisque je vis presque toujours au désert, il m'est arrivé plus d'une fois, dans des moments critiques, d'élever mes yeux vers le ciel pour y chercher une protection... Mais je crois que nos amis sont à peu près reposés et que nous pouvons nous remettre en marche.

—Je le crois aussi.

—Alors, en route! dit Dugal à haute voix.

La marche à travers la forêt commença, difficile et hérissée d'obstacles, mais l'espoir donnait à chacun une vigueur nouvelle; la petite troupe avançait aussi rapidement qu'il était possible.

Changora explorait les environs, allant de droite à gauche, sans trop s'écarter de ses amis. Il avait beau écouter attentivement, aucun bruit insolite ne frappait son oreille exercée.

Dugal marchait en avant, guidant ses compagnons et leur frayant un passage à travers les épais taillis.

—Halte! cria-t-il tout à coup.

—Qu'y a-t-il? demanda vivement le marquis.

Le chasseur ne répondit point, mais il désigna du doigt un gros sapin et arma sa carabine.

Au premier abord, on ne distinguait rien autre que des branches énormes, mais les yeux des aventuriers aperçurent bientôt une masse noire et deux yeux brillants comme des tisons.

C'était une panthère,[2] ramassée sur elle-même et prête

2. La Panthère américaine appelée aussi Puma ou Lion de Montagne, de son vrai nom, le Couguar, est aujourd'hui très rare au Canada, on ne la trouve plus que dans les parties les plus retirées des mon-

à bondir. Il était bien évident qu'elle hésitait et se demandait auquel de ces hommes elle ferait l'honneur d'une attaque.

Dugal était à vingt pas de l'arbre.

—Belle fourrure! dit-il Armez vos carabines mais ne tirez que si je la manque.

La panthère fit alors entendre une sorte de miaulement sourd et prolongé, pendant que sa queue se balançait de droite à gauche.

Dugal, seul, était complètement maître de lui; ses amis, malgré l'assurance qu'ils montraient, éprouvaient un indéfinissable malaise et une sorte de terreur bien justifiée par l'apparition aussi subite du fauve, qui dardait sur le groupe ses prunelles ardentes aux reflets métalliques.

Un cri rauque sortit de la poitrine de la panthère.

Le chasseur, qui venait de la mettre en joue, fit feu au moment où elle allait s'élancer de la branche sur laquelle elle se tenait tapie.

L'animal tomba foudroyé au pied du pin la balle de Dugal lui avait crevé l'oeil droit et traversé la cervelle.

Tous s'approchèrent alors de la bête, qui gisait sur l'herbe, sans donner le moindre signe de vie.

Le Matelot la retournait en tous sens, explorant la peau.

—Ah! ça! dit-il au bout de quelques minutes d'un examen attentif, où est donc entrée la balle?

—Regardez l'oeil droit, dit Dugal avec un sourire d'orgueil.

Eusebe prit entre ses mains la tête de la panthère et l'examina.

tagnes Rocheuses mais il y a un siècle, on la rencontrait un peu partout au Canada. D'après Claude Melançon (Nos animaux chez eux) on en a tué près de Québec, de Sherbrooke, de Mégantic et à Nominingue. C'est un félin qui ressemble beaucoup à une lionne d'Afrique. Le Puma est un admirable grimpeur et peut dormir sur les grosses branches, c'est de là aussi qu'il surveille les mouflons ou chèvres de montagne dont il fait sa nourriture lorsque ce gibier lui manque. Il ne craint pas de faire cinquante milles pour aller dérober dans quelque "ranche", un jeune veau ou ce qu'il apprécie par-dessus tout, un jeune poulain.

—C'est admirable! s'écria-t-il enthousiasmé par cette preuve d'adresse.

—Cela n'a rien d'extraordinaire, dit tranquillement le chasseur; pour obtenir ce résultat, il suffit, comme je vous l'ai déjà dit, de tirer posément.

—Et de conserver un calme parfait, objecta le marquis; quant à moi, je vous avoue franchement que l'émotion que j'ai ressentie tout à l'heure, alors que les yeux de cette panthère étaient fixés sur nous, ne m'aurait pas permis d'envoyer ma balle autrement qu'au hasard.

—Question d'habitude, répondit en souriant Dugal.... Il s'agit maintenant de dépouiller l'animal.

—Vous voulez emporter sa peau? interrogea le Père Joseph.

—Si je le veux? mais j'y tiens beaucoup : cette fourrure est superbe et représente une jolie somme.

—Cela va nous retarder considérablement.

—Pas autant que vous le supposez, dit le chasseur en s'approchant de la panthère, son couteau à la main... Si seulement, ajouta-t-il, Changora était là, quelques minutes nous suffiraient.

Au moment où Dugal achevait ces dernières paroles, le Peau-Rouge apparaissait entre deux buissons.

Il avait entendu le coup de feu et s'était empressé d'accourir, car on se rappelle qu'il battait un éclaireur

En voyant la panthère, il esquissa un sourire de satisfaction et, tirant son couteau, il aida son ami avec une dextérité qui dénotait une grande habitude de ce genre de travail.

Un quart d'heure après, la peau, soigneusement enlevée, était jetée sur l'épaule du Peau-Rouge, et la troupe reprenait sa marche.

Changora fit alors à Dugal un signe imperceptible, et tous deux hâtèrent le pas pour distancer un peu leurs compagnons.

—Qu'y a-t-il? demanda le chasseur dès qu'ils purent causer sans être entendus.

—Rien de précis, mais je crois avoir entendu dans la forêt des bruits inaccoutumés.

—Hum! Vous n'avez pas pu les définir?

—Non, mais tenons-nous sur nos gardes.

—Est-ce que les Sioux auraient trouvé notre piste!

—L'oeil du Peau-Rouge est perçant, répondit simplement Changora, résumant en ces quelques mots son opinion sur l'habileté des hommes de sa race.

Dugal entrevit aussitôt ce qui avait dû se passer

Selon lui, les Indiens, las de les attendre dans la plaine, s'étaient décidés à aller à leur rencontre; mais, avant de partir, ils avaient exploré les environs sur un assez vaste périmètre, et découvert leurs traces.

La clairvoyance du chasseur ne le trompait pas, et il s'alarma d'autant plus que le coup de feu qu'il avait tiré sur la panthère ne pouvait qu'accélérer la marche des Sioux en leur prouvant clairement que la piste qu'ils suivaient était bien celle de leurs ennemis.

Ayant recommandé à Cerf-Agile de longer la lisière de la forêt s'il ne les rencontrait pas au lac des Corbeaux, Dugal avait continuellement guidé ses compagnons de manière à ne pas s'éloigner de la plaine, afin d'apercevoir les Pieds-Noirs dès qu'ils arriveraient. Ce plan était fort bien combiné, mais la poursuite que leur faisaient en ce moment les sauvages ne pouvait manquer de le réduire à néant, car ils seraient en vue bien avant que leurs amis puissent les secourir. Que faire?.....

La situation était vraiment critique et exigeait une prompte décision.

On arrivait dans une petite clairière formée par la chute de plusieurs arbres, survenue sans doute pendant un ouragan La vue des troncs éparpillés suggéra immédiatement au chasseur un plan de défense.

—Halte! cria-t-il.

—Pourquoi cet arrêt? demanda le marquis, aussi étonné que ses compagnons.

—C'est bien simple les Sioux sont à nos trousses

—Vous dites?....

—Je dis que ces démons ont eu l'idée de battre la plaine ce matin et qu'ils ont relevé notre piste.

Une même consternation se peignit sur tous les visages.

Soudain, le Montréalais bondit. Il venait de penser à la coupe de cheveux, qu'il redoutait par-dessus tout.

Tonnerre! s'écria-t-il en armant sa carabine

Qu'allez-vous faire? lui demanda Dugal

—Eh! je n'en sais rien, mais je ferai sûrement quelque chose.

Et ses regards fouillaient la forêt, comme s'il eût espéré apercevoir un sauvage.

—Il n'y a pas de temps à perdre, reprit le chasseur. Aidez-moi à rassembler ces troncs d'arbres au fond de la clairière, près des taillis.

Tous se mirent à l'oeuvre et un retranchement fut bientôt improvisé.

—Maintenant, dit Dugal, arrachez le plus de buissons que vous pourrez et placez-les devant ce rempart, afin que les Sioux ne puissent voir ceux qui seront derrière.

Quelques minutes suffirent pour executer ce travail Quand il fut achevé, Dugal donna ses dernières instructions.

Louis et Eusèbe, dit il, placez-vous derrière ce retranchement... Bien. Maintenant, Père Joseph, couchez-vous à terre près de ces messieurs, et surtout ne vous relevez pas.

—Mais, vous-même!.....

—Je vais me placer sur votre droite, mais un peu en avant et de façon à n'être pas aperçu, Changora imitera ma manoeuvre, à gauche, et si les Sioux s'approchent trop près du retranchement, nous les prendrons en flanc.

—A quel moment devrons-nous commencer le feu? demanda le marquis.

—Vous voyez bien ce cèdre, là-bas, à cinquante pas?

—Oui.

—Aussitôt que les sauvages seront là, tirez sans hésiter, mais posément : ils ne sont qu'une vingtaine, et si toutes nos balles portent, nous les anéantirons jusqu'au dernier.

Un bruit confus troubla soudain les profondeurs de la forêt.

—Attention! dit vivement Dugal, les voici!

Louis et Eusèbe passèrent les canons de leurs carabines à travers les buissons qui couvraient leur faible rempart, tandis que le chasseur et son ami s'éloignaient promptement pour gagner leur poste de combat.

Le bruit qui se faisait entendre depuis quelques instants se rapprochait sensiblement, et bientôt plusieurs sauvages apparaissaient non loin du cèdre qu'avait désigné Dugal.

Deux coups de feu partirent.

Un Sioux fit un bond en l'air et retomba la face contre terre, pendant qu'un autre tournoyait et s'abattait comme une masse.

On entendit aussitôt des hurlements horribles, puis les Sioux s'élancèrent vers la clairière, mais deux coups de feu retentirent encore, et deux Indiens tombèrent.

La bande s'arrêta un instant; mais, sur un ordre de son chef, elle s'élança de nouveau.

Les Sioux n'étaient guère qu'à vingt pas du retranchement, quand un coup de feu tiré sur leur gauche tua un guerrier; presque en même temps, Changora, faisant feu, de la droite, abattit un autre Indien

Les sauvages, se croyant cernés, se replièrent en désordre et ne tardèrent pas à disparaître.

—Six de moins! s'écria triomphalement le marquis en se redressant.

—Baissez-vous! tonna Dugal.

Louis obéit. Il était temps car une nuée de flèches siffla, et plusieurs s'enfoncèrent dans les troncs d'arbres qui formaient le rempart.

Dugal appela Changora, et tous deux rejoignirent leurs amis.

—Sont-ils partis? questionna vivement le Père Joseph.

—Si nous ne les massacrons jusqu'au dernier, ils ne s'éloigneront qu'avec nos chevelures à leurs ceintures.

Le Montréalais poussa un rugissement et porta la main à son épaisse toison frisée.

—Vos carabines sont chargées? demanda Dugal

—Oui, dirent ensemble Louis et le Matelot.

—Si nous sommes revenus près de vous, c'est que ces damnés Sioux vont certainement se disperser pour nous entourer, et dans ce cas, il est bon de se sentir les coudes.... Dès qu'ils paraîtront, envoyons-leur chacun une balle, puis mettons le couteau à la main, car nous n'aurons pas le temps de recharger nos armes.....

Le cri de guerre des Sioux interrompit le chasseur, et les sauvages parurent, formant un demi-cercle, ils bondissaient comme des fauves, en brandissant leurs tomahwaks.

Une décharge en fit tomber trois; puis une mêlée épouvantable commença.

Dugal, Louis et Changora se défendaient avec leurs couteaux, à quelques pas d'eux, le Matelot faisait tournoyer sa carabine, frappant à tort et à travers comme un sourd

Le missionnaire, abrité derrière un arbre, à peu de distance des combattants, priait avec ferveur, demandant à Dieu de protéger ses amis.

Le carnage était effrayant. Les Sioux attaquaient avec leur férocité habituelle; mais Dugal et ses compagnons leur faisaient tête avec le farouche courage d'hommes décidés à vendre chèrement leur vie.

Le sang coulait de part et d'autre, sans avantage marqué pour aucun des deux partis. Pourtant, cette lutte était trop inégale pour durer longtemps; tous le comprenaient et redoublaient d'efforts, multipliant les coups malgré la fatigue qui commençait à engourdir les bras.

Soudain, le cri de guerre des Pieds-Noirs éclata sur la lisière de la forêt.

—A nous! hurla Dugal.

Cinquante guerriers fondirent sur les Sioux qui, cernés et accablés par le nombre, jonchèrent bientôt le sol.

Un silence lugubre succéda alors au tumulte du combat.

Dugal promena ses regards autour de lui Changora et le Matelot étaient à quelques pas, debout et couverts de sang; devant eux, le marquis gisait, la poitrine percée de deux flèches.

Les guerriers Pieds-Noirs formaient un large cercle.

Cerf Agile s'approcha alors de Dugal en disant :

—Mon frère est-il content de ses amis les Pieds-Noirs?

Le chasseur lui serra la main avec effusion, et s'approcha du marquis, que le Père Joseph et Changora venaient d'adosser à un arbre.

—Pauvre enfant! murmurait le missionnaire; il expie cruellement ses fautes.

A genoux près du jeune homme, il avait passé doucement un bras derrière sa tête.

Le marquis ouvrit lentement les yeux et promena autour de lui un regard vague et éteint; puis, voyant ses amis debout, un faible sourire erra sur ses lèvres décolorées, indiquant la satisfaction qu'il éprouvait à les voir vivants.

Ses yeux se portèrent alors sur le prêtre, dont les joues pâles étaient humides de larmes, car s'ils ne se connaissaient que depuis peu de jours, les terribles épreuves qu'ils avaient subies ensemble en avaient fait de vieux amis.

—Père, dit le blessé d'une voix faible, mais assez intelligible, prenez mon portefeuille...dans la poche de ma veste.

Le prêtre écarta doucement le vêtement, qu'il avait déjà déboutonné pour examiner les blessures du jeune homme, et prit l'objet demandé.

—Gardez-le, reprit le mourant... je vous donne les trois mille piastres qu'il renferme

Le prêtre secoua tristement la tête.

—Hélas! dit-il, au désert, cet argent ne peut m'être d'aucune utilité.

—Alors..... donnez-le à Dugal ... qu'il partage avec Eusèbe.

Puis comme si l'effort qu'il avait fait pour parler eût été au-dessus de ses forces, il ferma les yeux et s'évanouit

—Vite, de l'eau! s'écria le Père Joseph.

Cerf-Agile lui tendit sa gourde, et le prêtre humecta le visage du mourant, qui rouvrit bientôt les yeux, sous l'action de la fraîcheur Il fut quelques minutes à reprendre ses sens complètement, et lorsqu'il eut recouvré l'usage de la parole, il prononça lentement :

—Ma carabine et ma poire à poudre.

Dugal prit aussitôt l'arme qui était à terre, et, s'approchant du marquis, il détacha la poire à poudre qui pendait à sa ceinture.

—Changora, dit le moribond

En recevant ces objets, que tant de fois il avait admirés, l'Indien tressaillit de plaisir, quoiqu'un voile de tristesse couvrit son visage.

—Est-ce tout ce que vous désirez? demanda le Père Joseph d'une voix douce et en se penchant sur le mourant.

—Non.... Mon couteau.

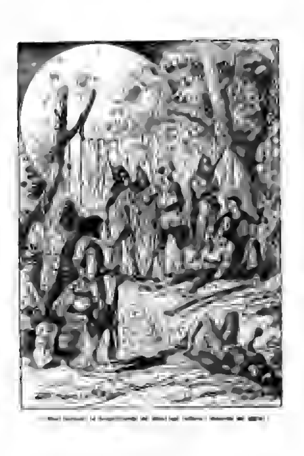
Eusèbe alla le ramasser à l'endroit où avait eu lieu le combat et le rapporta vivement.

Le blessé fit un effort suprême pour désigner successivement le couteau et la riche gaine qui pendait à sa ceinture, et il murmura

—Cerf Agile.

Ses amis ne pouvaient s'empêcher de remarquer l'admirable sagacité avec laquelle il venait de distribuer ces différents legs.

Le marquis sembla alors réfléchir profondément; puis, ses yeux à demi-voilés par l'approche de la mort se fixèrent sur le prêtre qui lui tenait toujours la tête entre ses bras.



Le Père Joseph comprit cette interrogation muette mais expressive. Ses compagnons se retirèrent respectueusement à quelque distance et le missionnaire entendit la confession du jeune Français. Bientôt sa main se leva pour les paroles suprêmes du pardon. Puis le prêtre ajouta :

—Mon enfant, la miséricorde de Dieu est infinie; mourez en paix!

Comme s'il n'eût attendu que ces paroles, le marquis raidit ses membres dans une suprême convulsion, puis il resta inerte. Il était mort.

Le Père Joseph coucha doucement le cadavre sur l'herbe, et récita à haute voix les prières des morts.

Les Pieds-Noirs, graves et silencieux, prouvaient, par leur attitude recueillie, qu'ils prenaient une part très vive à la douleur de leurs amis. Eusèbe s'essuyait continuellement les yeux avec la manche de sa veste; Dugal, plus accoutumé à ce genre de spectacle, restait grave et immobile, contemplant tristement le cadavre de ce jeune homme, qui avait quitté si peu de temps auparavant sa patrie pour venir chercher fortune au désert, et qui y avait trouvé une mort aussi horrible que prématurée.

Il ne pleurait pas comme Eusèbe, mais sa main serrait fébrilement le canon de sa carabine, sur laquelle il s'était appuyé pour se livrer à ses méditations.

Quand le missionnaire eut fini de prier, il s'approcha de Dugal.

—Mon ami, lui dit-il, j'ai besoin de vous.

—Parlez; que désirez-vous?

—Priez donc les Pieds-Noirs de creuser une fosse pour dérober le corps de ce malheureux aux oiseaux de proie.

—Certainement, je n'avais d'ailleurs pas l'intention de l'abandonner ainsi sans sépulture.

Il appela aussitôt Cerf-Agile et lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

En un clin d'oeil, trente tomahwaks creusèrent la terre, et la tombe fut bientôt prête.

Dugal et le matelot allaient y descendre le corps de leur ami, quand Cerf-Agile leur présenta quatre peaux de bisons, qu'il avait demandées à quelques guerriers à qui elles servaient de manteaux.

—Merci, dit simplement le chasseur.

Le cadavre du jeune Français fut enveloppé dans les peaux et déposé dans la fosse où il devait dormir son sommeil éternel! La terre le recouvrit alors, et une petite croix faite de deux branches d'arbre marqua l'endroit de la prairie où reposait pour toujours le marquis Louis de Vérillac, dernier de sa race.[3]

Le Père Joseph resta longtemps en méditation devant cette tombe.

—Pauvre enfant! murmurait-il, la vie s'était ouverte pour toi toute fleurie de roses et tu l'as volontairement parsemée de ronces et d'épines. Mais ton coeur était bon et ta dernière pensée a été pour Celui dont la miséricordieuse bonté est toujours prête à pardonner au pécheur repentant. Tes fautes furent grandes, mais ta mort fut celle d'un chrétien. Repose en paix, je prierai pour toi. Adieu.

Le prêtre fit lentement le signe de la Croix, et alla rejoindre Dugal, qui causait avec Cerf-Agile.

---

3. Les Chercheurs d'or étaient alors tout près du lac des Corbeaux, aujourd'hui lac Pakowski, sur la branche canadienne de la Rivière-au-Lait (Milk River), affluent du Missouri, à quelques milles seulement de la frontière américaine. La petite ville canado-ukrainienne de Foremost, garde le tombeau de l'infortuné comte et ce n'est pas sans un étonnement profond, qu'au cours d'un voyage dans l'Ouest, celui qui a adapté cet ouvrage aux jeunes lecteurs canadiens, déchiffra, sur une stèle de granit, au centre même du petit cimetière, cette inscription troublante:

*Ici repose*
*Le marquis Louis de Vérillac*
*Mort dans la foi catholique*
*Le 24 juin 1850.*

Personne, parmi la population du village, de fondation assez récente, ne put me renseigner sur l'origine de ce monument funèbre, ni sur les mains pieuses qui le dressèrent en mémoire du jeune disparu, mais tous s'accordent pour affirmer qu'il était là avant la fondation du village et que cette tombe devint tout naturellement le centre autour duquel d'autres tombes se creusèrent, d'autres monuments s'élevèrent. Et c'est ainsi que l'histoire du présent se rattache à celle du passé.

—Le soleil est déjà couché, disait le chasseur; à mon avis, il est préférable de camper ici cette nuit et de nous mettre en route au point du jour.

—Mon frère a raison, répondit le jeune Indien, qui se dirigea aussitôt vers le chef de la troupe, à qui il fit part des observations de Dugal.

Les guerriers s'empressèrent d'allumer un feu et de préparer les provisions qu'ils avaient apportées; elles consistaient en venaison sèche qu'il suffisait de faire griller sur des charbons ardents.

Le camp était installé dans la plaine, à quelque distance de la forêt.

La nuit ne tarda pas à venir; une de ces belles nuits d'été où le firmament étale tous ses joyaux.

Après le repas, le Matelot aborda le Père Joseph.

—Père, dit-il, je voudrais vous parler.

—Vraiment!

—Oui. Depuis tantôt, je suis tout drôle.

—Seriez-vous malade? demanda malicieusement le missionnaire, tandis qu'un éclair de satisfaction passait dans ses yeux.

—Pas du tout, car je n'ai reçu que des blessures insignifiantes.

—Eh bien, alors?.....

—Tenez, je vais vous parler franchement.

—Je vous écoute, dit le prêtre, devenant subitement grave.

—Tout ce qui nous est arrivé depuis quelques jours m'avait un peu troublé, mais la mort de ce pauvre marquis a achevé de me brouiller la cervelle. J'ai pas mal de peccadilles sur la conscience. Oh! rien de bien grave, je vous assure, car je n'ai jamais commis de crimes; cependant, je serais bien aise de vider mon sac devant vous, afin que vous me disiez ce que vous en pensez. Voulez-vous?

Le Père Joseph prit le bras du matelot, et tous deux allèrent s'asseoir à l'écart, loin des oreilles indiscrètes.

Ils causèrent longtemps, et lorsqu'ils revinrent au camp, le matelot avait un air recueilli qui ne lui était pas habituel; quant au missionnaire, ses yeux si doux brillaient de bonheur, et au moment de se séparer de son compagnon il lui serra la main affectueusement, en disant avec un sourire :

—Je vous avais bien dit que nous finirions par nous comprendre mutuellement.

—Bonsoir, Père, répondit simplement Eusèbe en serrant énergiquement la main du prêtre.

Comme il était facile de le prévoir, la nuit se passa sans que le moindre incident vint troubler le sommeil des guerriers et de leurs amis, et dès que l'aube commença à blanchir les cieux, la troupe se mit en route.

Les Pieds-Noirs étaient à cheval. Dugal et ses compagnons furent pris en croupe par quatre cavaliers, et la troupe partit au galop.

Le village des Pieds-Noirs n'était pas très éloigné; en trois heures, la distance fut franchie.[4]

Aussitôt que la troupe fut en vue, les guerriers, les femmes et les enfants accoururent en poussant des cris de joie, car nous l'avons dit, Dugal était connu et aimé des Pieds-Noirs, à qui, plus d'une fois, il avait prêté le concours de sa carabine pour les aider à repousser les Sioux lorsqu'ils faisaient des incursions sur leur territoire.

Lorsque Cerf Agile était accouru vers ses frères et leur avait fait connaître la situation critique des Blancs, le grand chef de la tribu n'avait pas hésité à lui donner cinquante guerriers pour l'accompagner au lac des Corbeaux.

En arrivant au lieu du rendez-vous, le jeune Indien ne s'arrêta même pas et continua de galoper en suivant la lisière de la forêt, ainsi que le lui avait recommandé Dugal.

En entendant les coups de feu tirés par ses amis sur les Sioux, il frappa violemment du talon les flancs de son fougueux coursier, et les guerriers qui le suivaient, stimulant

4. Sur le site de ce village s'élève aujourd'hui la petite ville de Dunmore, sur la ligne du Pacifique Canadien qui va de Régina à Calgary.

leurs montures, la troupe galopa à fond de train, franchissant l'espace comme un tourbillon, et ne tarda pas à arriver près du lieu du combat, sans que les Sioux s'en fussent aperçu, ce qui lui permit de les anéantir en quelques minutes.

Le prompt retour des guerriers prouvait, à n'en pas douter, qu'ils étaient arrivés à temps; aussi la joie fut-elle vive lorsque la troupe parut dans la plaine

Le Faucon, grand chef des Pieds-Noirs, attendit les Blancs à quelque distance du village, et dès qu'ils eurent mis pied à terre, il les félicita vivement d'avoir pu échapper à leurs ennemis.

—C'est à vous que nous devons d'être sains et saufs, répondit Dugal; soyez certain que je ne l'oublierai jamais.

Et tous entrèrent dans le village, au milieu des acclamations et des démonstrations des Pieds-Noirs

## VII

# *Une messe au désert*

Combien l'installation des Pieds-Noirs était différente de celle des Sioux! Ces derniers, toujours en alerte, vivaient, ainsi que nous l'avons expliqué, sous des tentes peu confortables, prêtes à être démontées, selon les nécessités de la guerre acharnée qu'ils faisaient à tous les habitants de la prairie, qu'ils fussent blancs ou rouges.

Chez les Pieds-Noirs, il n'en était pas ainsi. Des huttes rustiques, mais commodes, les abritaient, et une jolie petite rivière qui coulait à peu de distance du village leur offrait son eau fraîche et limpide. Là, point de guerriers se promenant par groupes, sombres et farouches. C'était la vie franchement gaie. Les vieux causaient familièrement avec les jeunes, qui écoutaient avec respect leurs conseils dictés par une longue expérience, et n'eût été la crainte permanente d'une attaque de leurs féroces ennemis, tous ces êtres pacifiques eussent vécu au sein d'une véritable félicité, car les bois environnants leur fournissaient du gibier de toutes sortes, et, de temps en temps, les guerriers se rendaient aux forts pour y échanger des peaux contre des objets utiles.

On s'imaginera donc facilement la satisfaction qu'éprouvèrent nos amis en se trouvant au milieu de cette tribu pacifique et hospitalière.

en invitant ses auditeurs à s'aimer et à se secourir réciproquement.

Cette péroraison souleva un murmure d'approbations.

Nous avons dit que les chefs seuls avaient pris place à la table du banquet, mais tous les guerriers s'étaient massés autour d'eux, écoutant avec un reel plaisir les discours qui, selon la coutume indienne, terminaient le repas.

Cerf-Agile, esclave de la discipline, se tenait debout, au milieu des guerriers, n'ayant aucun titre, il ne s'était pas mêlé aux chefs, quoique sa courageuse conduite fût en partie connue de tous.

Dugal, désirant prouver sa reconnaissance au jeune homme, lui avait pris, avant d'arriver au village, les dix-sept chevelures qu'il portait attachées à sa ceinture et les avait déposées près de lui, au moment de partager le repas offert par le Faucon.

Ces trophées avaient bien attiré l'attention des chefs, mais aucun ne s'était permis la moindre question indiscrète, estimant que le chasseur devait avoir une raison pour agir ainsi, et attendant patiemment que le mystere s'éclaircit.

Lorsque le Père Joseph eut parle, Dugal se leva et remercia d'une voix vibrante ses amis les Pieds-Noirs, les assurant qu'ils etaient desormais pour lui des freres bien-aimés.

Apres ce préambule, il parla des services rendus par Cerf-Agile au cours de cette lamentable aventure, le montrant ce qu'il était reellement courageux et dévoué. On ignorait encore qu'il avait eté attaché au poteau de torture; aussi fut-il acclamé lorsque le chasseur le représenta arrivant au camp, un couteau sanglant a la main Et quand, enfin, il termina ce lugubre historique, il se baissa, ramassa les chevelures et les jeta sur la table en disant.

—Voici les chevelures de ses ennemis. Maintenant je lui prédis qu'il deviendra un grand chef et sera l'orgueil de sa tribu

Des cris frénétiques éclatèrent, et le jeune Pied-Noir fut aussitôt entouré et félicité pour sa courageuse conduite.

Le Père Joseph n'était pas un inconnu pour les Pieds-Noirs, aussi le Faucon l'emmena-t-il vivement dans sa hutte pour qu'il pût se reposer, tandis que Dugal et ses compagnons trouvaient asile chez quelques guerriers, jusqu'au moment où ils furent invités à prendre part à un repas organisé en leur honneur, par les chefs, et que présidait le Faucon.

Cet homme était âgé d'une soixantaine d'années. Un air de dignité était répandu sur toute sa personne, que ne défiguraient pas les hideuses peintures qui ornaient le corps des Sioux. Il ne se peignait que dans les grandes circonstances, et encore ne lui voyait-on jamais les sinistres attributs de la mort dont leurs sauvages ennemis aimaient tant à se parer.

Lorsque parurent Dugal et ses amis, il se leva et leur fit signe de prendre place à la table rustique où était servi le repas, composé de venaison grillée et d'oiseaux rôtis.

Chacun s'assit et l'on commença de manger en silence selon la coutume indienne, mais, quand les mets eurent disparu, le Faucon se leva et prononça le discours suivant.

—Le Grand Esprit a des enfants rouges et blancs, et tous ont droit au gibier dont il a peuplé les forêts, au poisson dont il a garni les rivières, et l'herbe qui croît dans la prairie peut être foulée par les mocassins des deux races. Les Pieds-Noirs ont toujours pensé ainsi, et ils ont appris avec douleur que les Sioux avaient résolu d'envoyer leurs amis, les Faces-Pâles, chasser dans les prairies bienheureuses, aussi les tomahwaks de nos guerriers sont ils intervenus pour châtier les assassins. Je suis donc heureux de voir nos frères hors de danger, et ils resteront ici tant qu'il leur plaira. nos huttes et notre venaison sont à leur disposition, qu'ils sachent donc que leur départ mettra mon coeur en deuil J'ai dit

Le Pere Joseph se leva à son tour et remercia les Pieds-Noirs de leur secours et de leur franche et cordiale réception. Il s'étendit longuement sur les devoirs qui incombent à toute créature humaine, mais en évitant avec beaucoup de tact de heurter les croyances religieuses des Indiens, et termina



Le village indien offrait l'aspect de la désolation.

Le Faucon se leva et d'un signe rétablit le silence.

—Que mon fils le Cerf-Agile vienne auprès de moi, dit-il gravement mais d'une voix qui tremblait d'émotion, pendant que son oeil brillait de fierté, car l'hommage rendu publiquement à un de ses guerriers par Dugal, l'enorgueillissait plus que tout au monde.

Cerf-Agile s'approcha et s'inclina avec respect devant son chef

Le Faucon prit alors une des trois plumes d'aigle placées dans sa chevelure pour indiquer le rang suprême qu'il occupait parmi les Pieds-Noirs, et la planta dans les cheveux du jeune Indien en disant:

—Cerf-Agile est brave et les chevelures de ses ennemis attestent son courage: à partir d'aujourd'hui, il aura sa place marquée autour du feu du Conseil, car il aura rang de chef et commandera à des guerriers.

L'impassibilité habituelle des Peaux-Rouges ne put tenir contre l'enthousiasme qui s'empara d'eux, et Cerf-Agile fut enlevé et porté en triomphe au milieu de vivats enthousiastes.

Ce soir-là, ce fut fête dans la tribu des Pieds-Noirs, où la gloire des victoires, comme la honte d'une défaite, est partagée par tous.

Toute la nuit, les guerriers dansèrent et chantèrent autour des feux, au son des chichikoués.[1]

Chacun félicitait et acclamait le jeune chef à qui Dugal avait prédit un si brillant avenir.

Quand l'aube parut, nos amis, complètement remis de

1 Chichigouane est le vrai mot sauvage. Il désigne un instrument de musique qui sert à battre la mesure. Cet instrument fait de bois, de peau desséchée ou de corne, se compose d'un manche et d'une portion renflée, creuse, remplie de petits osselets ou de petits cailloux. Soit qu'il ait été imaginé à l'imitation des grelots du serpent à sonnettes, soit qu'après son invention les sauvages aient remarqué cette ressemblance, on a donné à cet instrument de musique le nom de serpent à sonnettes, chichigoué, en y faisant entrer la terminaison ané qui, dans la langue indienne, caractérise presque toujours un instrument, un ustensile.

leurs fatigues, sortirent des huttes où ils avaient passé la nuit.

La première personne qui frappa leurs regards fut le Père Joseph, qui achevait d'improviser un autel.

En apercevant ses amis, il s'avança vers eux et leur tendit la main.

—Je vous ai réservé une surprise, leur dit-il en souriant.

—Vraiment! dit Dugal.

—Oui. J'ai pensé que vous seriez bien aises de remercier Dieu qui nous a permis d'échapper au sort de nos compagnons, et, à cet effet, je vais célébrer la messe.

Eusèbe tressaillit.

C'était la première fois, depuis sa prime jeunesse, qu'il allait assister au saint sacrifice de la Messe, et ce fut d'une voix tremblante d'émotion qu'il dit au missionnaire:

—Mon Père, je ne saurais vous dire ce qui se passe en moi, mais je suis vraiment heureux de la pensée qui vous est venue. Cette Messe va me rappeler l'époque où ma bonne mère me faisait agenouiller auprès d'elle dans l'église Notre-Dame à Montréal que je revois encore. Pauvre femme! alors que je la regardais prier silencieusement, je ne me doutais pas qu'elle demandait sans doute à Dieu de veiller sur moi lorsqu'elle ne serait plus.

Le Père sourit, attendri par cette touchante et naïve réflexion du Matelot

Un certain nombre seulement de Pieds-Noirs étaient déjà convertis au christianisme.

Néanmoins, tous attendaient anxieusement que le missionnaire s'approchât de l'autel.

Ceux des Indiens qui étaient restés, malgré tout, réfractaires aux exhortations du prêtre, se tenaient debout et recueillis, tandis que les convertis, à genoux et le front courbé, semblaient profondément pénétrés de la grandeur de l'acte qui allait s'accomplir.

Au premier rang Dugal, un petit livre à la main, se tenait près du Montréalais et de Changora.

Plusieurs fois déjà il avait eu l'occasion d'assister à une messe du missionnaire, et toujours il s'était offert pour la servir mais ignorant les prières liturgiques, il avait recours au petit livre qu'il tenait en ce moment et que lui avait donné le Père Joseph.

L'autel s'élevait au centre du camp, au milieu était plantée une branche d'arbre à laquelle était suspendu le petit crucifix de cuivre que le missionnaire portait habituellement sur sa poitrine; à chaque coin brûlait une torche de bois résineux; à droite, le Père avait placé un petit missel, et, sous le Christ, un modeste calice

Cet autel ne resplendissait pas, comme ceux des cathédrales, de la lueur de mille cierges, et aucun encens ne s'échappait d'encensoirs d'or, mais la scène était bien autrement grandiose du côté de l'orient, le soleil, qui montait majestueusement, semblait un merveilleux et gigantesque ostensoir, et les orgues étaient remplacés par le chant d'une quantité innombrable d'oiseaux qui, cachés sous la feuillée, saluaient le jour qui se levait radieux sur ce spectacle d'une sublimité indescriptible.

Ce décor, si naïvement primitif, faisait songer aux jours sombres où l'Eglise, persécutée, se cachait pour offrir aux chrétiens les prières consolatrices.

Le saint sacrifice commença.

—*Introibo ad altare Dei*, dit le prêtre

—*Ad Deum qui laetificat juventutem meam*, répondit Dugal.

Et la Messe continua.

A l'Elévation, les Indiens païens courbèrent instinctivement la tête, subjugués par cet homme qui les dominait de toute la hauteur du Christ qui ornait l'autel, et dont il était le représentant sur la terre.

Lorsqu'il prononça le *Ite, Missa est*, tous les assistants se relevèrent et s'éloignèrent silencieusement

Les trois aventuriers se retirèrent dans une hutte, pour tenir conseil sur ce qu'ils devaient faire.

Leur intention était de rester quelques jours avec les Pieds-Noirs, afin de se remettre entièrement des épreuves physiques qu'ils avaient supportées mais ensuite, que feraient-ils?

Dugal prit le premier la parole.

Il avait déjà remis a Eusèbe la part qui lui revenait sur les trois mille piastres, et allait lui faire une proposition qui, selon lui, devait être acceptée avec enthousiasme.

—Voyons, dit-il, dès qu'il eut pris place sur un crâne de bison, entre ses deux compagnons, qu'allons-nous faire?

—Ma foi, répondit le Matelot avec une certaine insouciance, décidez, et quelle que soit la résolution que vous prenez, je m'y associe d'avance.

—Mon avis est que nous devrions retourner au *placer*. Nous possédons juste la somme que le marquis avait dépensée pour organiser l'expédition; il nous sera donc excessivement facile de recommencer.

En entendant parler de retourner au *placer*, le Montréalais ne put retenir un léger frisson, et il passa machinalement une main sur son épaisse chevelure noire.

—Hum! dit-il enfin, et *si* nous y rencontrons encore les mêmes gardiens?

—Cette fois, nous n'aurons rien à redouter, car nous serons en nombre suffisant.

—C'est différent.

—Si nous tentons de nouveau cette entreprise, j'ai l'intention d'enrôler cinquante hommes résolus, connaissant de longue date nos sauvages ennemis. De la sorte, nous serons à peu près à l'abri de tout danger.

—Le croyez-vous vraiment?

—J'en suis certain, de plus, instruits par l'expérience, nous nous tiendrons sur nos gardes. Si nous n'avions pas eu à délivrer le Père Joseph, il est probable que nous aurions évité le désastre qui a coûté la vie à tous nos compagnons, car le *placer* est situé en dehors du territoire de chasse des

Sioux et ces démons auraient certainement ignoré notre pré- [redacted]

—S'il en est ainsi, j'accepte.

—D'ailleurs, nous pourrons nous faire garder.

—De quelle manière?

—Je demanderai au Faucon de nous prêter une vingtaine de guerriers, qui battront l'estrade autour du camp, sous la conduite de Cerf-Agile

—Croyez-vous qu'il y consentira?

—Oui, car je lui promettrai une récompense à laquelle un Indien ne résiste jamais.

—Laquelle?

—Cinquante carabines et, pour chacune, cent charges de poudre et de balles.

—Votre idée me semble excellente.

—D'autant plus que la dépense occasionnée par cette récompense sera amplement recouvrée par les bénéfices que nous obtiendrons en travaillant avec sécurité, car, n'ayant pas à nous tenir continuellement sur le qui-vive, tous les bras pourront être utilisés pour les fouilles.

—Alors, il ne vous reste plus qu'à faire au Faucon la proposition dont vous parlez

—Je vais me rendre immédiatement auprès de lui.

—Changora est sans doute de notre avis.

L'Indien fit de la tête un signe affirmatif. Du reste, Dugal eût proposé n'importe quoi, que son adhésion eût été aussi nette. Il avait confiance en son ami, et ne discutait jamais ses projets, sauf lorsqu'il s'agissait de combattre; alors il intervenait gravement et ses avis étaient toujours écoutés, souvent même ils étaient suivis, car cet homme était doué d'une brillante intelligence et d'un courage à toute épreuve.

Ses qualités intellectuelles n'ayant pas été atrophiées par les liqueurs fortes, auxquelles il n'avait jamais voulu goûter, il avait conservé intacte l'étrange sagacité inhérente à sa race.



Bagal se leva à son tour et prit la parole.

Dugal se rendit donc à la hutte du Faucon.

—Ooah! dit le chef en l'apercevant, que désire mon frère?

—Le Faucon est un grand guerrier, répondit Dugal, et j'ai besoin de ses services.

—Que mon frère parle, les oreilles du sachem sont ouvertes.

Dugal lui fit alors part de ce qu'il avait décidé.

Le Faucon, qui avait écouté attentivement, s'inclina en disant:

—Les sachems des Pieds-Noirs vont être convoqués dans la hutte du conseil.

Puis il sortit pour donner des ordres à un Indien qui se tenait de faction près de la hutte. Une demi-heure s'était à peine écoulée, que cet Indien se présentait devant Dugal.

—Que mon frère me suive, dit-il laconiquement.

Le chasseur suivit le Pied-Noir, qui lui fit traverser une partie du village et le conduisit devant la hutte du conseil.

—Mon frère peut entrer, dit-il en s'inclinant avec cette exquise courtoisie qui caractérise les Peaux-Rouges.

Dugal entra.

Autour d'un feu, sept chefs etaient assis sur des crânes de bisons.

Un siège était libre: le chasseur s'en empara.

Pendant quelques minutes, un grand silence régna dans la hutte; puis le sorcier de la tribu entra, portant le grand calumet sacré.

Il le presenta d'abord à Dugal, qui tira quelques bouffées de fumée, puis le passa à son voisin.

Lorsque le calumet eût fait le tour du cercle, les cendres en furent vidées dans le foyer, et le sorcier se retira en l'emportant.

Ces préliminaires achevés, le Faucon se leva.

—Je n'ai pas à faire à mes frères l'éloge du chasseur pâle, dit-il d'une voix gutturale, son bras est ferme et son oeil est sûr; aussi les bisons et les daims fuient-ils à son ap-

proche. Il a la ruse du castor et le courage du cougouar; quoi qu'il fasse, les Pieds-Noirs seront toujours heureux et fiers de marcher avec lui dans le sentier de la guerre, car sa langue n'est pas fourchue et il aime les Peaux-Rouges; de plus, la sagesse réside en lui et les paroles que souffle sa poitrine lui sont dictées par le Maître de la vie. Il a une proposition à nous faire; qu'il parle, les oreilles des sachems sont ouvertes. J'ai dit.

Puis il se rassit au milieu du silence général.

Dugal se leva et prit à son tour la parole.

—Guerriers Pieds-Noirs, dit-il d'une voix sonore, les nombreuses chevelures qui ornent l'entrée de vos huttes attestent votre valeur, et je suis heureux d'être votre ami.

Ce début fit sourire d'orgueil tous les chefs, mais ils reprirent aussitôt toute leur impassibilité, comme s'ils eussent été honteux d'avoir laissé voir ce qu'ils éprouvaient.

Le chasseur reprit :

—Je vais recommencer l'expédition que les Sioux ont interrompue, mais, cette fois, le succès sera certain, si mes frères rouges veulent me prêter leur concours.

Les Pieds-Noirs inclinèrent la tête sans répondre.

Il continua.

—Le *placer* que j'ai découvert est très riche, et il sera à moi si vingt Pieds-Noirs consentent à me suivre pour surveiller les abords de mon camp et dépister les Sioux. Je ne vous offrirai pas, pour reconnaître vos services, une part de cet or dont vous ne sauriez que faire, mais si vous consentez à me prêter votre concours, je vous donnerai cinquante fusils, avec, pour chacun, cent charges de poudre et de balles. Vous savez que ma langue est droite et ne vous a jamais trompés; vous pouvez donc ajouter foi à mes paroles. Que décidez-vous? J'attends votre réponse.

Les chefs se consultèrent un instant du regard.

Si Dugal leur avait demandé leur aide sans aucune promesse, ils la lui auraient certainement accordée, aussi la magnifique récompense qu'il venait de faire luire à leurs yeux

les éblouit-elle au delà de toute expression, et il ne fallut rien moins que la force de volonté dont sont généralement doués les Indiens pour qu'ils ne poussassent pas des cris de joie.

Le Faucon se leva vivement, se faisant l'interprète de la pensée de ses compagnons.

—Mon frere a bien parlé, dit-il, et ses lèvres ont distillé du miel. Mais au lieu des vingt guerriers qu'il demande, les Pieds-Noirs lui en donneront cinquante. Qu'il organise sa troupe, et lorsqu'elle sera prête, il n'aura qu'à nous le faire savoir pour que mes jeunes hommes la suivent.

Cerf-Agile qui, en sa qualité de chef, avait assisté au conseil, se leva et prit la parole :

—Si mon pere le Faucon y consent, dit-il, je me mettrai à la tête des guerriers qui accompagneront mon frère pâle, car je tiens à lui prouver ma reconnaissance.

—Merci, dit Dugal, charmé d'avoir avec lui un si précieux auxiliaire, sur la fidélité et le courage duquel il savait pouvoir compter.

L'ingratitude est un vice blanc que le coeur des Pieds-Noirs ne connait point, dit avec dignité le jeune chef.

—Alors, c'est entendu, dès que ma troupe sera constituée, je ferai prévenir mes frères rouges.

Tous les chefs s'inclinerent et sortirent de la hutte pour donner immédiatement les ordres nécessaires afin que les cinquante guerriers promis fussent designes sur-le-champ.

En quittant la hutte du conseil, Dugal s'était rendu près de ses compagnons, qui avaient passé leur temps chacun selon sa nature.

Le Montréalais avait laissé déborder sa joie en songeant que, cette fois, le succès de l'entreprise était assuré, et il avait fait à Changora l'énumeration des richesses probables qui les attendaient, ne tarissant pas sur les jouissances de toute sorte dont ils se promettait de se gratifier aussitôt que l'expédition serait terminée.

L'Indien l'avait écouté gravement, sans faire un geste et sans prononcer une parole.

Une fois son exubérance apaisée, Eusèbe lui demanda ·

—Eh bien, chef, qu'en dites-vous?

Changora l'avait regardé bien en face en disant simplement.

—Le Visage-Pâle est bavard.

Cette douche avait calmé complètement le Montréalais, qui s'était alors mis à bourrer sa pipe en maugréant contre la taciturnité proverbiale des Indiens, qui n'ouvrent la bouche que pour faire des remarques souvent fort justes, mais parfois assez désagréables.

Dugal, en entrant, mit fin aux réflexions du matelot.

—Eh bien? ... interrogea vivement celui-ci.

—Les Pieds-Noirs nous donneront cinquante de leurs meilleurs guerriers, commandés par Cerf-Agile.

—Bravo! s'écria le Matelot en esquissant un pas de danse, qu'un froid sourire de Changora arrêta instantanément.

—Puisque tout est arrangé, dit alors le chasseur, je suis d'avis que nous partions demain.

—Comme vous voudrez, répondit Eusèbe.

Le lendemain, au lever du soleil, les trois amis et le Père Joseph se dirigeaient vers l'entrée du village, escortés des Indiens, qui leur donnaient les marques les plus vives de leur amitié; mais lorsqu'il furent dans la plaine, le Père Oblat tendit les mains aux aventuriers.

—Adieu! leur dit-il doucement, et que Dieu vous protège!

—Ne venez-vous pas avec nous? demanda Dugal très étonné.

—Non, mon ami.

—Père, dit affectueusement le Montréalais, pourquoi ne nous accompagnez-vous pas?

Le missionnaire étendit la main droite dans la direction de la prairie et répondit simplement :

—Ma mission n'est pas terminée.


FIN

Date Due

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |